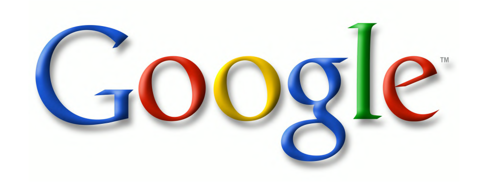
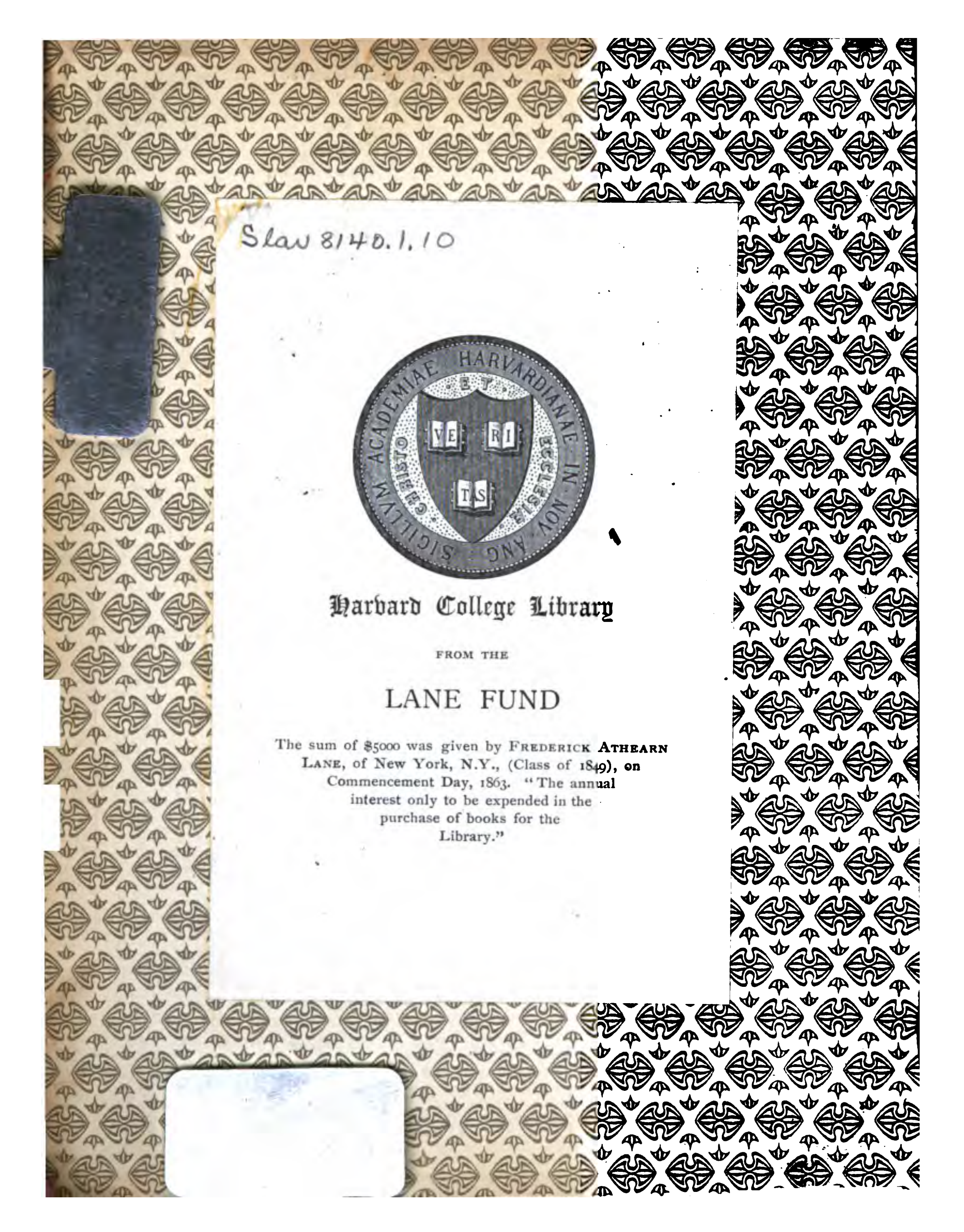
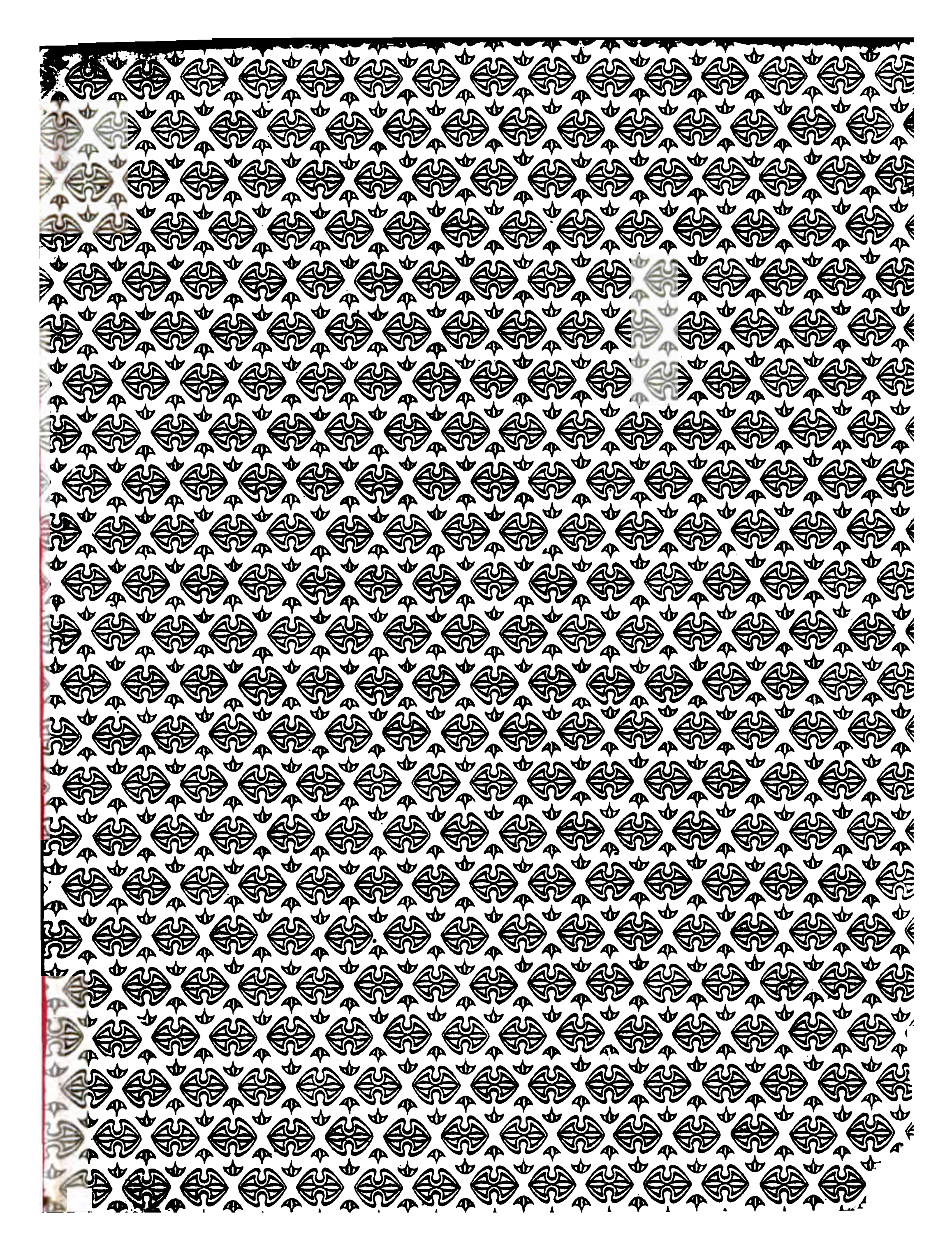

Google



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



DE

GORITZ A SOFIA

SAINT-DENIS

IMPRIMERIE H. BOUILLANT

20, RUE DE PARIS, 20

Claude Emmanuel Henri Marie

LE CAPITAINE DE PIMODAN

DE

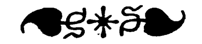
GORITZ A SOFIA

ISTRIE — DALMATIE

MONTÉNÉGRO — GRÈCE — TURQUIE

BULGARIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE

9, Quai Voltaire, 9

1893


HARVARD COLLEGE LIBRARY
OCT 6 1902

A

MONSIEUR LE COLONEL NIOX

Professeur de Géographie à l'École de Guerre,

Hommage de profond et respectueux dévoûment.

LE CAPITAINE DE PIMODAN.

DE GORITZ A SOFIA

GORITZ — TRIESTE — ABBAZIA

(3-20 JANVIER 1891)

Goritz, 4 janvier.

Nous sommes arrivés hier à Goritz, ma femme et moi, par un temps gris et froid; ce matin, il tombe une neige épaisse, qui, fondant à demi dans les rues, se transforme en boue visqueuse et blanchâtre. Toute la ville, si gaie pendant l'été, au milieu d'un cirque de collines verdoyantes, paraît profondément triste; le monastère de Castagnavizza la domine, et semble quelque vieille forteresse nouvellement restaurée.

Rien absolument à voir dans la ville; un fiacre nous cahote du jardin public à la cathédrale; puis, s'arrête au pied de la colline de Castagnavizza, le cheval glissant lamentablement sur le pavé formé de petits galets polis,

et nous voilà montant à pied, dans la neige, un chemin étroit et raide que jalonnent les stations d'un vieux calvaire.

Au sommet, devant la chapelle du couvent, s'étend une terrasse. En face de nous, un long mur blanc la borde, percé en son milieu d'une porte grise bardée de fer, que dominent la couronne royale et l'écusson fleurdelisé.

Personne dans la chapelle, d'un aspect modeste, mais arrangée avec soin, dans le style un peu lourd du siècle dernier. Elle renferme les tombeaux nombreux de nobles du pays.

Après quelques recherches, je gagne les bâtiments du couvent, situés derrière l'église; j'avise une petite porte, je sonne. Un jeune garçon, moitié frère lai, moitié domestique, m'ouvre de l'air le moins hospitalier. Je lui demande en français à visiter le tombeau de Charles X; il me répond en allemand qu'il ne me comprend pas; je renouvelle ma question dans sa langue : alors, se décidant, il me dit d'attendre et va chercher les clés.

Le caveau est creusé dans le roc, sous la chapelle; un grand vestibule le précède, s'ouvrant de plain-pied sur le jardin du couvent étagé en terrasses le long des pentes qui descendent vers la ville. Il sert aux moines d'orangerie, ou, pour employer le terme technique en horti-

culture, de resserre. Voici des orangers, quelques grenadiers, beaucoup de géraniums, des tubercules de dahlias, des ognons de tulipes, de jacinthes, puis tout un petit arsenal d'outils de jardinage; en vérité, je ne vois pas les chapelets d'ognons comestibles dont la présence, révélée par je ne sais quel journal de province, eut l'honneur d'inspirer à M. de Grandlieu un premier-Paris indigné dans le *Figaro*, — mais peut-être ne sommes-nous pas dans la saison.

A droite et à gauche de l'entrée du caveau, dans des vitrines de chêne, deux drapeaux de soie brodés d'or; dans un coin, des monceaux de bannières pourrissantes. Beaucoup de couronnes ont disparu; je cherche vainement l'immense couronne de lierre et de violettes en zinc peint, apportée il y a quelques années par Mme la baronne de S..., et que les douaniers italiens voulaient absolument arrêter à la frontière, en vertu d'une ordonnance interdisant, par crainte du phylloxera, l'exportation des végétaux de Suisse en Italie.

Une grille de fer clôt l'entrée du souterrain, à l'extrémité duquel un élargissement, pratiqué sous le chœur de la chapelle, renferme six grands sarcophages : d'un côté, celui de Charles X, entre le duc et la duchesse d'Angoulême; de l'autre, celui du comte de Chambord, entre sa femme et sa sœur, la duchesse de Parme.

Au-dessus du tombeau du comte de Chambord, une

couronne royale, qu'un globe de verre protège contre l'humidité du roc, scintille dans la demi-obscurité.

Les sarcophages sont en pierre d'un grain serré et marmoréen. Par un suprême hommage rendu à l'étiquette, ceux de Charles X et du comte de Chambord, plus grands que les autres, reposent sur des socles plus élevés.

Le cicerone répond à mes questions d'un air ennuyé et paraît décidément trouver notre visite bien longue; mais comme, au moment de sortir, je lui laisse une aumône, j'allais écrire un pourboire, il acquiert subitement le don des langues, et me dit : « Merci, monsieur », en fort bon français.

J'ai visité ensuite la villa Beckmann, habitée longtemps par le comte de Chambord. C'est une vaste maison très simple et sans style, au milieu d'un beau jardin ; sur une pelouse, devant le perron, le propriétaire actuel conserve précieusement de grands arbres verts plantés par les anciens habitants et par des archiducs de la Maison d'Autriche.

En rentrant à l'hôtel, j'aperçois, sur la place du Marché, le palais Lantieri, vieille bâtisse assez mal tournée et d'aspect fort bourgeois, où s'établit, après la mort de son mari, la comtesse de Chambord, désirant quitter la villa Beckmann, devenue trop grande pour sa vie solitaire. Elle y mourut, entourée de quelques fidèles, mais très oubliée du reste du monde.

La maison est pleine d'animation; les propriétaires reviennent s'y installer; unc plaque de marbre noir, placée au pied de l'escalier, rappelle seule le souvenir de la princesse qui l'habita.

*
* *

Trieste, 5 janvier.

Après le calme de Goritz, l'animation de Trieste.

A l'encontre des autres villes de l'Adriatique, Trieste, sauf la cathédrale et le tombeau de Winckelmann, n'offre aucune curiosité, mais les quais si animés, les docks immenses, le grand canal pénétrant dans la ville jusqu'à l'église San Antonio Nuovo — dont le péristyle orné de colonnes rappelle vaguement la Madeleine, au bout de la Rue Royale, — les vieilles rues étroites, tortueuses, qui escaladent les pentes du Castello, les quartiers neufs, réguliers, un peu monotones, sont curieux et intéressants à parcourir.

La ville de Trieste, appartenant à l'Autriche, mais revendiquée par les Italiens irrédentistes au nom du principe des nationalités, et, au fond, plus slave qu'allemande ou italienne, est cosmopolite par excellence.

Sa fortune, étonnamment rapide et brillante, date du siècle dernier; je vous demande la permission de rappeler à ce sujet un souvenir personnel.

Pendant l'émigration, un gentilhomme français, le comte de Pontgibaud, échoué dans Trieste avec quelques amis aussi pauvres que lui, acheta une pacotille de colporteur et fit le commerce sous le nom de Jean Labrosse. Les villes naissantes sont favorables aux aventureux; ses affaires prospérèrent rapidement; il devint la providence des autres émigrés moins heureux.

J'ai sous les yeux la copie d'une lettre que lui écrivait, en 1800, mon grand-père de Pimodan, pour lui confier une somme de 6,000 francs, sa dernière ressource, en le priant de la faire fructifier dans le négoce et de lui en servir l'intérêt, à un taux élevé. L'original, conservé dans les papiers du comte de Pontgibaud actuel, qui a bien voulu me le montrer, n'est pas signé et se termine par ces mot :

« Mon adresse est C.-L. Black. Je pense que tu sais qui t'écrit? Tu te rappelleras que je te dis, ainsi qu'à Ferrières à Hambourg, que je vivais en donnant des leçons de dessin; d'ailleurs, j'avais à mon régiment à Toulon le même grade que toi, et nous habitions, en 1788, la même maison et le même palier chez un parfumeur. »

M. de Pontgibaud liquida seulement ses affaires sous

le règne de Charles X; il revint alors en France, fut créé pair, et mourut quelques années après, laissant une fortune magnifique, gagnée en partant de la balle du camelot.

Aujourd'hui, il se fait énormément d'affaires à Trieste, mais elles sont moins faciles et beaucoup moins lucratives; la ville, après une croissance si rapide, paraît traverser une période de stagnation; elle est encore le plus grand, mais elle n'est plus le seul bon port de commerce possédé par l'Autriche-Hongrie sur l'Adriatique; Fiume est devenu l'entrepôt du négoce hongrois, et Spalato grandit rapidement, attendant, pour prendre son essor, qu'un chemin de fer le relie directement à l'Herzégovine et à la Bosnie.

La grande compagnie maritime du *Lloyd*, fondée en 1833, à Trieste, et puissamment subventionnée par l'Autriche et la Hongrie. ayant refusé de prendre Fiume comme port d'attache d'une moitié de sa flotte, vient d'être cassée aux gages par les Hongrois, qui, depuis le 1er janvier de cette année, soutiennent une entreprise rivale, l'*Ungaro-Croata*, en attendant le moment, proche peut-être, où les Croates, devenus indépendants des Hongrois, fonderont à Spalato une compagnie nouvelle.

Toutes ces luttes de nationalités, dont à l'étranger nous distinguons seulement les grandes lignes tandis, qu'en réalité elles se multiplient et se compliquent à

l'infini, étonnent d'abord beaucoup; puis on arrive rapidement à les connaître, car elles forment le fond de la politique austro-hongroise, et sont en quelque sorte l'atmosphère ambiante dans laquelle vivent et évoluent tous les sujets de l'empereur François-Joseph, depuis le chancelier jusqu'au mendiant, qui, pour faire bonne recette, saura demander l'aumône dans autant de langues que possible. Du reste, le souverain lui-même doit une grande partie de sa popularité à la bonne grâce avec laquelle il répond dans son idiome à chacun de ses sujets.

***

Trieste, 7 janvier.

J'ai voulu aller à Miramar, que je n'avais pas revu depuis bien des années. La route longe le merveilleux golfe de Trieste; les hauteurs pittoresques d'Opcina la dominent; c'est la promenade favorite des riches Triestains, et notre fiacre croise beaucoup de voitures d'une élégance cossue, mais provinciale.

Le château, tout blanc encore, paraît bâti d'hier, dans son style un peu mièvre, agréable mélange de gothique anglais et de gothique lombard.

L'empereur Maximilien est mort depuis vingt-cinq ans, l'impératrice Charlotte erre tristement sous les grands ombrages froids du parc de Bouchout, songeant peut-être aux sentiers ensoleillés de Miramar ou au grand palais de Mexico, et cependant les maîtres du logis semblent partis d'hier. Voici, encore épars sur les tables, leurs objets familiers, petits souvenirs intimes, photographies de parents ou d'amis. Aux murs, une masse de portraits des souverains contemporains, de princes de la Maison d'Autriche, ou de généraux célèbres.

Deux tableaux attirent tout particulièrement l'attention : l'un représente la députation mexicaine présidée par le vieux M. d'Estrada, venant offrir la couronne à l'archiduc; l'autre rappelle les fêtes données à Milan pour Maximilien, alors que, vice-roi, il essayait ses épaules au poids du manteau impérial, et, voyant grandir l'agitation italienne, rêvait peut-être d'un trône moins lointain que celui de Mexico.

Dans les salons du rez-de-chaussée, beaucoup de chinoiseries et quelques meubles intéressants, dont le plus remarquable est un bureau Louis XVI, cadeau de l'empereur Napoléon III.

Un grand escalier de bois, orné d'armes étrangères, souvenirs de voyages lointains, conduit au vestibule du premier étage, au milieu duquel une bande de dra-

gons japonais entourent un bassin, dont les parois de cristal s'enchâssent dans le plafond du rez-de-chaussée, au-dessus d'un lustre.

Nous traversons ensuite la salle à manger pour arriver à la salle du trône, vaste pièce, haute de deux étages, où tout rappelle l'empire éphémère du Mexique, et qu'orne, répétée à profusion, l'aigle symbolique terrassant le serpent.

Des fenêtres, j'aperçois le petit port, si coquet qu'il semble un décor de théâtre, et, plus loin, cachée au milieu des arbres toujours verts, la maison habitée pendant la construction du grand château par Maximilien et Charlotte, puis plus tard par l'impératrice-veuve, alors qu'on espérait, en réveillant le souvenir des jours heureux, calmer sa folie. Elle errait tout le jour, pensive et solitaire, dans les grandes tonnelles aux solides armatures de fer, couvertes de camélias et de rosiers grimpants, qui faisaient à la pauvre démente une cage embaumée : telle une fée enfermée dans une prison de fleurs par quelque mauvais génie.

Aujourd'hui, Miramar appartient à l'empereur d'Autriche; le parc, toujours ouvert, sauf pendant les rares séjours de l'impératrice Élisabeth, est devenu le Bois de Boulogne des Triestains, et peu à peu, s'efface le souvenir sanglant du drame de Queretaro.

Deux gros Allemands marchent devant nous, en cau-

sant, dans l'allée bordée de romarins et de cytises; je prête machinalement l'oreille et j'entends qu'ils discutent la baisse des fonds mexicains.

*
* *

Abbazia, 11 janvier.

Entre Trieste et San Peter, embranchement de la ligne de Fiume, la voie ferrée traverse les plateaux désolés du Karst, amoncellement bizarre de rochers balayés par le souffle glacé de la *bora*. Pour toute végétation, des ronces et des chênes rabougris. De loin en loin, quelques champs au fond des vallées, si l'on peut nommer ainsi des entonnoirs étroits et profonds, qui, grâce à leur forme, échappent aux ravages de la terrible bora ; car elle est vraiment terrible, et les Triestains en parlent avec une frayeur respectueuse. Non seulement, comme tout vent qui se respecte, elle tord quelques arbres, et, de temps à autre, arrache un tuyau de cheminée, mais encore elle rend pendant des jours entiers la circulation impossible aux piétons, renverse les voitures, et, dit-on, pousse parfois l'audace jusqu'à retarder la marche des trains de chemin de fer. Du reste, elle joue ici le rôle exclusif et général de bouc émis-

saire, constamment accusée, suivant les besoins de la cause, des méfaits les plus variés et les plus contradictoires.

Au delà de San Peter, le pays semble moins aride, et nous arrivons enfin à la station de Mattuglia, d'où l'on gagne Abbazia à travers une forêt si jolie et si peignée qu'elle semble artificielle.

Abritée des vents du nord qu'arrêtent les hauteurs du Monte Maggiore, baignée par des courants d'eau chaude, rafraîchie durant la belle saison par la brise de mer, Abbazia est devenue l'un des points les plus fréquentés des côtes austro-hongroises; l'hiver, à cause de la douceur et de l'égalité du climat, l'été comme station de bains de mer. L'archiduchesse Stéphanie patronne la ville naissante, et y fait des séjours fréquents.

La température, un peu moins élevée que celle de Nice, est d'une constance extrême, car nous trouvons dans les jardins des palmiers et des orangers en pleine terre ; mais ce qui fait le charme très particulier d'Abbazia, c'est sa végétation merveilleuse, ses chênes et ses grands lauriers, dont les racines semblent plonger dans l'Adriatique. Pour le moment, Abbazia traverse une période de transformation et est dans l'âge ingrat ; ce n'est pas encore l'élégance de Nice ou de Cannes, mais ce n'est plus du tout la simplicité d'autrefois.

Depuis dix ans, la *Sudbahn* y a construit deux grands hôtels, des villas, des dépendances qu'elle loue fort cher, et où tout est réglé, taxé, tarifé, jusqu'à la nourriture d'un petit chien cotée cinquante kreutzers par jour. Pas de crédit, surtout ; il faut, avant de quitter la table, payer chaque repas, comme dans un buffet de chemin de fer, et l'administration pense faire une grâce aux voyageurs en attendant la fin de la semaine pour demander le prix de leur chambre au lieu d'en réclamer le payement chaque matin, au saut du lit.

Abbazia est fréquentée surtout par l'aristocratie hongroise, qui s'y trouve tout à fait chez elle ; on y rencontre aussi des Autrichiens, des Polonais, des Russes, quelques Allemands; de loin en loin, un Français, un Anglais ou un Italien.

Du reste, pour le moment du moins, aucune distraction d'aucun genre, si ce n'est toutefois la très bonne musique d'un régiment de Fiume, qui vient deux fois par semaine, et dont l'administration économe vous compte l'audition quelques florins.

En France, dans les petites villes d'eaux, tous les gens bien élevés arrivent rapidement à se connaître et entretiennent des relations de courtoisie qui facilitent l'existence sans engager pour l'avenir ; en Autriche, rien de semblable : les distances sont toujours et partout aussi exactement observées ; chacun reste sur un bâton de

l'échelle sociale, et le nombre des échelons est si grand, qu'il ne s'y rencontre jamais bien nombreuse compagnie.

La liste des étrangers, qui paraît le lundi, est, à ce point de vue, singulièrement suggestive, et les qualifications qui suivent chaque nom m'ont souvent fait penser à « Madame la Garde générale des Forêts à cheval » d'une comédie de Kotzebue.

FIUME — POLA

(21-24 JANVIER 1892)

Fiume, 21 janvier.

Fiume, le seul port de Transleithanie, le rival de Trieste, est en pleine croissance et en pleine prospérité, depuis que les Magyars ont pris une influence prépondérante dans le gouvernement austro-hongrois.

Cependant, il faut bien avouer que le rattachement direct à la Hongrie du petit territoire de Fiurme, enclavé entre l'Istrie et la Dalmatie, provinces cisleithanes, et la Croatie demi-autonome, est purement artificiel ; c'est une satisfaction donnée aux ambitions hongroises : voilà tout.

La ville, dont la fortune date d'hier, n'offre par elle-même qu'un très médiocre intérêt ; c'est une répétition de Trieste à plus petite échelle, mais avec une envie démesurée d'égaler et même de surpasser son modèle.

Dominant à pic les collines de la Reka, qui limite Fiume à l'est, se dressent sur l'emplacement d'un ancien

oppidum romain le célèbre couvent du Tersato et les ruines de l'antique château des Frangipani.

C'est là, suivant la tradition, que les anges, emportant la maison de la Vierge après la conquête de la Galilée par les Mahométans, déposèrent d'abord leur précieux fardeau.

Je viens de lire à ce sujet une fort curieuse petite brochure écrite au commencement du siècle par le curé de Lorette, puis traduite en français par le frère Philippe Pagès, cordelier, et dédiée par lui à Son Excellence Lemarrois, gouverneur général des trois départements réunis, Metauro, Musone et Tronto, aide-de-camp de Napoléon, etc.

« L'on ne saurait croire, dit le frère Philippe, combien, en peu de temps, le culte de la Sainte Maison se rendit célèbre par le nombre infini des pèlerins qui, de toute part, accouraient à Tersatte.

« Le gouverneur Frangipani enrichit de précieux dons la Sainte Maison, et il avait déjà formé les projets les plus vastes pour seconder la dévotion des fidèles et pour augmenter, s'il était possible, la célébrité de ce lieu saint, lorsque tout à coup, après trois ans et sept mois depuis sa mémorable translation à Tersatte, on vit la Sainte Maison s'élever nouvellement dans les airs, et passer la mer Adriatique ; elle se plaça au milieu d'une épaisse forêt, à peu de distance de l'heureuse colline,

où on la voit actuellement, et où toute la Chrétienté se rend pour la vénérer. »

Aujourd'hui, un couvent de Franciscains, lieu de pèlerinage très fréquenté, occupe l'emplacement de la Sainte Maison. La cour du monastère contient toute une série de confessionnaux, aux pieds desquels, les jours de fête, viennent s'agenouiller les paysans des environs.

Les ruines du château sont dans une position admirable, mais offrent peu d'intérêt. Quelques restaurations inopportunes, vite abandonnées,leur ôtent presque tout caractère archéologique, sans diminuer leur délabrement. Le comte Nugent, père du propriétaire actuel, eut l'idée assurément singulière de bâtir au milieu de l'ancienne cour un petit temple de style grec, et d'en faire un tombeau de famille. Devant le temple, s'élèvent les colonnes et la table de marbre que les Français avaient érigées sur le champ de bataille de Marengo; un peu plus loin, au rez-de-chaussée d'une tour à demi démolie, sont réunis pêle-mêle des statues et divers fragments antiques provenant de fouilles exécutées, je crois, en Italie.

Ironie singulière : tandis que les vieux murs restent encore debout, les parties restaurées nouvellement s'effritent et se désagrègent; le temple grec, battu par les pluies et la bora impitoyable, présente le plus lamen-

table aspect ; les griffons de fer qui en gardaient l'entrée gisent au milieu des grandes herbes et des romarins déjà fleuris ; toutes décharnées, les couronnes mortuaires, déposées sur les tombes récentes, laissent voir leurs maigres armatures de fil de fer ; les mousses, les lichens, couvrent les colonnes de Marengo, et les dieux du paganisme eux-mêmes, avec leurs membres mutilés, semblent vouloir prendre l'unisson de la tristesse générale.

Tout cet assemblage étrange, heurté, enlève aux ruines du Tersatto leur mélancolique poésie, et leur donne je sais quel aspect bizarrement macabre ; on dirait d'un conte fantastique de Mœterlinck ou d'Edgar Poë. Je comprends la superstition populaire, qui prétend voir errer parfois au milieu des vestiges de sa demeure le dernier des Frangipani, décapité en 1671 par ordre de l'empereur Léopold Ier. Précurseur des Tekely et des Ragoczi, il s'était révolté contre la Maison d'Autriche pour le maintien des privilèges hongrois.

*
* *

Pola, 23 janvier.

Après avoir passé devant les oasis verdoyantes d'Abbazia et de Lovrana, le navire qui nous mène à Pola suit les côtes sauvages et arides de l'Istrie.

Pola est située au fond du golfe hérissé de défenses, qui semble, vu de la terre, quelque immense lac hermétiquement fermé.

Au seuil de la ville, qu'elles écrasent par leur immensité, se dressent les anciennes arènes. Toutes les constructions intérieures ont disparu ; mais la façade extérieure reste absolument intacte, et semble, avec ses grands arcs béants, quelque prestigieux décor d'une étonnante légèreté ; je ne connais aucun monument romain produisant une impression semblable ; l'effet est d'autant plus étrange et inattendu que les arènes, construites au bord de la mer sur un terrain déclive, sont dominées par les hauteurs voisines.

Pola a conservé d'autres monuments romains de moindre importance ; les plus curieux sont la Porte Dorée, encore ornée de délicates sculptures, et le temple du divin Auguste, qui s'élève dans une ruelle étroite, presque à l'angle de l'ancien Forum, devenu la grande place de la ville. Le temple est petit et simple, mais admirablement proportionné, avec un air de hauteur relative et de svelte élégance, qui étonne l'œil habitué aux formes un peu massives, souvent même écrasées, des sanctuaires antiques. On y a rangé, ou pour mieux dire, entassé pêle-mêle une foule de sculptures et d'inscriptions. Les visiteurs sont peu nombreux, apparemment, car notre venue dérange toute une tribu d'énormes

chats blancs tachetés de jaune, qui dormaient paisibles au milieu des débris, en des poses de sphinx égyptiens. Le cicerone nous explique que, de temps immémorial, les habitants de Pola jettent par dessus les grilles qui entourent le temple, les chats dont ils veulent se débarrasser ; les pauvres bêtes, devenues à moitié sauvages, vivent des restes du marché aux poissons, qui se tient sur une place voisine, et remplissent, dans de plus modestes proportions, le rôle utilitaire des chiens de Constantinople. Paris possède aussi une étonnante colonie de chats dans les ruines de la Cour des Comptes, mais ceux-là n'ont pas besoin de chercher leur nourriture, car des gens charitables leur apportent chaque jour d'abondantes pâtées.

Depuis la perte de Venise, Pola est le grand port militaire austro-hongrois. Là se trouvent les chantiers et les arsenaux. L'Autriche, forcée d'entretenir, avec des ressources restreintes, une armée considérable, et ayant le bon sens de ne pas se ruiner, fait peu de frais pour sa marine, qui n'est pas nombreuse et n'a pas de très gros vaisseaux. J'ignore complètement la valeur technique des équipages, mais leur tenue est superbe ; même à terre, dans le service comme en dehors du service, les marins autrichiens peuvent soutenir la comparaison avec les troupes les plus belles et les mieux disciplinées. Tous, originaires des provinces de l'Adria-

tique, parlent slave ou italien, très peu savent l'allemand; l'énorme majorité est de race slave: ce sont les descendants des matelots dalmates, qui jadis formaient l'élite des flottes vénitiennes. Si quelques familles riches du littoral se sont italianisées pendant la longue domination de Venise, le peuple est au contraire demeuré pur de tout mélange. Aussi les Irrédentistes commettent une singulière erreur en disant, pour pallier les hontes de la défaite de Lissa, que la flotte de Persano a été battue par des marins originaires de provinces italiennes destinées à faire un jour retour à la mère-patrie.

En 1866, comme dix-sept ans auparavant dans les plaines de Hongrie, sous les ordres du ban Jellachich, les Slaves ont glorieusement soutenu l'honneur des armes impériales, et, si le gouvernement, par nécessité peut-être, ne s'est pas montré reconnaissant, il a au moins le très grand mérite de ne pas chercher par des subterfuges à diminuer la grandeur du service rendu, car à Pola tout rappelle le souvenir de la bataille de Lissa.

Le monument élevé par l'empereur à la mémoire de Tegethoff domine la ville, les objets venant du célèbre amiral remplissent le petit musée de l'arsenal, à côté des drapeaux conquis jadis à la bataille de Lépante; une étrange photographie, qui représente Tegethoff sur la passerelle du *Ferdinand Max*, son vaisseau-amiral,

cramponné à la barre d'appui et donnant l'ordre d'éperonner le *Re d'Italia*, se vend dans toutes les rues.

Le *Ferdinand Max* est toujours à Pola; réuni à la *Novara* et transformé en caserne flottante, il se repose au bord de l'Adriatique, qui le vit revenir jadis désemparé, mais triomphant. Malgré les objurgations d'un employé de l'arsenal qui voulait absolument me montrer un beau bateau tout neuf, le *Rodolphe* ou la *Stéphanie*, j'ai préféré aller voir le vieux navire de bois; en l'apercevant, majestueux et paisible, dans ses formes archaïques et massives, j'ai trouvé l'admiration que j'éprouvais enfant devant quelque survivant des guerres du Premier Empire.

Le portrait de Tegethoff, donné par sa mère, orne le carré des officiers, tout près du trou béant frayé dans la coque du navire par le passage d'un boulet ennemi. L'amiral avait une figure très maigre, d'une laideur sympatique, rappelant un peu la physionomie de notre héroïque amiral Courbet.

Sur la *Novara*, le lieutenant de service, M. Hugo Welschan, nous montre une plaque de bronze indiquant l'endroit où le commandant du navire fut tué au début de l'action.

Pauvres navires aux souvenirs glorieux! Dans que ques années ils seront détruits, et l'on vendra peut-être leurs débris inutiles à quelque marchand de bois italien.

A BORD DE LA " PSYCHÉ "

(24-25 JANVIER 1892)

A bord de la *Psyché*, 25 janvier.

Hier, nous avons quitté Pola par un temps magnifique : sur le pont de la *Psyché*, un musicien ambulant jouait de l'orgue de Barbarie, espérant quelque aumône pour payer le prix de son passage ; des matelots dalmates retournant chez eux, leur service terminé dans la marine impériale, regardaient, avec une béatitude un peu gouailleuse, travailler leurs camarades du *Lloyd*; deux Albanais, aux costumes pittoresques, venus vendre des truffes à Pola, cherchaient entre des caisses une installation commode pour passer la nuit, roulés dans de grandes couvertures aux couleurs éclatantes; une très vieille femme en deuil, l'air bien pauvre, mais proprement habillée dans ses vêtements de paysanne, tenait par la main deux petites filles craintivement serrées contre elle.

Avec nous, deux passagers seulement : Mlle R.., nièce

du célèbre architecte viennois Hauser, qui restaure le dôme de Spalato, et la femme d'un fonctionnaire dalmate. Il n'y a pas de touristes dans cette saison, et l'on rencontre seulement des gens qui voyagent pour leurs affaires ou vont passer l'hiver dans les îles de la Dalmatie, renommées pour leur climat. Je ne m'en plains pas, car nous avons l'avantage d'être parfaitement installés.

Ce matin, je suis monté sur le pont, de bonne heure ; les matelots autrichiens font leur toilette, se lavent, se peignent, se bichonnent avant d'arriver chez eux. L'un a ouvert sa malle, grande cantine de bois blanc couverte de peintures naïves ; il regarde avec une admiration religieuse deux chromolithographies, collées à l'intérieur du couvercle et représentant l'empereur et l'impératrice. Tous ceux qui ont voyagé en Autriche connaissent ces portraits. François-Joseph, vêtu du manteau de pourpre des rois de Hongrie, porte au cou le grand collier tout étincelant de pierreries de la Toison d'or; il a l'air très bon, le sourire et les yeux paraissent encore jeunes, mais les cheveux sont tout blancs, et des rides profondes sillonnent la figure. L'impératrice, au contraire, radieusement belle, avec son auréole de cheveux blonds qu'enserre un diadème d'émeraudes, et sa robe de gaze blanche ornée de feuilles de roseau, semble quelque bonne fée, telle qu'il s'en trouve encore,

dit-on, dans les lacs de Bavière, au milieu des grandes montages et des forêts de sapins. François-Joseph et Elisabeth, mariés tout jeunes dans le plus amoureux des romans, ont dû vieillir ensemble, mais le naïf Dalmate ne s'étonne pas de les voir maintenant si dissemblables l'un de l'autre. L'empereur a pu vieillir, car, dans les images vénérées, Dieu le Père est représenté très vieux, tandis que sa compagne, comme les saintes peintes sur les grands vitraux, doit avoir le privilège de l'éternelle jeunesse et de l'éternelle beauté.

Un autre matelot sort de son mouchoir des florins d'argent ; il les compte, les passe d'une main dans l'autre, en fait des piles, les dispose en figures bizarres, les regarde un à un, et s'attriste devant ceux, déjà usés, dont l'effigie s'efface.

La vieille grand'mère fait la toilette de sa petite-fille aînée, qui, à son tour, débarbouille la cadette, et veut lui apprendre ses prières : l'enfant, très sérieuse d'abord, commence le signe de la croix, puis, croyant à quelque jeu, se met à rire et ouvre de grands yeux étonnés.

Nous suivons d'étroits passages entre le continent et les îles ; avant d'arriver à Spalato, le navire s'arrête plusieurs fois. Dans ces petits ports, aux fortifications anciennes, les murailles sont encore dominées par le grand lion vénitien, tenant sous ses griffes le livre des Evangiles : l'inscription latine : *Pax tibi*, *Marce Evan-*

gelista, inscrite sur les pages ouvertes, contraste singulièrement avec l'esprit de conquête de la Sérénissime République, dont ici tout retrace les victoires et la grandeur militaire, tandis que les palais merveilleux ou les musées de Venise en rappellent plutôt les richesses et la gloire artistique.

SPALATO

(25 janvier — 4 février 1892)

Spalato, où nous débarquons à la nuit tombante, est la ville la plus curieuse du littoral dalmate, et, si j'en excepte Venise et Ravenne, de toute l'Adriatique.

Sur le port, se dresse la façade principale du palais bâti par Dioclétien ; malgré les échoppes qui en déshonorent la base, et les fenêtres irrégulièrement percées à mesure de leurs besoins par les propriétaires successifs, elle est singulièrement imposante dans son style lourd et déjà barbare. C'est là qu'habita l'empereur ; ses appartements communiquaient avec la mer par un passage bas débouchant aujourd'hui sur le quai.

Les trois autres façades, auxquelles s'appuyaient des bâtiments de service, présentent un moindre intérêt ; ce sont de gros murs, épais de quatre à cinq mètres et percés en leur milieu de portes, dont une seule, la Porta Aurea, affecte des allures d'arc triomphal. Aux angles, s'élè-

vaient de puissantes tours carrées. L'enceinte forme un grand quadrilatère légèrement irrégulier, d'environ trois hectares; ses dimensions sont donc moins colossales qu'on ne le suppose d'ordinaire.

L'ensemble du palais présentait une disposition assez analogue à celle de l'Hôtel des Invalides ou de l'École Militaire, mais avec des proportions moindres.

A l'intérieur existent encore l'ancien temple devenu la cathédrale, un autre sanctuaire beaucoup plus petit, appelé Temple d'Esculape ou Mausolée de Dioclétien, qui servit de baptistère, le péristyle et le vestibule des appartements impériaux. Des vestiges nombreux, mais défigurés, se voient dans toutes les maisons qui encombrent l'ancienne enceinte, et l'on reconnaît encore la trace des avenues principales, au milieu d'un dédale bizarre de ruelles, si étroites, si tortueuses, que jamais une voiture ne pourrait y passer.

La cathédrale est entourée d'échafaudages; l'architecte Hauser, de Vienne, la restaure, et rebâtit pierre par pierre l'admirable campanile élevé au début du xve siècle par les Vénitiens; puis, ce travail terminé, il lui faudra entreprendre une œuvre bien autrement difficile, ce sera d'accoler une église nouvelle à la vieille cathédrale, devenue trop exiguë pour la population actuelle de Spalato.

Autrefois, j'ai appris dans l'histoire romaine que Dio-

clétien, fils d'affranchi, élevé par son mérite à la pourpre impériale, voulut, par un exemple unique au monde peut-être, renoncer au pouvoir dans l'ivresse du triomphe pour se retirer dans le palais de Salona, et s'y livrer, en philosophe, aux plaisirs pastoraux de l'agriculture.

Je me souviens même, étant en seconde ou en rhétorique, d'avoir élucubré un parallèle fort long entre Dioclétien et Charles-Quint. J'y faisais d'imagination un tableau merveilleux du palais de Salona, des terrasses descendant vers la mer, des sources jaillissantes, des naumachies, des statues de marbre, des bosquets toujours verts et toujours fleuris dans un éternel printemps. Une allusion, classiquement délicate et prodigieusement entortillée, aux laitues de l'empereur romain et aux œillets du Grand Condé, enleva tous les suffrages.

Sauf le respect dû aux classiques, il me semble que je voyais alors l'histoire embellie par la légende.

Lors de son abdication, Dioclétien sentait l'immensité de l'empire se désagréger ; les barbares vaincus revenaient chaque fois plus nombreux assiéger les frontières ; à l'intérieur, les persécutions n'avaient pu arrêter le flot montant du Christianisme, qui faisait des prosélytes dans la demeure impériale parmi les plus dévoués serviteurs, et jusque sur les marches du trône.

Le vieux monde chancelait, les sanctuaires anciens étaient désertés, et Dioclétien lui-même, malgré toute sa

puissance, ne pouvait retarder l'aurore des temps nouveaux; puis il était fatigué, malade, forcé, pour maintenir son pouvoir, de cacher ses souffrances.

Enfin le doute, un doute immense, envahissait peut-être son âme en voyant les dieux abandonnés et sourds à ses prières.

Ce ne fut donc probablement point avec le calme et le désintéressement d'un philosophe, mais bien plutôt avec une grande mélancolie, peut-être avec un profond découragement, qu'il abdiqua l'empire dans les plaines de Nicomédie et se retira parmi les Dalmates, ses compatriotes fidèles, au palais de Salona commencé depuis douze ans.

Le palais n'était pas une villa, comme on le suppose d'ordinaire, mais bien plutôt une forteresse magnifique pouvant loger une nombreuse garnison, communiquant directement avec un port en eau profonde et présentant d'excellentes conditions défensives.

On raconte, il est vrai, que l'empereur avait donné à sa demeure la forme d'un oppidum, en souvenir de son ancienne existence de soldat.

Quoi qu'il en soit, Dioclétien vécut à Salona neuf années encore, au milieu d'une pompe impériale, assez longtemps pour connaître l'ingratitude de ses successeurs, voir sa femme Prisca et sa fille Valeria, veuve de Galère, dépouillées et exilées; enfin, assister impuis-

sant à la mort de ses dieux et au triomphe du Nazaréen.

Bientôt commença l'ère des invasions barbares. Salona, saccagée une première fois, se releva de ses ruines, puis fut détruite définitivement en 639 par les Avares. Ses habitants, échappés au massacre, s'étaient réfugiés dans les îles voisines; n'osant relever leur cité trop exposée à des attaques nouvelles, ils vinrent s'établir dans le palais abandonné, dont l'enceinte, demeurée intacte, offrait un puissant abri. Les riches occupèrent les anciens appartements, les pauvres se nichèrent comme une volée d'oiseaux dans les galeries, dans les cours et sous les escaliers. Le grand temple païen devint la cathédrale; le petit, où se trouvaient, dit-on, les cendres de Dioclétien, servit de baptistère. Telle fut l'origine de la ville actuelle de Spalato.

Pendant le moyen âge, l'histoire de la cité est presque impossible à suivre au milieu des compétitions des Hongrois, des Croates, des Normands, des pirates uscoques et narentins, des Vénitiens et des Grecs. En 1420 seulement, elle fut achetée 100,000 ducats par le Sénat de Venise, à Ladislas, roi de Naples, son maître du moment. Les Spalatins commencèrent à bâtir, en dehors de l'enceinte ancienne, un quartier nouveau, aussi resserré du reste et aussi inaccessible aux voitures que la ville primitive. Les maisons se groupèrent autour de la place *dei Signori*, sur laquelle s'élève encore, très en

saillie des constructions voisines, un charmant petit palais, chef-d'œuvre de l'architecture vénitienne. Bâti pour le provéditeur, relié, au XVI[e] siècle, par une élégante galerie à un autre bâtiment aujourd'hui défiguré, transformé en caserne ou plutôt en corps de garde pendant la domination française, puis complètement restauré, il sert maintenant de palais municipal. Les Spalatins actuels ne partagent pas mon enthousiasme; leur admiration pour les antiquités romaines est absolue et sans partage. Le petit palais rompt la symétrie de la place; ses dimensions si exiguës ne sont en rapport ni avec la grandeur actuelle de la ville, ni surtout avec ses espérances d'accroissement futur; ils le tiennent en fort médiocre estime, et je ne serais nullement étonné de le voir démolir un jour ou l'autre.

Après la chute de la République, Spalato, comme la Dalmatie, échut à l'Autriche. Puis vint la courte domination française; la ville s'accrut encore, et une très belle place, malheureusement inachevée, porte le nom de Marmont.

Les Dalmates, accoutumés au joug étranger, ne virent dans l'arrivée des Français qu'un changement de maîtres, et comme les peuples aiment la nouveauté, nous fûmes fort bien reçus. Marmont fit embellir les villes, bâtir des ponts, percer des routes, creuser des ports, mais son administration politique, et surtout financière, commit

quelques maladresses, et notre départ fut salué par une joie universelle.

Quoi qu'il en soit, tout cela est assez oublié aujourd'hui; l'Autriche, par politique ou par indifférence, n'a pas cherché à effacer le souvenir de notre passage; dans toutes les villes se voient encore des rues ou des places portant des noms français, et les Dalmates racontent fort volontiers l'anecdote suivante :

Après 1815, l'empereur Francois visita ses provinces de l'Adriatique, et, comme on lui vantait partout les grands travaux exécutés sous la domination française, il finit, un peu agacé, par dire à Metternich, devant une assemblée nombreuse de fonctionnaires dalmates :

« Il est bien fâcheux que le maréchal Marmont ne soit pas resté en Dalmatie deux ou trois ans de plus : il aurait terminé tout ce qui nous reste à faire maintenant. »

*
* *

« La population de la Dalmatie, écrivait Marmont, se divise en deux parties bien distinctes, la population du littoral et celle de l'intérieur.

« Les villes sont peuplées, en presque totalité, d'Italiens, qui sont venus y chercher fortune.....

« Une grande partie des habitants de la côte et des îles se livre à la navigation. Elle fournit à la conduite de cinq ou six cents bâtiments, presque tous employés au cabotage......

« L'intérieur est très misérable, uniquement habité par les descendants des anciens Slaves qui ont conquis la Dalmatie. »

A cette époque, toute la fortune, toute l'influence étaient entre les mains des Italiens; depuis lors, les Slaves ont reconstitué leur nationalité; possédant les campagnes, ils envahissent progressivement les villes et refoulent ou assimilent les Italiens. Cependant, malgré des triomphes politiques incontestés, leur état social progresse lentement.

Ils ont conservé précieusement les très pittoresques costumes d'autrefois, différents pour chaque ville. Tous portent la calotte rouge; mais elle suit, du Nord au Sud, une proportion continuellement croissante, depuis le petit bonnet de Sebenico, si plat qu'il est retenu par un élastique, jusqu'au grand fez turc, affectant les allures d'un chapeau haut de forme.

Les habitants de l'intérieur, communément appelés Morlaques, sont fort arriérés à tous les points de vue. Très pieux, mais d'une religion singulièrement ignorante, ils mêlent au catholicisme d'étranges souvenirs païens. Les vieux dieux ne sont pas morts; les dryades

et les hamadryades peuplent encore les grands bois. Marie, vierge immaculée, est, comme l'antique Vesta, protectrice du feu; saint Nicolas, patron des marins, et libre à son gré de déchaîner les tempêtes, a remplacé Neptune; le prophète Élie, maître du tonnerre, est le Jupiter ancien, et saint Georges, comme le dieu Mars jadis, donne le courage aux soldats.

Ils croient encore aux sorts, aux amulettes, aux devins, aux sorciers; cette année même, un paysan passant aux assises pour avoir assassiné son oncle, répondit simplement : « Mon oncle me portait malheur, le sorcier me l'avait dit ».

La condition des femmes, moins triste qu'autrefois, est loin cependant d'être enviable, comme du reste dans tous les pays qui subirent l'influence des Musulmans. Jamais un Dalmate ne se promène avec sa femme : l'homme marche devant, sa compagne reste derrière et porte les paquets. Cet usage, disent les Slaves, a pour origine l'habitude de suivre les sentiers de montagne, trop étroits pour donner passage à deux personnes de front : l'homme, plus fort et plus agile, passe devant pour frayer le chemin; mais je me permettrai de remarquer que si le mari est parfois à cheval, la femme est toujours à pied.

Du reste, les paysans dalmates, comme les Turcs, parlent rarement de leurs femmes, et, s'ils y sont con-

traints, s'en excusent par une précaution oratoire assez analogue au « sauf votre respect » de nos villageois. Naturellement, dans la classe élevée, les coutumes sont les mêmes que partout ailleurs ; cependant, au début du siècle, il n'en était peut-être pas tout à fait ainsi : les hommes, sans enfermer absolument leurs femmes, ne les laissaient voir qu'à très bon escient, et le comte Paulović m'a raconté à ce sujet une amusante anecdote. Son aïeul recevait souvent le maréchal Marmont, mais avait toujours soigneusement dissimulé la belle comtesse au très galant gouverneur, malgré ses insinuations, d'abord timides, puis de plus en plus claires. En 1809, quand Marmont quitta la Dalmatie, il vint faire ses adieux au mari, le remerciant de son hospitalité, et finit par lui demander comme une grâce l'honneur de mettre avant de partir ses hommages aux pieds de Mme Paulović. « Excellence, répondit le jaloux, vous avez fait une très grande chose en ne voyant pas ma femme pendant votre séjour ici : ayez encore le courage d'en faire une beaucoup moindre, ne lui dites pas adieu. » Aujourd'hui, il y a toujours à Spalato une belle comtesse Paulović, mais elle reçoit avec la grâce et l'amabilité d'une grande dame française.

Si les mœurs des Slaves se modifient difficilement, le réveil du sentiment national a été étonnamment rapide : il y a vingt ou trente ans, les gens de la classe

élevée savaient à peine le slave, ne le parlant qu'avec leurs inférieurs; maintenant, le dialecte national, d'abord enseigné seulement dans les écoles primaires, est officiellement parlé dans les gymnases et les *Real-Schule* du centre et du sud de la Dalmatie.

Tous les employés de l'État doivent savoir trois langues : l'allemand, l'italien et le slave.

Dans l'administration civile, la correspondance intérieure se fait en allemand, tandis que le slave et l'italien sont presque uniquement usités pour la correspondance extérieure.

Dans l'administration judiciaire, la correspondance intérieure se fait en italien, les avocats parlent en italien ou en slave; les jugements sont rendus au civil dans la langue qu'ont employée les avocats, au criminel dans la langue de l'accusé.

Actuellement, trois partis luttent en Dalmatie : le parti slave, qui se divise en slave-croate et slave-serbe, avec des tendances absolument opposées, et le parti italien.

Le parti croate demande l'union de la Dalmatie à la Croatie et le rétablissement de l'ancien royaume triunitaire : Croatie, Dalmatie, Slavonie, en union personnelle avec l'Autriche-Hongrie sous le sceptre des Habsbourg. Il est le plus nombreux, le plus influent, le plus actif; il compte presque l'unanimité des paysans catholiques et des membres du clergé, beaucoup de mar-

chands, de bourgeois, de professeurs et d'étudiants, enfin quelques familles nobles, les unes comme les Paulović, de Spalato, émigrées de Bosnie lors de la conquête musulmane, les autres comme les Tartaglia, les Cindro, originaires d'Italie, mais faisant cause commune avec le peuple, et ce ne sont pas les moins militantes. L'ancienne noblesse autochtone a complètement disparu en Dalmatie, pendant les guerres contre les Turcs.

La grande propriété territoriale n'existe pas, et il manque malheureusement aux Dalmates, pour incarner leurs revendications et prendre la direction incontestée du mouvement national, quelque seigneur très riche, possesseur foncier et ardent patriote, comme le prince Schwartzenberg en Bohême, comme naguère le ban Jellachich en Croatie.

La métropole du parti croate est Spalato, et son leader est Mgr Boulić, ancien député au Reichstag, directeur du Gymnase et du Musée de Spalato, organisateur actuel des fouilles de Salona. C'est l'homme le plus populaire, le plus actif, le plus occupé par ses fonctions multiples, et en même temps le plus obligeant qu'on puisse imaginer. Il s'entoure d'une pléiade d'étudiants instruits et enthousiastes, ses anciens élèves, auxquels, entre deux leçons sur Tacite, il a fait partager son ardent patriotisme, et aussi, du reste, son amour pour

l'archéologie. Tous ces jeunes gens, entrés dans des carrières, deviendront les porteurs de la bonne parole, et les correspondants assidus du Musée de Spalato.

Pour le moment, ils sont les membres les plus fêtés du club croate, aimable réunion, moitié politique, moitié mondaine, où l'on danse le soir après avoir, dans le jour, préparé les élections. Un autre club, moins élégant mais tout aussi fréquenté, a été organisé pour les gens du peuple. Dans la grande salle, à côté des portraits de l'empereur et de l'impératrice, j'ai remarqué — singulier rapprochement — un tableau représentant l'assemblée des nobles de Croatie présidée par le ban Jellachich décidant la révolte.

Spalato, du reste, malgré l'ardeur des luttes politiques, est une ville fort gaie, conservant intactes quelques costumes du siècle dernier.

Tous les dimanches, pendant le carnaval, les rues, et surtout le port sont remplis de masques appartenant à toutes les classes de la société. Les femmes de la meilleure compagnie s'en vont le soir, costumées et masquées, manger des *fritella* et boire du *maraschino*, dans les maisons amies. Elles marchent à pied, bien entendu, car les rues de la vieille ville sont, comme je l'ai dit, beaucoup trop étroites pour laisser passer les voitures.

Si la modicité des fortunes rend fort rares les bals et les réceptions particulières, en revanche les fêtes sont

fréquentes au cercle croate et au cercle italien ; en outre, il existe une association appelée le *Zvonimir*, qui, plusieurs fois par semaine, organise de charmantes sauteries où l'on danse entre Croates dans un vieux palais, tout pavoisé de drapeaux aux couleurs nationales, car ici la politique ne perd jamais ses droits.

J'ai assisté à l'un de ces petits bals, et j'en conserve le meilleur souvenir; je ne pensais guère trouver à Spalato une société nombreuse, aimable, très française de cœur, connaissant nos usages, notre littérature.

Beaucoup parlent français, et ceux mêmes qui savent seulement quelques mots, les prononcent sans accent.

Les Croates, entraînés dans la Triple-Alliance, n'épousent pas les querelles des Austro-Hongrois; ils ont gardé pour la France de grandes sympathies, d'autant plus sincères que nous ne pouvons rien pour eux et qu'ils n'ont aucun emprunt à négocier sur la place de Paris, aucun sacrifice d'influence à nous demander.

Le frère ennemi du parti croate, le parti slave-serbe, espère, d'une manière très platonique du reste, la formation d'une grande Serbie prenant jour sur l'Adriatique par Raguse et Cattaro. Ses partisans se recrutent surtout parmi les Grecs orthodoxes, et n'ont la majorité que dans le district des Bouches de Cattaro. La plupart des anciennes familles nobles ragusaines sont aussi du

parti serbe et entrevoient une ère nouvelle de prospérité pour leur ville devenant le port principal d'un grand état; mais ces espérances, qui semblent absolument inconstitutionnelles, sont si nébuleuses dans le fond, si anodines dans la forme, que le baron Gondola, chef de la municipalité serbe de Raguse, est chambellan de l'empereur et fort bien en cour.

Les dialectes croates et serbe sont absolument la même langue, mais le premier s'écrit avec les caractères latins, le second avec les caractères cyrilliques, et cette différence est le symbole, partout apparent, d'une profonde scission.

Le parti italien, autrefois très puissant, perd du terrain tous les jours; il ne se maintient plus en force que dans le nord de la Dalmatie et particulièrement à Zara, la capitale.

Il comprend encore la majorité des familles riches de la province, fort peu nombreuses du reste, et devenues pour la plupart la proie des usuriers, je ne dis point des juifs, car ils prennent pied difficilement dans ce pays, et la question antisémitique, qui agite le reste de l'empire, ne se pose pas encore en Dalmatie.

Les Italiens, après avoir d'abord rêvé assez vaguement la réunion de la Dalmatie à l'Italie, auraient, semble-t-il, laissé leurs aspirations revêtir une forme plus précise lors de la guerre de 1866. L'amiral

Persano disait : « Nous déjeunerons à Spalato, nous dînerons à Zara, nous souperons à Pola »; et de fait, s'il faut en croire les mauvaises langues, tandis que les caisses publiques et les archives avaient été expédiées de Spalato à Knin, dans l'intérieur du pays, et que les Croates, montés sur les hauteurs voisines, regardaient anxieusement le grand nuage de fumée qui dérobait à leurs yeux la bataille de Lissa, les partisans de l'Italie préparaient la table.

Depuis lors, et surtout depuis la Triple-Alliance, les Italiens s'intitulent autonomistes, et demandent le maintien du *statu quo*, tout en réclamant vaguement pour la Dalmatie une autonomie impossible. Ils s'allient aux Serbes, et le fond de leur politique est une opposition systématique contre les Croates.

Mais, malgré leurs tendances si opposées, tous les partis se réconcilient, ou, pour mieux dire, trouvent un terrain d'entente dans leur commun loyalisme vis-à-vis de l'empereur. François-Joseph, venu en Dalmatie l'an dernier pour assister à des manœuvres navales, a passé une journée à Spalato et visité l'antique Salona. Sanglé dans son uniforme, sous un soleil torride, le souverain s'est, trois heures durant, promené au milieu des fouilles, regardant tout, s'intéressant à tout; puis, il a subi une avalanche de compliments, répondant à chacun dans son idiome, avec une éternelle bienveillance. L'enthou-

siasme était immense ; tous ne criaient pas dans la même langue, mais tous criaient aussi fort.

*
* *

Aujourd'hui, Salona est un modeste village situé sur les dernières pentes du mont Caprario, dans une fraîche vallée qu'arrose le Jader, aux truites déjà célèbres dans l'antiquité. De grands peupliers bordent la rivière, formant une oasis au milieu de la campagne de Spalato, riche, mais un peu aride, avec ses vignes et ses oliviers dont l'aspect rappelle la Provence.

Au sud, s'étend un golfe, nommé Canale Castelli, au fond duquel le petit village de Vragnizza, bâti à l'extrémité d'une étroite presqu'île, semble sortir des eaux et donne plutôt l'impression d'un mirage que d'une réalité.

Salona, capitale de la Dalmatie romaine, merveilleusement située au bord de la mer entre deux fleuves, la Krka et la Narenta, au centre de la province, était une grande ville, dont l'enceinte mesurait plus de quatre mille mètres de tour.

Sa fondation remontait aux âges fabuleux. Fut-elle l'antique Illena, dont parle Apollonius de Rhodes, a-t-elle, avec Jason et les Argonautes, conquis la Toison d'or, et plus tard fourni aux Grecs soixante-douze

galères pour la guerre de Troie? Je l'ignore, car les anciens mêlant les dieux à l'humanité, aimaient à donner aux cités des origines augustes.

Quoiqu'il en soit, au temps des guerres civiles, Marc-Antoine, partisan de Pompée, vainqueur sur mer de Caïus Antonius, gagna la Dalmatie pour conquérir les villes demeurées fidèles à César. Comme jadis à Carthage, les femmes de Salona défendirent leurs murailles ; une nuit, vêtues de noir, agitant les torches des Furies antiques, elles envahirent le camp d'Octave et mirent en fuite son armée. La lutte terminée, Salona, en souvenir de son courage, reçut les privilèges des colonies romaines et le titre de « Colonia Martia Julia Salona ». Le nom de Mars rappelait son ardeur guerrière et celui de Julia sa fidélité à Jules César.

Dès la fin du premier siècle, saint Doïmo évangélisa la ville; il fut martyrisé, mais sa mort n'arrêta pas le zèle des nouveaux chrétiens; cependant, le christianisme florissant ne remplaça que lentement la religion ancienne, et les dieux païens conservèrent jusqu'au quatrième siècle des adorateurs fervents.

Au temps de Dioclétien, le voisinage du palais impérial et la beauté du pays attirèrent certainement à Salona beaucoup de riches Romains. La ville, située à l'extrémité de la route la plus courte et la plus importante entre la Pannonie et l'Adriatique, devint une

grande place de commerce. Rome n'était plus capitale, l'axe du monde paraissait déplacé, la civilisation, retournant vers le soleil levant, marchait à la rencontre des barbares, l'Adriatique était la mer aux côtes les plus riches et les plus fréquentées. Malheureusement, à cette époque où tant de circonstances favorables donnaient à Salona une éclatante prospérité, la grande période classique des lettres et des arts était finie depuis longtemps, et cette splendeur coïncidait avec la décadence de l'empire romain.

La ville, ravagée plusieurs fois par les barbares, brilla d'un éclat très éphémère; elle eut cependant l'honneur de donner asile à d'illustres personnages déchus. Placidie, sœur d'Honorius, et son fils enfant, Valentinien III s'y réfugièrent pendant une insurrection. Flavius Glycerius, empereur d'Occident, surpris dans Rome par Julius Nepos, son compétiteur proclamé à Ravenne, accepta l'évêché de Salona en échange de la couronne impériale.

Au commencement du septième siècle, la ville, mise à sac par les barbares, et, s'il faut en croire Constantin Porphyrogénète, détruite par un incendie, fut définitivement abandonnée; les ruines disparurent peu à peu sous un amoncellement de terres et de décombres.

Plus tard, les Vénitiens vinrent chercher au milieu de ces débris des colonnes, des marbres précieux, des

statues, pour en orner leurs palais ou les vendre, et les musées d'Europe sont remplis des dépouilles de Salona.

Depuis quelques années seulement, les fouilles ont été reprises avec méthode. Elles sont conduites fort habilement par Mgr Boulić, et donnent, malgré des ressources pécuniaires très minimes, de superbes résultats.

L'entrée du cirque, le baptistère, la cathédrale et sa crypte si intéressante, ont été dégagés. Près du baptistère, une merveilleuse mosaïque reste couverte d'une mince couche de terre, en attendant qu'il soit possible de la déplacer, ou tout au moins de l'abriter sous une légère toiture; plus loin, voici une longue tranchée, où les sépulcres chrétiens et païens sont placés les uns près des autres. Parfois même, au dire des archéologues, les symboles des deux croyances semblent se côtoyer, et l'agneau divin surmonte une inscription d'origine douteuse. Tous les ossements ont été réunis, et chaque année, Mgr Boulić célèbre un service dans une petite chapelle bâtie au milieu des ruines et dédiée à Saint Doïmo, premier évêque de Salona.

Les sépulcres chrétiens les plus anciens contenaient les restes de soldats, car au début, le christianisme, existant à l'état de société secrète, se propageait dans les légions.

Les objets trouvés à Salona et dans les environs ont été réunis à Spalato; ils forment les éléments d'un

magnifique musée; malheureusement, la place manque pour tout mettre en valeur. Il y a là de superbes sculptures, dont quelques-unes, et particulièrement une admirable frise de danseuses, appartiennent à la plus belle époque de l'art grec (car les Romains avaient, comme nous aujourd'hui, le goût des antiquités), puis des inscriptions, des sarcophages, des objets de verre, des profusions de médailles, et une incomparable collection de bijoux.

Les anciens Dalmates étaient très habiles à travailler les métaux précieux; la tradition de cet art s'est conservée, du reste, et les joailliers de Spalato vendent encore de fort jolis bijoux en filigrane.

J'ai été avec Mgr Boulić visité l'atelier d'un vieil orfèvre nommé Botta, dans une petite maison sombre et enfumée, près de la cathédrale.

Le vieillard, penché devant l'établi, ciselait un diadème pour une statue de la Vierge, tandis que, au fond de la pièce, son fils attisait le foyer, préparant une soudure. Un calice et un grand ostensoir aux flamboyants rayons, scintillaient dans la pénombre. L'orfèvre nous les montra, et, charmé par notre admiration, se mit à parler, s'animant peu à peu : « Autrefois, dit-il, je travaillais pour les autres; mais maintenant, j'ai de quoi manger tous les jours, je travaille pour moi. Quand mon calice et mon ostensoir seront vendus,

je ferai autre chose de plus beau encore, une couronne pour l'empereur, une tiare pour le Pape, je les enverrai aux expositions, dans les grandes villes, à Paris, à Vienne, à Rome; je ne cherche ni les médailles ni les récompenses, mais je voudrais montrer ce que nous savons faire, à tous les gens de là-bas, qui nous croient des barbares. »

***

Au delà de Salona, la route traverse les Setti-Castelli, anciens fiefs nobles devenus aujourd'hui de populeux villages, et arrive enfin à Trau.

La petite cité, bâtie sur un îlot, entre la terre ferme et la grande île Bua, conserve intacts son caractère antique et sa jolie architecture italienne, un peu influencée déjà par le voisinage des Ottomans.

Au-dessus de la porte principale, un cyprès a poussé, disjoignant les pierres, de ses racines; il s'épanouit en boule, et son ombre abrite le lion vénitien. Les paysans y veulent voir un miracle, et consultent le cyprès comme le baromètre de leur future prospérité : si l'arbuste est bien vert, l'année sera bonne; s'il semble jaunir, au contraire, prêt à se dessécher, les récoltes seront mauvaises.

La cathédrale, bâtie au treizième siècle, est fort intéressante. A droite et à gauche du porche, de grandes statues représentent Adam et Ève. Aux pieds d'Adam, un lion terrasse un dragon, tandis qu'aux pieds d'Ève, une lionne, allaitant ses lionceaux, serre un agneau entre ses griffes.

Près de l'entrée, se trouve le baptistère, construit pendant la Renaissance, et orné d'une ravissante frise d'enfants tenant des guirlandes, qui rappellent les jolis Amours peints par Dosso Dossi au palais de Ferrare.

Le trésor possède de très beaux reliquaires et des ornements qui firent l'admiration de l'impératrice Eugénie, venue incognito en Dalmatie l'an dernier.

Trau, qui avait autrefois un évêque particulier, fait aujourd'hui partie de l'évêché de Sebenico; mais le curé de la cathédrale, Mgr Zannoni, garde quelques prérogatives spéciales, et le titre d'abbé mitré, dont ses ouailles se montrent tout particulièrement fières.

Nous avons parcouru la ville, guidés par le comte de Fanfogna Garagnin, qui habite encore le vieux palais familial, et possède, tout près de Trau, un immense et merveilleux jardin.

Sur la place de la cathédrale, s'élève la grande loggia où jadis se rendait la justice; le toit seul est détruit, mais on compte le rebâtir quand on aura de l'argent.

Quand on aura de l'argent! Voilà une locution terri-

blement usitée en Dalmatie. L'Autriche, pour se donner l'illusion de l'activité, nomme des commissions pour tout et à propos de tout. Les commissions inspectent, discutent, décident, se séparent en émettant une foule de vœux dont le gouvernement central remet l'exécution au temps toujours espéré et toujours reculé où l'on aura de l'argent! Ça n'engage à rien et ça fait prendre patience.

A l'autre bout de Trau, près du vieux château vénitien, œuvre de San Micheli, apparaît vide un petit temple rond, de style néo-grec, bâti pendant la domination française pour abriter le buste de Napoléon Ier.

Il ne vient pas souvent d'étrangers à Trau, et notre présence fait événement, d'autant plus qu'un *polizeibeamter*, fort bien tenu, avec des gants blancs immaculés, s'attache à nos pas; tantôt il passe devant pour écarter les curieux, et tantôt reste derrière, à distance respectueuse, empêchant les gamins de nous suivre.

Heureux pays, qui n'a pas encore été mis en coupe réglée par les agences Cook's et autres!

Je veux aussi raconter notre excursion à Sebenico et aux chutes de la Krka avec MM. Paulović et Smodlaka.

Les chutes de la Krka (ne vous effrayez pas trop de ce mot à l'aspect barbare : en croate la lettre *r* est plutôt une voyelle qu'une consonne et se prononce *reu*, en allant chercher le son tout au fond de la gorge), les

chutes de la Krka, dis-je, passent pour la grande curiosité naturelle de la Dalmatie, et sont vraiment très extraordinaires. Elles ne forment pas une haute cataracte, mais une série de bassins, au milieu desquels émergent de tout petits îlots couverts de grands arbres. L'archiduc Rodolphe, dans son ouvrage, les compare avec assez de vérité aux cascades artificielles de Versailles ou de Sans-Souci, et moi, plus prosaïque, je vous dirai tout simplement qu'elles ressemblent en infiniment grand à la cascade du Bois de Boulogne.

L'effet est d'autant plus étrange que la Krka traîne ensuite ses eaux lentes entre deux murailles de terre jaune, dont l'incroyable aridité fait ressortir la végétation qui entoure les chutes.

Du reste, les arbres n'ont besoin d'aucun contraste pour être appréciés en Dalmatie, par la très simple raison qu'ils sont une rareté. Autrefois, le pays était couvert de forêts, mais les barbares, et plus tard les Vénitiens, qui en tiraient des bois de construction, les ont dévastées; on essaie de reboiser aujourd'hui les grands plateaux arides et pierreux; malheureusement, la voracité des chèvres et l'incurie des habitants rendent l'œuvre bien difficile. En outre, dans beaucoup d'endroits, la terre, qui n'était plus abritée par le feuillage des arbres, ni retenue par leurs racines, a fini par dis-

paraître, rendue friable pendant l'extrême chaleur, puis entraînée par les pluies.

La petite ville de Sebenico, où nous dînons, attendant qu'un modeste et lent chemin de fer nous ramène à Spalato, n'est ni plus ni moins pittoresque que les autres ports dalmates; ce sont les mêmes maisons étroites et hautes, ornées d'agréables sculptures, les mêmes légères balustrades, les mêmes fenêtres trilobées, toujours jolies, toujours gracieuses, mais dont l'accoutumance lasse un peu les premières admirations. En revanche, la cathédrale, bâtie à l'époque de transition entre le gothique vénitien flamboyant et le style Renaissance, est une pure merveille; les architectes lui reprochent de manquer d'unité et ne la tiennent qu'en médiocre estime; cependant, l'intérieur de l'église, avec sa haute coupole, sa voûte d'une courbe si gracieuse, son maître-autel très surélevé, ses sculptures délicates, forme un ensemble d'une élégance unique, qui impressionne et charme bien plus que la correction froide et la pureté classique d'autres monuments.

RAGUSE

(5-15 JANVIER 1892)

Raguse, ce nom, à la sonorité fière comme un appel de trompette, évoque pour nous, Français, le souvenir brillant de nos grandes guerres et de la France gigantesque s'étendant du Zuiderzée aux Bouches de Cattaro ; puis, la mémoire de Marmont, le brillant tacticien, l'héroïque défenseur de Paris, à qui l'histoire, guidée par la légende, ne pardonne pas un moment d'erreur, ou d'oubli, racheté par une vieillesse exilée et fidèle, alors qu'elle n'a que des absolutions pour Murat et Bernadotte.

Tandis que le roi de Suède mourait à Stockholm, récompensé de ses trahisons au delà de toute espérance, le vieux duc de Raguse entendait les gamins de Venise crier sur son passage : « *Ecco, ecco il traditore di Napoleone!* »

Peu d'histoires sont aussi curieuses et aussi mal connues que celle de la République Ragusaine, placée sur

les extrêmes confins de l'Occident et de l'Orient, vivant en aussi bons termes avec le Pape qu'avec le Sultan, et conservant la tradition des petits États riches et lettrés de la Grèce.

Non loin de Raguse, se voient encore les vestiges de la cité antique, dont les habitants, chassés de leurs foyers par les Avares, fondèrent la ville actuelle sur une étroite presqu'île rocheuse, naturellement fortifiée. Trop faibles pour sauvegarder seuls leur indépendance, ils demandèrent successivement protection aux empereurs d'Orient, aux Vénitiens et aux rois de Hongrie ; mais cette protection, facilement accordée aux Ragusains, qui grâce à leur belle marine et à leurs richesses rendirent plus d'un service à leurs puissants amis, laissait à la cité une grande indépendance dans son gouvernement intérieur, et répondait plutôt à une alliance qu'à un protectorat, tel que nous l'entendons aujourd'hui.

Plus tard, au quatorzième siècle, Raguse obtint du Pape le privilège, plusieurs fois renouvelé, de commercer avec les infidèles ; à la même époque, elle conclut un traité avec le sultan Orkhan, qui, moyennant un tribut annuel, lui accorda le libre accès des ports de son empire.

Pendant près de cinq cents ans, la petite république parvint à maintenir cette situation si exceptionnelle et si périlleuse, par des prodigues d'habileté, dont le récit,

malgré son intérêt, ne saurait trouver place ici, car, il me faudrait, pour l'éclairer, conter toutes les luttes des Chrétiens contre les Ottomans.

Le quinzième siècle fut la période la plus brillante de l'histoire de Raguse. Son négoce très prospère donnait d'immenses bénéfices, et les savants grecs chassés de Constantinople lui transmettaient, pour prix de son accueil, les traditions de l'Antiquité, dont naquit la Renaissance. Plus tard, la découverte de l'Amérique, changeant les grandes routes commerciales, diminua sa fortune, et ses luttes contre Venise, son orgueilleuse rivale, devinrent si aiguës, qu'elle céda au Sultan les petits territoires de Klek et de Sutorina, pour se séparer au sud et au nord des possessions vénitiennes. Ces enclaves minuscules, restées en possession des Ottomans jusqu'au traité de Berlin, favorisèrent, pendant la guerre turco-russe, le débarquement de troupes et de munitions destinées aux armées qui opéraient en Herzégovine.

Déjà fort languissant, presque anéanti par le tremblement de terre de 1667 qui ruina la ville, le commerce ragusain se releva cependant au dix-huitième siècle, et la république possédait, lors de l'occupation française, plus de deux cents vaisseaux naviguant au long cours.

« La population de l'État de Raguse, dit Marmont, ne s'élevait pas au delà de trente-cinq mille âmes, et son

territoire se composait d'une langue de terre allant des Bouches de Cattaro à la Dalmatie, et de quelques îles. Un corps de noblesse, dont l'ancienneté dépasse de beaucoup celles des plus vieilles Maisons de l'Europe, possédait la souveraineté de temps immémorial...

« L'organisation politique, en rapport sur plusieurs points avec le gouvernement vénitien, consacrait un grand conseil, où tous les nobles âgés de vingt et un ans étaient admis; ce conseil décidait de toutes les grandes affaires; un conseil de Dix formait le gouvernement avec le recteur. Celui-ci demeurait au palais, jouissait des honneurs du gouvernement, recevait les étrangers, etc., mais il changeait tous les mois. La simplicité du chef de la République eût pu nuire à sa dignité; aussi ne pouvait-il jamais sortir du palais pendant le jour, excepté pour les processions solennelles, où il était revêtu de tous les attributs du pouvoir.

« La bourgeoisie de Raguse, recommandable par ses mœurs et son instruction, se composait presque entièrement de capitaines de commerce ou d'hommes retirés des affaires. Les nobles ragusains ne naviguaient pas; mais ils avaient tous des intérêts dans des bâtiments de commerce...

« ...Les habitants de la campagne, attachés à la glèbe, dépendaient des nobles, auxquels les villages appartenaient. Jamais on n'a vu un pays plus heureux,

plus prospère par une honorable industrie, une sage économie, une aisance bien entendue.

« Ce territoire si borné était cultivé admirablement. Pas un pouce de terre n'était négligé. Pour augmenter la surface, on bâtissait des terrasses partout où cela était possible. Les mœurs étaient très douces dans toutes les classes, chez les paysans heureux et laborieux, chez les bourgeois, qui avaient beaucoup voyagé, et où il y avait de l'aisance, et chez les nobles, dont l'éducation était faite ordinairement à Sienne, à Bologne, ou dans quelque autre ville d'Italie, d'où ils rapportaient dans leur patrie des mœurs polies et beaucoup d'instruction. L'habitude d'une situation élevée et du pouvoir leur donnait le ton et les manières des plus grandes villes et des gens les plus considérables de notre pays. Les femmes y participaient tellement, que les dames de Raguse auraient pu être comparées et confondues avec les plus grandes dames de Milan et de Bologne. »

En janvier 1814, les Français quittèrent Raguse, et les habitants, soulevés par le comte Caboga, accueillirent les Anglais et les Autrichiens; la bannière de saint Blaise, patron de la ville, flotta quelques jours entre les drapeaux étrangers; mais le 28 janvier, un général autrichien prit possession de tout le territoire de la République au nom de l'empereur François Ier.

Les Ragusains, comme leurs voisins des Bouches de Cattaro, acceptèrent la domination nouvelle, qui leur promettait l'exemption complète de toutes charges militaires. Les paysans des Bouches se sont plusieurs fois soulevés pour obtenir le maintien de ce privilège, qui existe encore, bien que très amoindri.

Depuis 1814, la fortune de Raguse a toujours décliné; aujourd'hui, la ruine semble complète; les relations commerciales, maintenues jusqu'à ces temps derniers avec la Turquie, ont cessé depuis l'occupation de l'Herzégovine, dont les Hongrois attirent le trafic vers Fiume et Buda-Pesth. La marine subit le même sort que le commerce; une société de navigation à voiles, qui donnait encore quelque activité aux affaires, vient de liquider, et les chantiers de Gravosa, le grand port en eau profonde, situé près de la ville, sont déserts. La compagnie de navigation à vapeur Boscovich, qui exploite plusieurs lignes de l'Adriatique, paraît seule prospère.

Les productions agricoles, toujours abondantes, sont devenues la principale richesse du pays. Les vignes et les oliviers, le pyrèthre, cultivé depuis peu, donnent de très belles récoltes, et Raguse, après avoir été jadis un des grands marchés du monde, exporte seulement aujourd'hui les produits de son territoire.

Cependant, la ville malgré sa déchéance, garde un

grand vernis d'élégance et de distinction; tandis que les admirables palais vénitiens sont devenus pour la plupart des hôtels, des maisons garnies, des magasins de curiosités, la demeure de riches Anglais, comme le palais Rezzonico, ou de banquiers israélites, comme le palais Cavalli, beaucoup de palais de Raguse appartiennent encore aux familles de leurs anciens propriétaires, fort appauvries, mais conservant le grand air et les belles manières d'autrefois. Du reste, si la chute des gouvernements de Venise et de Raguse date à peu près de la même époque, les deux républiques se trouvaient, lors de leur disparition, dans des conditions très différentes. Les seigneurs ragusains, ayant encore des intérêts dans divers négoces et menant une existence assez simple, étaient réellement riches, tandis que les patriciens de Venise, n'augmentant pas leurs fortunes depuis longtemps, et vivant avec un luxe toujours plus dispendieux, devenaient, à force d'emprunts, la proie des juifs et des usuriers.

Raguse, presque entièrement rebâtie après le grand tremblement de terre de 1667, renferme de nombreux monuments, mais, si j'en excepte peut-être le trésor de la cathédrale, aucune curiosité hors ligne ; et cependant, bien peu de villes, même parmi les plus renommées, sont aussi intéressantes, et donnent une perception aussi nette d'un siècle disparu.

Des ouvrages nouveaux entourent la place ; mais les vieilles fortifications gardent intact leur aspect d'autrefois ; d'énormes tours rondes s'élèvent aux angles, et des tours carrées, de moindre dimension, coupent les faces de distance en distance. Du côté de l'Adriatique, les murailles dominent la mer absolument à pic ; du côté de la terre, elles sont bordées par de larges et profonds fossés, qu'envahissent les grandes ronces, les aloès, les cactus et les aubépines aux branches tortues, aux troncs noueux.

L'image de saint Blaise, l'antique patron de la République, domine encore les poternes.

Une grande et large rue dallée, le *Stradone*, traverse dans sa largeur la ville, qui s'étage à droite et à gauche sur des pentes raides. Tous les palais, rebâtis, comme je l'ai dit, après le grand tremblement de terre, sont des constructions uniformes, massives et écrasées, avec des fenêtres petites, et une absence presque absolue de décoration architecturale ; des rues étroites les séparent les uns des autres, et grimpent en escaliers jusqu'aux remparts.

Le *Stradone*, est toujours très animé et présente, le dimanche surtout, un aspect séduisant. Pas de voyageurs aux costumes criards et voyants, pas de gamins mendiants et déguenillés, pas de cicerone, mais des gens bien mis, polis, causant entre eux comme l'on

causait au siècle dernier dans la grande allée du Palais-Royal. Ils s'excusent quand ils vous frôlent, et s'éloignent en murmurant l'éternel «*Complimenti*» des Italiens; puis, de temps en temps, jetant une note gaie au milieu de la foule, un paysan en costume national, une Brenaise, les cheveux cachés par un foulard aux couleurs voyantes, portant au cou un collier de grosses boules d'or, une Canalaise, dont la coiffe blanche rappelle les cornettes des Sœurs de charité.

Tandis que la plupart des femmes dalmates ont la face plate, le teint blafard, et sont fort laides, les paysannes des anciens États de Raguse, remarquablement jolies, rappellent le type des Vénitiennes, qui jadis servirent de modèle au Giorgone et à Tiepolo.

Habituées à suivre d'étroits et pierreux sentiers, chaussées de petits souliers verts ou rouges, et portant sur la tête des fardeaux pesants, elles conservent une démarche singulièrement légère, une attitude pleine de noblesse et d'élégance.

***

Le soir, toute la société ragusaine se retrouve au théâtre, car il y a un théâtre à Raguse ; on y joue pendant cette saison *le Trouvère*, *Carmen*, *Ernani*, *la*

Favorite, et un opéra de Petrella, inconnu en France, *la Jone*.

Ici, les loges sont des propriétés particulières et immobilières, comme la fameuse loge des Choiseul à l'Opéra-Comique; mais les propriétaires paient chaque année une cotisation plus ou moins considérable pour subventionner le théâtre; ils ont, il est vrai, le droit de sous-location, et, dans les bonnes années, une loge peut devenir un placement lucratif; ces années-là sont rares! Le comte Bonda, qui avait bâti le théâtre à ses frais, croyant réaliser de beaux bénéfices, est mort dernièrement, laissant pour toute fortune trois loges d'avant-scène, qui furent vendues quelques florins.

Hier, on jouait pour le bénéfice du ténor trois actes du *Trouvère* et le dernier acte d'*Ernani*. La salle, charmante avec sa décoration blanc et or, son grand lustre de lampes, et, entre les loges, des girandoles de bougies, me rappelait feu *Ventadour*, d'aristocratique mémoire. Toutes les femmes étaient en toilette de dîner, beaucoup d'hommes portaient l'habit; il me faudrait emprunter le « crayon d'or » de Mme Etincelle pour vous décrire le tout-Raguse.

La loge du baron Gondola, syndic de Raguse, est vide, mais voici Mme la comtesse Amelot de Chaillou, née du Hallay-Coëtquen, et sa charmante fille adoptive, une jolie Américaine aux grands yeux veloutés. Le

comte Amelot, ministre de France près du prince de Monténégro, passe une partie de l'hiver à Raguse. Son collègue, le marquis Castelbianco, ministre d'Italie, cause avec le prince Poninski, directeur des douanes de Dalmatie, et la princesse Poninska, née princesse de Wrède, très élégante dans sa toilette de satin gris-perle. La comtesse Caboga mène au théâtre pour la première fois sa sœur cadette, la très jolie et très riche baronne Locatelli, autour de qui s'empressent le marquis de Bona et le comte Gozze.

Le nom des Bona se retrouve à chaque page dans l'histoire de Raguse. Une plaque de marbre, placée dans l'ancienne salle du Grand Conseil, rappelle le souvenir du sénateur Nicolas Bona, qui, au milieu des circonstances les plus critiques, accepta la périlleuse mission d'aller négocier avec le gouverneur turc de Bosnie, et, fait prisonnier, mourut en 1678 à Silistrie. Quant aux Gozze, ils descendent très authentiquement d'un seigneur bosniaque venu à Raguse au temps de Charlemagne.

M. de Dorotka, président du club serbe, et Mme de Dorotka, née comtesse Bonda, applaudissent à tout rompre pour remercier le ténor d'être venu chanter au club la semaine précédente; en revanche, et pour la même raison, les loges croates sont d'une froideur glaciale.

Voici encore le colonel de Bizzaro Ohmućević, des comtes de Fuhegl, le lieutenant de vaisseau von Milić Zsumberszki, M. Raphael Janni, interprète de la légation de France au Monténégro, M. Arthur Gauss, qui a bien voulu se faire notre cicérone, etc.

L'orchestre est excellent, et, pendant un entr'acte, joue tout à fait bien une rapsodie de Liszt.

Le ténor Asti a une très belle voix de poitrine, gâtée par une émission un peu nasale; la prima donna est agréable à voir et à entendre ; le baryton, le contralto sont très suffisants, les autres, quelconques, ni meilleurs ni pires que dans nos grandes villes de province. Les messieurs et les dames des chœurs semblent particulièrement laids, mais ne chantent pas plus faux que partout ailleurs.

Les costumes, envoyés par un impresario de Trieste, laissent à désirer; le calicot gris et brillant remplace les armures, et le Trouvère porte le casque de Lohengrin, mais j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop difficile.

Le ténor est comblé de cadeaux ; on lui apporte en scène cinq ou six grandes couronnes, une épingle de cravate, des boutons de manchettes, un album, une bourse pleine d'or, etc., etc.

La prima donna, lors de son bénéfice, n'a pas été moins bien partagée ; mais, pour elle, la bourse pleine d'or était suspendue au cou d'une colombe.

Dimanche, 7 février.

Raguse fête aujourd'hui saint Blaise, son patron. La cérémonie, qui devait avoir lieu mardi dernier, a été remise, à cause du mauvais temps.

Une retraite aux flambeaux a parcouru hier le *Stradone*, décoré de grands mâts rouges enguirlandés de feuillages, et reliés par des cordons de lanternes vénitiennes ; puis, passant devant la douane, et traversant une pittoresque poterne, s'est arrêtée sur le vieux port, qu'encadrent les hauts murs de l'antique cité.

Les torches résineuses aux lueurs vacillantes éclairaient à leurs bases les tours massives, dont les sommets paraissaient fantastiquement se perdre dans la nuit, De temps à autre, une fusée, tirée au bout du môle, pailletait le ciel d'un rapide scintillement, puis retombait sur la mer en étincelles argentées. Une brise très douce apportait par bouffées la senteur pénétrante des romarins et des genêts toujours fleuris dans l'île de Lacroma; le clapotement des vagues mêlait au bruit de la foule son murmure plaintivement rythmé; un orchestre aux sonorités aigres, cuivrées, discordantes, jouait je ne sais trop quelles mélodies archaïques.

Tout cela constitue de très modestes réjouissances, et cependant je garde de cette soirée un pénétrant sou-

venir ; car, seul en un coin sombre et très éloigné pour voir les costumes modernes de la foule, j'ai pu me croire au temps de l'ancienne république.

Ce matin, une longue procession a quitté Raguse par la porte de Pille, et, suivant d'abord la route de Gravosa, puis un sentier abrupt dominant la mer, a gagné à travers les bruyères roses et les ajoncs une chapelle votive bâtie au saillant d'un promontoire, parmi les maigres sapins tordus par la *bora*.

Comme jadis, chaque village de l'ancienne république avait envoyé sa bannière pour faire cortège au drapeau ragusain. Tout ce peuple aux costumes divers, marchant lentement à travers la campagne, semblait quelque théorie de la Grèce antique. Les dogmes ont changé, le vrai Dieu a chassé les idoles ; mais, les hommes accommodant une croyance unique à leurs tempéraments divers, le christianisme a gardé dans chaque pays quelques apparences vagues des cultes anciens.

Avant de rentrer dans la ville, la procession s'arrête devant l'image impassible et bénissante du vieux saint Blaise, qui domine la poterne, puis, au milieu des salves de mousqueterie, chaque porte-drapeau s'avance, et faisant plusieurs fois tourner son étendard au-dessus de sa tête, l'enroule autour de la hampe et l'incline respectueusement. La même cérémonie se renouvelle, moins les coups de fusils, sous les fenêtres du palais épisco-

pal ; enfin, tous viennent planter leurs bannières sur le perron de l'église Saint-Blaise, où elles resteront jusqu'au lendemain.

Aucune autorité civile ou militaire n'assiste à la fête, car l'Autriche a le tact très grand de laisser à chacun de ses peuples quelque illusion d'indépendance.

Dans l'après midi, un danseur, vêtu d'oripeaux jaunes et rouges, traverse la *Place aux Herbes* sur une corde très haut tendue, tandis que, en bas, dans une horrible baraque, la plus étonnante troupe de drame joue *Hamlet* en italien. Ces acteurs infortunés vinrent en Dalmatie, il y a des années, pour y passer une saison ; mais les affaires ont été mauvaises, et depuis lors, ils errent de foire en foire, n'arrivant jamais à gagner assez d'argent pour s'en retourner. Quand l'un d'eux meurt ou disparaît, on le remplace, tant mal que bien, par un paysan quelconque, et, pour le moment, la prima donna ne sait ni lire ni écrire.

Ce soir, il y a bal public, et demain, dès l'aube, les paysans de chaque village retourneront chez eux, bannière en tête.

***

En face de Raguse, s'allonge l'île célèbre de Lacroma, couverte de sapins, de cythises, d'orangers, de lauriers-

roses, semblant de loin quelque immense navire tout pavoisé de verdure. Un petit fort, aujourd'hui abandonné, la domine, et, dans la partie la plus abritée, la plus chaude, s'élève, regardant l'Adriatique, l'ancien couvent des bénédictins, fondé par Richard Cœur-de-Lion, au retour de Palestine.

Une légende fort accréditée raconte que les Français, maîtres de Raguse, chassèrent les moines de leur antique logis, et qu'un très vieux bénédictin, au moment de partir, s'agenouilla sur la plage, levant vers le ciel ses bras défaillants, et appela sur les possesseurs futurs de l'île la malédiction de Dieu. En réalité, Lacroma, abandonnée volontairement par les religieux au Sénat de Raguse, fut vendue en 1802, après entente avec le Pape; du reste, le maréchal Marmont, par politique ou par conviction, se tint toujours dans les meilleurs termes avec les prêtres et les moines dalmates.

La colère divine semble donc étrangère à la fatalité cruelle qui s'est appesantie sur les propriétaires de l'île. Les Ragusains vous les citeront tous et diront leurs malheurs divers, mais je n'ai retenu que deux noms, car ils furent ceux de princes nés pour les gloires les plus hautes, et morts victimes de sinistres tragédies.

L'archiduc Maximilien avait racheté le vieux monastère et l'habitait souvent avant de bâtir Miramar; plus tard, l'archiduc Rodolphe vint y passer sa lune de

de miel ; aujourd'hui l'empereur François-Joseph, pour éloigner de sa petite fille le sort impitoyable, a donné Lacroma aux dominicains. Quelques religieux viennent de s'y établir, et adressent à Dieu de continuelles prières pour les âmes des princes infortunés. On raconte aussi que le célèbre Père Didon veut fonder un grand collège dans l'île, mais je ne crois guère à ce projet.

Le couvent, réparé en partie seulement, garde à l'intérieur son grand cloître, ses petites cellules aux portes basses, aux fenêtres étroites ; il est fort triste et n'a aucun caractère architectural intéressant. Tous les meubles précieux ont été enlevés, quelques sièges sans valeur, de mauvaises gravures, des bustes en plâtre, épars çà et là, rappellent les maîtres passés, et donnent à la demeure l'aspect des maisons hâtivement quittées après quelque grand malheur, bien plus angoissant qu'un complet abandon.

Beaucoup des plus belles plantes ont aussi disparu, transportées à Miramar ou à Corfou, dans les jardins de l'impératrice Élisabeth ; les frères servants cultivent des légumes dans les anciens parterres.

L'archiduchesse Stéphanie vient d'écrire un livre charmant sur Lacroma ; car la pauvre princesse se console du présent et du passé proche en évoquant le souvenir déjà lointain du paradis perdu.

Si Lacroma est l'endroit le plus connu des environs

de Raguse, la promenade classique obligée des touristes, il existe d'autres excursions faciles et très intéressantes.

D'un côté, le faubourg de Plocce, le val de Breno, et, plus loin, en Herzégovine, Trebinje, ancienne et curieuse ville turque ; de l'autre côté, le faubourg de Pille, Gravoso et Ombla, où les patriciens de Raguse passaient jadis l'été dans leurs pittoresques villas sur les bords frais d'un golfe tortueux comme un fiord norvégien. Toutes ces habitations, échappées aux tremblements de terre qui détruisirent la ville, restent de curieux spécimens de l'architecture ragusaine ; l'une des plus séduisantes, abandonnées aujourd'hui, est devenue la demeure de paysans. Elle borde la mer ; son très large escalier, aux marches basses, coupées par des paliers spacieux, et longées de balustrades, descend dans les flots comme es perrons vénitiens ; sa vaste loggia, aux arcades élégantes, conserve presque intactes des fresques très décoratives, malgré la naïveté de l'exécution. Des fenêtres, on voit l'Ombla, qui jaillit du rocher comme une colossade fontaine, et mêle dès leur source ses eaux à l'Adriatique.

De l'autre côté du golfe, que l'on peut traverser en bac quand le vent n'est pas trop fort, une route très pittoresque, suivant en corniche le bord de la mer, conduit à Canossa. Ce village est célèbre par ses deux

platanes, dont l'immense envergure rappelle les arbres légendaires à l'ombre desquels jadis les peuples s'assemblaient. Une autre curiosité de Canossa est la villa Gozze, avec ses terrasses dominant l'Adriatique, son merveilleux parc déjà tout embaumé de violettes, de jacinthes, de roses et de narcisses. Les grands ifs taillés figurent des boules, des pyramides et des arcades autour d'une fontaine Louis XV, où des tritons couverts de mousse se jouent parmi les arums d'Éthiopie aux fleurs embaumées; puis, les sentiers étroits s'égarent aux milieu des lauriers toujours verts et des orangers pliés sous le poids des fruits.

Un conseil: si vous allez à Canossa, emportez à déjeuner, car la cuisine de l'auberge, où la crème aigre remplace le beurre dans tous les accommodements, est faite pour décourager les meilleurs appétits occidentaux.

Au moment ou nous sortions de table, la servante m'apporte une carte ainsi libellée:

GIOVANNI BRESSICH

I. R. Capoposto di Gendarmeria

Le nom se détache au milieu d'un cartouche blanc qu'entourent, gravés sur fond jaune-clair, divers attributs, fusils, sabres, gibernes, branches emblématiques de chêne et d'olivier; un chapeau de gendarme, au plu-

met épanoui en cimier, surmonte le tout, et rappelle le mortier solennel dont jadis les présidents au parlement timbraient leurs armoiries.

Ai-je commis quelque délit, suis-je soupçonné d'espionnage ? Ma conscience ne me reproche rien ; en outre la belle carte du brigadier me rassure, ce n'est pas si galamment qu'on procède à l'égard des accusés.

Informations prises, le gendarme nous invite tout simplement à venir chez lui et nous demande d'accepter du café. Il explique en serbe à M. Arthur Gauss, notre compagnon, que les étrangers sont trop rares à Canossa pour ne point fêter leur venue ; puis, informé de mon grade, s'adresse à moi en italien et s'excuse, un peu embarrassé.

A la gendarmerie, notre hôte me montre, très fier, un sabre français du premier empire, et nous buvons à la France, dont le souvenir reste en Dalmatie vivant et très glorieux.

CATTARO

(15-20 FÉVRIER 1892)

Depuis le grand fort impérial qui domine Raguse jusqu'aux frontières monténégrines, toute la côte est hérissée de défenses, et trois ouvrages énormes gardent l'entrée étroite et souvent difficile des Bouches de Cattaro. Les célèbres bassins de Topla, de Teodo et de Cattaro, séparés les uns des autres par des passages resserrés, entourés de belles cultures qui s'étendent depuis le bord de l'eau jusqu'au pied des rochers à pic, rappellent étonnamment l'aspect riche et coquet des grands lacs helvétiques. Les maisons même qui bordent les rives, tantôt disséminées au milieu des champs, tantôt s'agglomérant pour former des villages, ont l'aspect un peu massif, les couleurs claires, les fenêtres petites et jusqu'aux volets blancs ou verts des demeures suisses. Elles sont habitées par des pêcheurs et des marins assez pauvres aujourd'hui, mais enrichis naguère par le commerce et quelque piraterie.

Tout au fond du dernier bassin, la petite ville de Cattaro semble écrasée au pied d'un rocher énorme, entre le Gordicchio, qui sort d'un gouffre étonnamment limpide, à quelques mètres de la mer, et la Fiumara, qui paraît sourdre d'un amoncellement de pierres près de l'ancien chemin de Cettigné. De hautes murailles escaladent le premier contrefort de la montagne, et le luxe suranné de grilles, de pont-levis, de corps de garde, qui défendent les trois portes de la place, lui donnent vaguement l'air d'une prison.

La Porta Fiumara est fermée au coucher du soleil, la Porta Gordicchio à neuf heures du soir ; quand à la Porta Marina, qui donne sur le quai, elle demeure entre-bâillée pendant toute la nuit.

Le quai, large et planté d'arbres, est la seule promenade : à gauche de la Porta Marina, un très petit jardin public entoure un élégant café-concert ; à droite, une série de baraques en planches abritent les modestes boutiques où viennent s'approvisionner les Monténégrins.

L'intérieur de la ville est assez animé, et contient encore quelques jolies maisons échappées à de fréquents tremblements de terre.

Sans être très belle, la cathédrale ne mérite pas tout le mépris où la tiennent les « Guides ». La façade, ornée de deux tours carrées réunies par une arcade d'une courbe très élégante, qui abrite le portail, semble vrai-

ment pittoresque, et le maître-autel, avec son grand retable doré, surmonté d'un baldaquin couvert de cierges, est d'un style peu gracieux, mais intéressant.

L'église est dédiée à saint Triphon, patron de la ville. On raconte que deux navires vénitiens, remenant d'Orient, vers 815, les corps de saint Marc et de saint Triphon, naviguaient ensemble sur l'Adriatique, quand, tout à coup, le vaisseau de saint Triphon vira de bord, malgré les efforts de l'équipage, et vint aborder à Cattaro. Les marins frappés de ce prodige, et voulant respecter la volonté du saint, donnèrent ses reliques aux habitants de la ville naissante.

La chapelle du Trésor, ajoutée après le tremblement de terre de 1667, contient d'assez nombreux bas-reliefs et de très précieux reliquaires, puis une petite croix de bois, naïvement peinte et ornée d'une très modeste monture en argent ; c'est, dit-on, celle que le capucin Marco d'Aviano tenait à la main, quand il bénit sous les murs de Vienne l'armée de Sobieski, prête à livrer bataille au grand vizir Kara-Mustapha.

Je ne veux pas oublier non plus l'église Santa Clara et son maître-autel, tout orné de marbres dont la richesse fait oublier le mauvais goût ; la très jolie et très pittoresque église grecque, sa voisine, et la petite chapelle votive de la Salute, perdue au milieu des fortifications qui dominent la ville. Cette chapelle contient de

nombreuses pierres tombales, dont l'une, placée près de l'entrée, porte une longue épitaphe latine terminée par cette phrase touchante : « *Non oblitus suorum per vitam, non obliviscendus post mortem ab illis* ».

Mais, une fois toutes ces modestes curiosités vues et revues, que faire à Cattaro si le sort contraire vous force d'y rester quelque temps ? Et c'est malheureusement la très peu réjouissante perspective qui nous attend. Car une neige épaisse, tombée sur les montagnes depuis deux jours, ferme la route de Cettigné. M. Voukovitch, ministre des Affaires Étrangères monténégrin, est arrivé hier soir à Cattaro, après une marche très longue, très pénible, et s'est embarqué cette nuit pour Fiume. Il doit ramener au Monténégro le corps de la princesse Darinka, veuve du prince Danilo et tante du prince actuel, qui vient de mourir à Venise.

D'après les renseignements que M. Voukovitch a eu l'obligeance de nous faire transmettre, des équipes de paysans déblaient la route, pour laisser passer le convoi de la princesse, et nous pourrons très probablement partir vendredi ou samedi.

Ce matin, la neige tombe à Cattaro ; l'événement est si rare, que c'est presque une fête. Tout le monde joue aux boules de neige, et je viens d'en recevoir une douzaine sur mon parapluie ; mais je m'en suis aisément consolé, en regardant la lutte homérique d'un agent de

police peu sérieux et de trois jeunes femmes venues puiser de l'eau dans le Gordicchio.

Du reste, le baron Eltx, un très aimable Viennois exilé au capitanat de Cattaro par les hasards de la carrière administrative, m'explique que la neige joue ici le même rôle que les fleurs pendant le carnaval de Nice, et qu'il serait tout aussi malséant de se formaliser à Cattaro d'une boule de neige, qu'ailleurs d'un bouquet, ou d'un confetti.

***

Vendredi, 19 février.

Le dégel a commencé, mardi soir, par une pluie diluvienne, et s'est continué, depuis, par le plus beau temps du monde. Malgré mes appréhensions, notre séjour à Cattaro s'est fort agréablement passé, grâce à la grande amabilité du docteur Madirazza et du baron Eltx, fonctionnaires du capitanat; je ne veux pas oublier non plus l'inaltérable obligeance de M. Zivaljević.

L'agent du prince de Monténégro à Cattaro m'a fait dire hier que la route de Cettigné est praticable aux voitures, et nous partons demain.

CETTIGNÉ

(20 FÉVRIER — 3 MARS 1892)

Dimanche, 21 février.

Nous avons quitté, hier matin, Cattaro dans une très petite victoria attelée de trois chevaux.

La nouvelle route de Cettigné, construite depuis quelques années seulement, sous la direction d'ingénieurs autrichiens, s'élève de 1,000 mètres environ, par d'interminables lacets, jusqu'au col de Krstac, où elle rejoint l'ancien chemin appelé d'ordinaire « Échelles de Cattaro » ; c'était autrefois un sentier que les alpinistes auraient classé « bon muletier » malgré sa raideur et ses cailloux roulants ; aujourd'hui, il n'est plus entretenu, et devient très mauvais. Cependant, les Monténégrins le suivent encore d'ordinaire pour raccourcir la distance. Un fort, construit par les Autrichiens sur les hauteurs du Vermaé, entre le bassin de Cattaro et le bassin de Teodo, bat les lacets de la nouvelle route et du vieux chemin.

La vue, très belle pendant toute la montée, est de

plus en plus étendue, mais, au moins dans cette saison, extrêmement monotone. Pour en apprécier la magnificence, il faudrait fermer les yeux en quittant Cattaro et ne les rouvrir que trois heures après. L'impression est bien autrement saisissante, quand, au retour de Cettigné, on voit tout à coup l'Adriatique, les bassins, la plaine marécageuse du golfe de Krtole, puis, à ses pieds, la ville de Cattaro, paraissant si petite et dominée tellement à pic, qu'il suffirait, semble-t-il, de laisser rouler une grosse pierre pour l'écraser.

Aux deux tiers environ de la côte, une ligne de pavés, traversant la route, marque la frontière autrichienne; plus loin se trouve une maison isolée, où les Monténégrins, toujours armés, déposent avant d'entrer en Autriche leurs pistolets ou leurs fusils.

De l'autre côté du col de Krstac, s'étend, toute neigeuse encore, la plaine de Niégoch ; elle est parsemée de maisons, et, de loin en loin, apparaissent, poudrés de givre, quelques arbres chétifs ; de petits hêtres broussailleux couvrent les montagnes, dont les rochers gris-clair percent la neige çà et là.

Cette plaine est absolument fermée, comme, du reste, toutes les vallées du haut pays monténégrin, dont les eaux, s'écoulant dans des gouffres, ou filtrant à travers la terre, vont former des sources sur les bords de l'Adriatique et du lac de Scutari.

Pendant que les chevaux se reposent, nous déjeunons dans une petite auberge relativement propre, qui ressemble beaucoup aux demeures des paysans alpins.

La famille régnante de Monténégro habitait anciennement Niégoch, et le prince actuel y possède encore, le long de la route, une maison de pierre blanche avec des volets verts, à laquelle deux pigeonniers donnent l'aspect de quelque très modeste gentilhommière.

Au delà du village, nous recommençons à monter pour franchir le col qui sépare le bassin de Niégoch du bassin de Cettigné; la route n'est pas complètement déblayée; et nous arrêtons toutes les cinq minutes pour laisser souffler les chevaux, tandis que de grands Monténégrins, chaussés de l'*opanka nationale* — sorte de pantoufle de cuir, large et souple, attachée par des lanières, — coupent au court et grimpent en ligne presque droite sur la neige un peu durcie.

Cettigné est un bourg de 1,200 habitants, bâti le long de la route, et de deux ou trois courtes rues transversales; les maisons sont petites et propres; n'étaient les costumes des habitants, l'aspect serait quelconque. La fameuse « tour des crânes », perchée sur un rocher isolé, domine la minuscule capitale. C'est là qu'on plantait jadis les têtes des ennemis tués dans la bataille. La dernière grande exposition eut lieu, je crois, en 1858, après le combat de Grahovo. Du reste, comme

me l'expliquait le général Lipovatz, un officier monténégrin singulièrement fin de siècle, les gens du commun seuls se faisaient une gloriole de revenir portant quelques têtes turques; les guerriers illustres, les raffinés d'honneur se contentaient d'enlever les nez et d'en remplir leurs poches pour ne pas se charger d'un inutile fardeau. Aujourd'hui, la tour sinistre semble, de loin, les restes d'un moulin à vent coupé au tiers de sa hauteur. Elle contient une fort grosse cloche, que deux cents hommes, dit-on, mirent dix jours à transporter par l'ancien chemin de Cattaro à Cettigné.

L'hôtel, faisant perspective à l'extrémité de la rue principale, est convenable, et on y mange une très bonne cuisine française, agrémentée, de temps en temps, pour l'amusement des touristes, d'un plat monténégrin. En été, il vient beaucoup de voyageurs, mais, dans cette saison, les commensaux sont très peu nombreux.

D'abord, M. Piguet, un Suisse parfaitement aimable, très instruit et prodigieusement obligeant. Arrivé à Cettigné il y a dix ans, pour faire l'éducation du prince héritier, il est maintenant gouverneur du petit prince Mirko.

Puis, le médecin du palais, Autrichien de nationalité, mais Tchèque de race, et sympathisant par conséquent avec les Slaves Monténégrins; le major de cavalerie turc Tewfik-bey, envoyé gracieusement par le Sultan

pour apprendre l'équitation aux sujets du prince Nicolas; enfin, M. Marco Djoukanovitch, jeune ingénieur monténégrin, proche parent de la Maison régnante ; il a fait ses études en France et est brillamment sorti de l'École Centrale.

Aujourd'hui, nous avons visité Cettigné avec M. Piguet.

Le palais du prince est une vaste maison de campagne, sans caractère architectural, rappelant l'aspect des châteaux autrichiens ; derrière, s'étend un assez grand jardin, dont les arbres, déjà âgés, restent petits et d'une apparence souffreteuse. En face du palais, de l'autre côté d'une large rue, se trouvent les maisons, très modestes, du prince héritier et du prince Karageorgevitch, veuf de la fille aînée du prince Nicolas, et prétendant assez platonique au trône de Serbie. La Russie le garde en réserve, et soutient ses partisans pour faire échec à l'influence grandissante de la Triple-Alliance sur le gouvernement serbe.

Après avoir été un Parisien très élégant, le prince Karageorgevitch vit tout à fait retiré à Cettigné, s'occupant d'élever ses enfants, et faisant, pour se distraire, d'excellentes photographies.

L'ancien palais, construit au commencement du siècle, et habité par Danilo, prédécesseur du souverain actuel, renferme maintenant divers services administratifs. Les

Monténégrins l'appellent le Bigliardo, en souvenir des efforts inouïs qu'il fallut pour y porter un billard par l'ancien sentier de Cattaro. Son extérieur massif, les tourelles basses qui flanquent aux angles les murs d'enceinte, lui donnent une grande ressemblance avec les « maisons fortes » de l'est de la France. On nommait ainsi des habitations nobles, mi-fermes, mi-châteaux, qui, sans être bien sérieusement fortifiées, pouvaient cependant résister à un coup de main.

Tout près, se trouve le vieux monastère où demeure maintenant le métropolitain ; une galerie, prenant jour par des arceaux très surbaissés, occupe une partie du premier étage et donne à l'ensemble des constructions quelque originalité; la chapelle, extrêmement petite, n'offre aucun intérêt.

De l'autre côté de la grande rue, nous voyons un pensionnat de jeunes filles, fondé et entretenu par l'impératrice de Russie; puis, une bâtisse lourde et prétentieuse destinée à renfermer un théâtre, un cercle, un musée, etc. La salle de spectacle n'est pas terminée ; quelques troupes de passage y ont joué, cependant ; un *velum* d'andrinople cache les charpentes du toit ; deux tribunes basses, élevées en face de la scène, sont destinées au prince et aux gens les plus qualifiés ; le vulgaire s'installe comme il peut, au parterre, sur des chaises ou des bancs. Le cercle est représenté par

une assez grande pièce, où se trouvent des journaux étrangers; le musée, par deux vitrines : elles contiennent quelques antiquités trouvées sur les ruines de Dioclea, ville romaine située dans le sud du Monténégro.

Les recherches entreprises par ordre du prince, sous la direction de M. Rovinski, n'ont pas encore fourni tous les résultats espérés.

On a cependant beaucoup fouillé cette année, le zèle archéologique de M. Rovinski, secondant à miracle la charité du prince, très désireux de faire gagner quelque argent aux ouvriers disetteux.

Les maisons des ministres étrangers sont fort simples; celle du comte Amelot de Chaillou, représentant de la France, est, sinon la plus belle, du moins la mieux arrangée, avec un très joli salon fait dans une ancienne grange.

Les habitations des Monténégrins aisés ressemblent à celles des paysans français dans n'importe quel village.

Les toits de chaume deviennent très rares; cependant, il existe encore, de loin en loin, d'horribles masures, où toute une famille grouille dans une seule chambre autour d'un foyer primitif, dont la fumée s'échappe plus ou moins par une ouverture du toit; mais ces taudis disparaissent rapidement, et l'on est étonné de trouver, même dans les plus pauvres, quelques

verres, quelques tasses, semblables à ceux que vendent en France les marchands forains.

Les boutiques de Cettigné sont assez bien montées, avec des allures de bazars, et j'y remarque une foule de produits français.

Jusqu'à ces temps derniers, la ville manquait d'eau, et il était, à cause de cela, périodiquement question de transporter ailleurs la capitale : aujourd'hui, grâce à d'importants travaux terminés depuis peu, il y a une fontaine, même un jet d'eau qui fait l'étonnement des Monténégrins. Ces braves gens le regardent pendant des heures avec une admiration mêlée de crainte superstitieuse; au moment où nous passions, un vieux paysan s'exclamait, disant : « Dans quel temps vivons-nous, Seigneur? car voici maintenant les hommes qui font monter de l'eau en l'air, ce que Dieu lui-même n'avait jamais fait ».

Le revers de la médaille est qu'on n'a encore creusé ni bassin ni canaux d'écoulement. Le jet d'eau, fonctionnant jour et nuit, transforme ses environs en un vaste marécage.

Du reste, les Monténégrins ont l'admiration facile; l'un d'eux, au retour de Cattaro, s'étonnait fort que l'empereur d'Autriche, ayant une si belle ville, n'en fît pas sa résidence habituelle.

Ce qui donne à Cettigné un caractère réellement très

original, ce sont les habitants, qui, tous, depuis le prince jusqu'au plus pauvre, portent le costume national.

Les riches ont des bottes, une culotte très large et très plissée, en drap bleu, un gilet rouge à manches, et, par dessus, une grande redingote à larges basques, en drap vert foncé ou blanc très légèrement bleuté, dont les manches, fendues aux entournures, peuvent être laissées flottantes derrière les épaules. Une écharpe de soie multicolore serre la redingote à la taille, recouvrant la ceinture de cuir rouge, dont les nombreuses poches servent de cartouchière, de porte-monnaie, de blague à tabac.

Les pauvres ont des *opanka* avec des guêtres blanches, et leurs vêtements, analogues à ceux des riches, sont faits de coton ou de drap grossier. Ils portent un grand plaid de laine brune servant de manteau ou de couverture, tandis que les citadins sacrifient au paletot vulgaire et au parapluie, ce qui leur donne vaguement l'air de sortir du bal costumé.

Le revolver remplace d'ordinaire l'ancien pistolet d'argent et le grand poignard, portés quelquefois encore comme ornement. Jamais un homme ne sort sans mettre à la ceinture son revolver ou son pistolet chargé. Le prince même s'arrête, dit-on, quelquefois dans la rue, pour inspecter les armes de ses sujets.

Jadis les costumes étaient plus brillants : les Monté-

négrins, comme les dames de Brantôme, portaient leurs terres, leurs bois et leurs moulins sur les épaules ; mais un édit somptuaire du prince Nicolas a proscrit les riches broderies d'or ou d'argent, permettant seulement d'orner les vêtements de soutaches de soie.

Quelques élégants mettent encore, dans les grandes occasions, l'ancien gilet de dessus, nommé *toké*, orné d'un hausse-col et de nombreuses olives d'argent niellé formant cotte de mailles.

La coiffure nationale est une petite toque rouge cerclée d'un large ruban de soie noire ; une auréole d'or entoure le chiffre du prince, brodé au bord de la coiffe ; cette toque se nomme *kapa;* voici sa légende : le fond rouge rappelle le sang versé par les Serbes à la bataille de Kosovo, le ruban noir est un signe de deuil ; le chiffre du prince, émergeant de la bordure sombre comme un soleil levant, symbolise les gloires passées et les grands espoirs futurs.

On rencontre aussi à Cettigné pas mal d'Albanais, reconnaissables à leur tête rasée, à leurs vêtements de laine blanche ornés de larges passe-poils noirs. Ils sont en général ouvriers-tailleurs, ou font divers petits commerces. Leur aptitude au négoce, leur âpreté au lucre sont si grandes, qu'ils rendraient des points aux Juifs. Il n'y a du reste pas d'Israélites au Monténégro, soit parce qu'ils n'y trouveraient rien à gagner, soit

plutôt parce que le prince ne tolérerait pas leur présence.

Les Monténégrines portent une jupe de drap, une longue tunique sans manches s'ouvrant sur une chemisette ornée d'étroites broderies; les jeunes filles se coiffent, comme les hommes, de la *kapa*, qu'elles échangent, après leur mariage, contre un foulard couvrant les cheveux et retombant sur les épaules.

Les élégantes remplacent par de jolies ceintures de filigrane fermées par de larges plaques, l'antique et massive courroie de cuir ornée de cornaline, qui semblait quelque harnachement de combat.

Ce costume est très seyant; mais la plupart des femmes paraissent vieilles avant l'âge, car leur existance est pénible et rude; elles étaient et elles sont encore, au moins parmi les paysans, corvéables à merci. Au temps des guerres continuelles, les Monténégrines cultivaient la terre ou suivaient les guerriers de leur famille, portant les vivres et les munitions, faisant les marches les plus pénibles pour ravitailler les combattants, ramener les blessés. Le dévoûment leur donnait toutes les forces et toutes les ruses pour organiser ce que nous appellons en phraséologie militaire les services de l'arrière.

Malgré cela, elles jouissent d'une considération minime ; là, plus encore peut-être qu'en Dalmatie, jamais un mari ne marche à côté de sa femme; une seule fois,

j'ai rencontré un paysan donnant le bras à une femme, mais, comme j'approchais, étonné, je vis qu'il était aveugle.

L'inégalité commence dès l'enfance; les filles sont les souffre-douleurs des garçons, et, en temps de disette, les parents leur mesurent parcimonieusement la nourriture, pour que les guerriers futurs ne manquent de rien.

Un jour, je voyais une gamine, maigre, chétive, traînant par la main un gros garçon, son frère, âgé de quatre ans à peine, mais déjà conscient de sa supériorité; et comme le petit mâle, impérieux, voulait se faire porter, la mère, suivant derrière, criait, avec une tendresse respectueuse : « Prends-le donc, ce cher trésor, et surtout, aie bien garde de ne pas le casser ».

Dans les rues, quand le prince passe, les hommes s'arrêtent, font face et saluent; les femmes, conscientes de leur bassesse, s'aplatissent contre les murs, n'osant ni regarder, ni saluer.

Voici du reste, une anecdote, pas très neuve, mais bien typique : un aubergiste de Niégoch avait une fille merveilleusement belle, nommée Gordane, dont trois prétendants se disputaient la main. Gordane leur demanda de venir, un jour de fête, à l'auberge de son père, promettant de se décider. En les attendant, elle se plaça sur le pas de la porte; le premier garçon, qui connaissait Cattaro et avait des manières, s'arrêta, et,

comme elle ne bougeait pas, lui dit : « Je te prie de vouloir bien me laisser passer » ; le second entra en se faisant tout mince pour la déranger le moins possible; quant au troisième, il lui cria du plus loin qu'il la vit : « Femme, ôte-toi de là, rentre dans la maison, prépare-toi à me servir ». Et Gordane lui répondit : « C'est toi que j'épouserai, car toi seul es un véritable Monténégrin ».

Quand un guerrier est tué dans le combat, les parentes et les voisines se lamentent, mais la veuve reste impassible sans pleurer, car la mort de son mari est un honneur dont elle doit être fière. A chaque anniversaire de la mort d'un homme, sa femme, sa mère ou sa sœur s'habille en grand deuil, mais du mieux qu'elle peut, et va en pèlerinage à son tombeau. Le long de la route, elle chante dans une prose rythmée les vertus de celui qu'elle perdit; rien n'est plus touchant, plus poétique parfois, que ces naïves improvisations. La mélopée, mineure, traînante, monotone, rappelle les premières notes du grand air de Germond dans la *Traviata : « Di Provenza il mar, il suol chi dal corti cancello ?* »

En serbe, deux mots différents expriment les parentés en ligne masculine et féminine, répondant aux vieilles appellations françaises : *agnats* et *cognats*. Les parentés féminines comptent à peine, et s'oublient très rapidement.

Le prince et son entourage réagissent contre l'infériorité où les femmes sont tenues, sans pouvoir cependant braver trop ouvertement les préjugés populaires,

Un jour, la charmante Mme B. P. me disait en riant : « Si un paysan entrait, je me lèverais et je lui cèderais ma place ».

Le temps et le contact des étrangers changeront tout cela plus ou moins vite.

Aujourd'hui, beaucoup de Monténégrins s'expatrient ; on en rencontre dans toutes les villes d'Orient, où leur honnêteté, leur joli costume, leur belle prestance les font rechercher comme domestiques dans les riches familles étrangères ; ceux-là, une fois sortis de leur pays, oublient les accoutumances passées et deviennent de bons travailleurs.

Les autres, restant au Monténégro, et subissant l'influence ambiante, n'ont pas une force de vouloir suffisante pour devenir des *soldats-laboureurs :* la guerre reste leur métier ; faute de pouvoir escarmoucher contre les Turcs, la plupart travaillent le moins possible, se promènent en causant, vont de maison en maison, racontent les nouvelles, ou se chauffent au soleil, nonchalamment, assis devant leur porte, avec l'air désœuvré des petits militaires français, qui ne savent comment passer le dimanche dans leur ville de garnison.

Le prince Danilo et le prince actuel ont fait de leurs

sujets, jadis fort suspects de brigandage, des soldats loyaux, disciplinés ; il faudra maintenant leur apprendre à mettre en œuvre les ressources naturelles du pays, largement suffisantes pour nourrir ses habitants et même alimenter un commerce d'exportation rémunérateur.

Au lieu de cela, l'indigence est grande, surtout cette année, où les comités russes, très généreux d'ordinaire, n'ont rien donné, à cause de la famine de leur propre pays. Le prince a fait distribuer beaucoup de blé, mais ses ressources sont malheureusement restreintes.

Cependant, malgré leur pauvreté, je pourrais dire leur faim, les hommes ne mendient jamais, au moins en public; quelquefois seulement, un pauvre, sûr de n'être pas vu, s'approchera timidement d'un étranger pour demander l'aumône, qu'il reçoit en disant : « Que Dieu te donne tout comme tu m'as donné cette pièce de monnaie », et cela sur un ton plein de fierté humiliée et de reconnaissance profonde, qui touche plus que de très longs remercîments.

***

Il existe beaucoup de livres sur le Monténégro : les plus amusants sont ceux de X. Marmier, de Cyrille, de

Lenormand, d'Yriarte, etc., etc.; le plus documenté est celui de Frilley et Wlahovitj; enfin, l'Académie Impériale de Pétersbourg publie un ouvrage absolument complet, de M. P. Rovinski, un savant doublé d'un excursionniste intrépide, qui, pendant des années, a parcouru le pays dans tous les sens, en connaît chaque sentier, chaque maison, je dirais presque chaque habitant, ehaque pierre.

Monténégro est la traduction italienne du nom serbe : « *Tsrnagora* ». Cette appellation semble peu justifiée, car la tonalité générale des hauteurs monténégrines est gris-clair, mais le mot « *gora* », traduit d'ordinaire par montagne, signifie souvent aussi montagne boisée, ou même, par extension, forêt montagneuse, et l'épithète *tsrna* (noire) vient probablement des grands bois de sapins qui, au dire de César, couvraient jadis toute la région dalmate.

Du reste, si la partie du Monténégro généralement parcourue est fort aride, et semble, avec ses vastes cirques tout entourés de roches grises bizarrement amoncelées, quelque paysage lunaire, il existe encore dans l'intérieur du pays, à trois ou quatre journées de marche de Cettigné, de grandes forêts vierges, peuplées d'ours, de cerfs, de sangliers.

Un prince de la Maison de Bavière possède dans

cette région un vieux fortin turc assez confortablement arrangé, et le prince de Monténégro verrait avec grand plaisir quelques amateurs de sport lointain venir chasser dans ses États : j'ajoute qu'il ne serait pas nécessaire d'aller jusqu'aux forêts vierges pour faire de belles chasses, car tout le pays est très giboyeux ; les tirés organisés à Rieka par le prince-héritier semblent égaler ceux de Marly ou de Ferrières.

Au moyen âge, la Tsrnagora était gouvernée par les princes ou rois de la Zéta, nommés Balcha, descendants, dit-on, d'un seigneur français de la Maison des *Baux*, venu en Albanie au temps des croisades. Ils étaient vassaux des souverains de Serbie, dont le plus illustre, Étienne Douchan, prit le titre de tsar, étendit son empire de Belgrade à Raguse et à Janina, de la mer Ionienne à la mer Noire, s'allia aux Vénitiens, et mourut en 1356, au moment où ses armées victorieuses marchaient à la conquête de Constantinople.

En 1389, son fils et successeur Lazare fut vaincu et tué par les Turcs à la bataille de Kosovo; les Serbes devinrent tributaires du Sultan, ne gardant plus qu'une ombre d'indépendance, complètement perdue au cours du siècle suivant. Après le colossal désastre de Kosovo, dont le nom, fort ignoré de l'Europe occidentale, est plus connu dans les Balkans qu'en France celui de Waterloo, le roi de la Zéta, Georges Balcha, dont les

troupes marchaient au secours de Lazare, recueillit les débris de l'armée vaincue, et, séparant son sort de celui de la Serbie, ne subit point le joug des Ottomans.

Aux Balcha succédèrent sur le trône de la Zéta d'autres seigneurs, français comme eux d'origine, les Maramont, surnommés Tsrnoiévitch. Vers la fin du xv[e] siècle, Ivan Tsrnoiévitch, refoulé par les Turcs, quitta sa capitale, Jabliak, située au bord du lac de Scutari, se retira dans les montagnes, et fonda Cettigné. Georges, son fils, épousa une Vénitienne ; puis, bientôt, pour complaire à sa femme, remit le pouvoir souverain au vladika ou évêque de Cettigné, Vavila, allant oublier à Venise son triste et froid royaume.

Pendant plus de deux siècles, sous les princes-évêques successeurs de Vavyla, les Monténégrins, étroitement enfermés dans leurs montagnes, continuèrent la lutte contre les Turcs avec des fortunes diverses, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, jamais complètement soumis.

L'événement le plus curieux de cette époque est l'immense conjuration ourdie, sous Louis XIII, par le duc de Nevers, descendant en ligne féminine des Paléologue, pour chasser les Turcs d'Europe et devenir empereur d'Orient. L'âme de l'entreprise était le célèbre Père Joseph, qui, le jour de la Toussaint, en l'année 1619, reçut, dans la cathédrale de Nevers, le serment des nouveaux croisés. Des intelligences avaient été

ménagées dans tous les Balkans; le Monténégro et l'Albanie devaient servir de base aux premières opérations.

L'incendie de la flotte créée par Nevers anéantit son rêve aventureux, mais les pièces relatives à cet étrange complot restent une page bien intéressante pour l'histoire des peuples chrétiens soumis au Sultan, et montrent l'union presque absolue qui existait alors entre les catholiques latins et les grecs orthodoxes, par haine de l'oppresseur commun.

En 1687, le peuple élut comme évêque Danilo Pétrovitch, dont les ancêtres, venus jadis de Niégoch en Bosnie, avec une suite nombreuse, pour fuir les Ottomans, s'étaient établis entre Cattaro et Cettigné, fondant un village nommé Niégoch, en souvenir de leur ancienne patrie.

Danilo, après avoir failli périr victime d'un guet-apens tendu par les Turcs, fit, pendant la nuit de Noël 1702, massacrer tous les Musulmans de ses États; puis, ne pouvant plus compter, comme ses prédécesseurs, sur l'appui des Vénitiens, fort déchus de leur antique puissance, s'allia aux Russes, qui préludaient à leur rôle futur de grands protecteurs des sujets chrétiens du Sultan et restèrent depuis lors les amis fidèles et généreux du Monténégro.

A Danilo, succéda un de ses neveux; depuis lors, l'épiscopat devint héréditaire en ligne collatérale dans la maison des Pétrovitch.

Durant les guerres du Premier Empire, les Monténégrins, alliés des Russes, furent battus par les Français; puis, en 1813, grâce au concours des Anglais, occupèrent quelques jours Cattaro, qu'ils durent, bien à contre-cœur remettre aux Autrichiens.

Les deux derniers princes-évêques, Pierre Ier et Pierre II, qui régnèrent de 1782 à 1851, commencèrent à civiliser leurs barbares sujets. Pierre Ier fut un souverain remarquablement intelligent, et d'une piété si haute que les grecs-orthodoxes le révèrent comme un saint. Pierre II fut, comme jadis le pape Pie II, un politique habile, un chef d'armée plein d'enthousiasme et un élégant écrivain. Connaissant très bien l'Europe, il comprit que le temps des luttes perpétuelles touchait à son terme, et qu'il fallait, après lui, aux Monténégrins, un législateur pour organiser leur pays, lui donner une existence politique, le mettre à même de revendiquer sa part aux dépouilles de l'Empire Ottoman.

La Grèce était indépendante; la Moldo-Valachie semblait prête à secouer les liens de vassalité qui l'unissaient encore au Sultan; la Serbie avait, depuis 1829, fait reconnaître son autonomie; la Russie, après avoir soutenu les Turcs dans leur lutte contre les Égyptiens, affichait, en échange du service rendu, de plus en plus menaçantes prétentions; les Slaves, dans toute l'Europe, s'agitaient, cherchant à reconstituer leurs nationalités;

la grande dislocation de la Turquie semblait prochaine. Pierre II, au lieu de choisir comme successeur son neveu aîné, Mirko, le guerrier célèbre par la force et le courage, désigna le cadet, Danilo, petit de taille, mais grand par l'intelligence, la volonté, le sens politique.

Avec l'assentiment des chefs monténégrins, Danilo résigna le pouvoir religieux entre les mains d'un métropolitain, déclara le trône héréditaire de mâle en mâle par ordre de primogéniture dans la Maison Pétrovitch-Niégoch, se fit reconnaître par la Russie comme souverain séculier, puis épousa Mlle Darinka de Kvekvitch, fille d'un riche négociant triestain.

La nouvelle princesse était très belle, très instruite, très fine, avec beaucoup de tact, une grande intuition du gouvernement ; elle prit une influence considérable, et rendit de nombreux services à son mari et au Monténégro.

L'événement le plus mémorable du règne de Danilo fut la grande victoire remportée à Grahovo sur les Turcs par l'armée monténégrine (1858).

Deux ans après, au mois d'août 1860, Danilo, venu en villégiature à Perasto pour prendre les bains de mer, fut assassiné sur le quai de Cattaro pendant une promenade. Un Monténégrin exilé lui tira, par vengeance personnelle ou fanatisme religieux, un coup de pistolet. L'arme était chargée de balles coupées. Danilo,

atteint au bas-ventre et transporté dans une maison amie, mourut le lendemain, conservant jusqu'à la fin toute son énergie. Comme les médecins, pour retirer les projectiles, sondaient avec précaution la blessure, le prince impatienté enfonça ses doigts dans la plaie béante, retira une balle, et, la jetant par terre, s'écria : « Vous n'y entendez rien! voilà comment il faut faire! »

Danilo n'avait qu'une fille, encore au berceau, la princesse Olga ; ces dernieures heures de vie furent employées à tout régler dans l'intérêt de son neveu et successeur, Nicolas Pétrovitch, fils de son frère aîné. Le futur souverain, élevé en France au lycée Louis-le-Grand, était venu passer les vacances au Monténégro; il fut immédiatement proclamé avec l'assentiment et l'appui de son père. Du reste, Nicolas, comme fils aîné du frère aîné de Danilo, se trouvait l'héritier légitime, suivant le droit nouveau de primogéniture ; et, comme neveu, successeur désigné de Danilo, il représentait également l'ancien ordre d'hérédité en ligne collatérale, dont la tradition gardait quelques fidèles parmi les vieillards, contempteurs des temps nouveaux.

Cependant, le pays traversait une période de transformation ; à bien des points de vue, la situation semblait difficile; la princesse Darinka conseilla au prince son neveu de se marier immédiatement et de choisir une Monténégrine, dont la famille deviendrait

pour lui un nouvel appui. Le jeune souverain n'avait que dix-neuf ans : il épousa, trois mois après son avènement au trône, la fille du voyévode Pierre Vucotitch, compagnon d'armes de son père, et, comme lui, l'un des chefs les plus célèbres et les plus influents du pays. Le vieux voyévode vit toujours, rappelant par sa prestance les héros des temps fabuleux.

Les premières années du nouveau règne furent tristes. En 1862, les Turcs victorieux envahissent la principauté. La paix, conclue grâce à l'intervention des puissances, imposa au souverain de dures conditions, particulièrement l'établissement d'une ligne d'étapes ottomane à travers ses États, entre Scutari et l'Herzégovine.

Le prince Nicolas se soumit ; puis, attendant avec impatience l'heure de recommencer la guerre, il organisa son pays, le prépara aux luttes futures.

En 1876, à la suite du soulèvement de l'Herzégovine, les Monténégrins prirent les armes, et, d'abord avec l'appui, à peine dissimulé, ensuite avec la coopération active des Russes, menèrent contre les Turcs une campagne glorieuse, mais un peu effacée par le souvenir des grandes opérations conduites sur d'autres théâtres.

Le traité de San Stefano avait fait au Monténégro une très large part ; le congrès de Berlin fut moins généreux ; mais le petit pays, jadis hermétiquement enfermé dans ses montagnes, n'en possède pas moins aujour-

d'hui une façade sur l'Adriatique, avec deux rades naturelles, Antivari et Dulcigno; il est vrai qu'il ne peut avoir de marine militaire ni élever de fortifications entre le lac de Scutari et le littoral. Ses côtes sont interdites aux bâtiments de gnerre de toutes les puissances; l'Autriche, chargée de la police sanitaire et douanière, accorde, ou pour mieux dire, impose sa protection consulaire au pavillon marchand monténégrin. Ces mesures, dont le but non dissimulé est d'empêcher les flottes russes de trouver un point d'appui dans l'Adriatique, à courte distance des grands ports, Fiume, Pola, Trieste, Ancône, Brindisi, ne causent qu'un préjudice latent à la principauté, trop peu riche pour entretenir une marine de guerre ou construire des places fortes.

Du reste, la puissance du Monténégro, et surtout celle de son souverain, sont plus morales que matérielles.

Malgré la petitesse de ses États, malgré ses ressources très restreintes, le prince Nicolas est un singulièrement grand personnage par l'influence qu'il exerce dans une grande partie des Balkans, surtout en Bosnie et en Herzégovine. Les rois de Grèce et de Roumanie, le prince de Bulgarie sont de races illustres, mais étrangères, le petit roi de Serbie est slave, mais son aïeul Miloch était un paysan, tandis que les Pétrovitch semblent à l'imagination populaire les représentants directs des

anciens tsars de Serbie, les dépositaires fidèles des vieilles traditions ; en outre, bien que marié et fort bon père d'une famille très nombreuse, le prince Nicolas garde quelque chose du prestige mystique que possédaient jadis les vladikas, ses prédécesseurs.

Puis, il a le très grand avantage de commander en maître absolu à des sujets entièrement dévoués, tandis que les autres souverains des Balkans doivent compter avec des oppositions puissantes.

Sa pauvreté même n'est pas pour lui nuire, car il peut espérer sûrement l'appui pécuniaire de la Russie, et la principauté, n'ayant aucun emprunt, ne doit pas lutter, comme la Grèce, ou, à un degré moindre, la Serbie, contre de graves difficultés financières.

En Russie, la popularité du prince Nicolas est prodigieuse; quand il paraît dans quelque cérémonie, le peuple se presse sur son passage et l'acclame presque à l'égal du tsar.

Le mariage de sa seconde fille, Militza, avec le grand duc Pierre, celui de la troisième, Stana, avec le duc de Leuchtenberg, sont des satisfactions données au parti vieux-russe, profondément hostile aux alliances allemandes. Peut-être la princesse Hélène épousera-t-elle le tsaréwitch ; du reste, quand bien même cette union ne se ferait pas, c'est déjà beaucoup que l'opinion publique s'en occupe et la trouve sortable.

Des indices non douteux de la puissance du prince Nicolas sont les attentions de toute sorte dont l'accable le Sultan, malgré les incidents de frontière et les escarmouches continuelles qui troublent les confins albanais.

Abdul-Hamid connaît mieux que personne la politique orientale, et son amabilité vis-à-vis de chacun croît en raison directe de ses craintes.

Depuis quelques années, il a donné au prince un grand palais sur le Bosphore, jadis propriété du khédive Ismaïl, un superbe bateau; il le comble de décorations avec les plaques les plus diamantées, de tabatières merveilleuses, de chevaux, de cadeaux de tous genres. Il a promis de meubler entièrement le palais du prince-héritier lors de son mariage, et vient encore de lui envoyer, il y a quelque temps, deux énormes caisses de friandises. Ce présent, adressé à un jeune homme de dix-neuf ans, paraît singulier, mais nous sommes en Orient.

Une mission militaire turque réside ici pour instruire l'armée monténégrine.

Le poste, très petit en apparence, de ministre de Turquie au Monténégro, est le prélude des plus hautes dignités.

Le grand vizir actuel, Djevad-Pacha, représentait, il y a quatre ans, le Sultan à Cettigné; Houssein Houssni

pacha, son successeur, occupe maintenant l'ambassade de Pétersbourg, qui passe pour la plus importante de la diplomatie ottomane.

Un symptôme qui mérite aussi de fixer l'attention, est l'hostilité courtoise, mais profonde, irréductible, de l'Autriche, qui remplace les bonnes relations anciennes, depuis qu'elle possède l'Herzégovine et la Bosnie, dont beaucoup d'habitants, serbes de race et grecs-orthodoxes de religion, ne cachent pas leurs grandes sympathies pour le prince Nicolas. L'archiduc Rodolphe, lors de son voyage au Monténégro, a continuellement affecté une attitude prodigieusement hautaine, où le dépit de voir grandir le voisin, jadis petit et protégé, tenait peut-être plus de place que la fierté impériale.

Que si vous me demandez quel rang tient ici la France, je vous dirai qu'elle y est représentée par le comte Amelot de Chaillou, ministre résident, et le comte de Sercey, secrétaire. Tous deux, bien que notre pays ait fort peu de rapports avec la principauté, jouissent de la confiance entière du prince, qui leur témoigne les plus grands égards diplomatiques et la plus haute considération personnelle. Il n'oublie pas sa jeunesse passée à Paris, et la pension que lui servit pendant plusieurs années le gouvernement français.

Je n'ai nullement la prétention de dévoiler l'avenir; je raconte seulement ce que j'ai vu ou su, mais je suis

très convaincu que, dans les remaniements futurs et inévitables de la péninsule balkanique, le Monténégro jouera un rôle surpassant beaucoup les prévisions actuelles.

*
* *

Mardi, 23 février,

Le vaisseau portant les restes de la princesse Darinka est arrivé dimanche à Cattaro, après avoir subi une mer extrêmement mauvaise, et relâché deux fois, à Alberoni, près de Venise, puis à Fasana, sur les côtes d'Istrie.

Les Autrichiens, malgré des rapports habituels d'assez mauvais voisinage, se sont montrés pleins de tact respectueux. Ils ont contremandé un grand bal masqué projeté au casino, pour que la princesse Olga, revenue à Cattaro avec le corps de sa mère, et passant la nuit dans le navire embossé sur le quai où fut assassiné son père Danilo, n'eût pas l'amertume d'entendre le bruit des masques et les sonorités de l'orchestre lointain. Pauvre jeune princesse, victime de la fatalité! Si son père avait vécu, elle serait peut-être grande-duchesse de Russie, comme sa nièce; au lieu de cela, après l'enterrement, elle retournera à Venise, et vivra oubliée, presque pauvre, entre sa vieille grand-mère Mme de

Kvekvitch, née comtesse Mirkovitch, et une tante déjà âgée. Son amour pour sa mère remplissait sa vie; pendant les tempêtes qui assaillaient le navire, elle pensait aux amertumes de son existence future, demandant à Dieu le salut de ceux qui l'accompagnaient, mais indifférente à son propre sort. Dans la matinée de lundi, le corps a été transporté de Cattaro à Niégoch; les fonctionnaires autrichiens, tout le clergé grec de Cattaro, un bataillon, la musique militaire et un grand concours de peuple ont accompagné le convoi jusqu'à la frontière. Presque toutes les boutiques de la ville étaient fermées.

Aujourd'hui, le triste voyage a continué. Dans l'après-midi, le prince Nicolas, ses fils, ses parents, le corps diplomatique, une foule énorme ont été recevoir le cercueil à quelques centaines de mètres de Cettigné, pour le mener jusqu'au vieux couvent, où demain l'enterrement aura lieu,

Le Métropolitain et les popes, revêtus d'ornements sacrés d'un merveilleux travail, suivent le char funèbre, chantant des prières où le nom du Seigneur revient presque à chaque phrase, toujours plus lamentablement prononcé.

Derrière eux, le prince conduit le deuil; un costume extrêmement brillant fait ressortir son air triste et fatigué; courbant sa haute taille, il donne le bras à sa

cousine Olga. La princesse ressemble beaucoup à son père; elle est petite, mais très bien faite, agréable de figure, avec le nez un peu fort, des traits trop grands, mais pleins de noblesse, des yeux superbes, et, ce qui est assez rare au Monténégro, les attaches très aristocratiques.

Le prince-héritier est, ou plutôt, paraît de taille moyenne au milieu des colosses qui l'entourent. Un profil fin, de grands yeux noirs au regard pénétrant, un teint mat légèrement bronzé, lui donnent énormément de distinction.

Son frère, le petit prince Mirko, âgé de douze ans, a une mine très spirituelle, extrêmement éveillée, avec un mélange de hauteur souveraine et de grâce enfantine. Rien n'est amusant comme de le rencontrer dans les rues, suivi d'un domestique et de deux gros chiens. Pour répondre aux saluts, il redresse sa taille, avec une dignité qui aurait rempli d'admiration le vieux Villeroy, gouverneur de Louis XV enfant.

Le prince Karageorgevitch, gendre du souverain, a l'air fort noble, très distingué, et très désillusionné.

La princesse régnante est absente. Elle vient d'être très souffrante, et passe l'hiver à Nice avec ses filles.

Le corps diplomatique ne semble pas nombreux ; le comte Amelot de Chaillou et le comte de Sercey sont en congé, le marquis Castelbianco, ministre d'Italie,

passe l'hiver à Raguse ; restent le ministre de Russie, M. Argyropoulo, un très influent personnage ; M. Wurzel, son secrétaire de légation, qui, quoique garçon, tient la maison la plus hospitalière, où l'on trouve, chaque après-midi, du thé exquis, d'aimables convives et un accueil charmant ; le ministre de Turquie ; le chargé d'affaires d'Angleterre, M. W. Baring ; enfin, le général de Millinkovitch, ministre d'Autriche, sa femme et deux secrétaires. Mlle de Millinkovich a épousé un Monténégrin, mais la situation de son père n'en est pas moins un peu difficile parfois, malgré toutes les sympathies dont il jouit personnellement.

Aux diplomates proprement dits se sont joints le colonel russe A..., instructeur militaire des jeunes princes, le major turc Tewfik-bey, un ou deux officiers ottomans de moindre importance ; puis, sans aucnn autre droit que l'agrément du prince, ma femme et moi qui, grelottant dans mon habit noir, dont aucun ruban n'orne la boutonnière, fait bien mince figure parmi ces personnages chamarrés de décorations. Nous portons tous de gros cierges endeuillés de crêpes, qui vacillent à chaque pas, mouchetant nos manches de cire ; heureusement, la brise les éteint.

Près de moi, je remarque deux femmes très âgées, mises simplement dans leurs vêtements nationaux ; malgré leur sexe, on les traite avec respect, et les hommes

même s'inclinent un peu devant elles Ce sont les sœurs du feu prince Danilo ; mariées à des chefs monténégrins, et, je crois, veuves toutes deux, elles habitent quelque village perdu dans la montage. Aujourd'hui, pour leur faire honneur, le prince a envoyé une voiture les chercher ; mais, d'ordinaire, elles viennent à pied par les sentiers pierreux.

Les soldats — en costume national, car l'uniforme proprement dit est absolument inconnu — font la haie sur le passage du convoi et présentent les armes en inclinant leurs fusils de droite à gauche. Avec leurs accoutrements pittoresques, leurs longs plaids bruns mis en bandoulière, leur apparence si martiale, malgré l'irrégularité de la marche et des attitudes, que soulignent encore les différences d'armement ou de tenue, ils rappellent également nos allègres chasseurs alpins et les reîtres étranges des gravures de Callot.

*
* *

Mercredi, 24 février.

Ce matin, le service a été célébré dans la petite chapelle du couvent. Suivant les usages de l'Église

Grecque, le prince, ses fils, les plus grands personnages ont porté le cercueil sur les épaules depuis le corbillard jusqu'au catafalque.

La cérémonie a été très touchante, avec des chants d'une monotonie plaintive, dont le caractère religieux frappe singulièrement les oreilles inhabituées.

*
* *

Une des curiosités de Cettigné est la prison, ou plutôt les prisonniers, qui vivent dans une demi-liberté sous la garde d'un geôlier paterne. Tous conservent leurs vêtements habituels. Les plus coupables traînent une lourde chaîne rivée aux deux chevilles, ou à une cheville, l'autre extrémité relevée et attachée à la ceinture pour rendre la marche moins pénible ; les autres sont seulement privés de leurs armes. Le matin je les entends sous ma fenêtre, qui viennent puiser de l'eau à la fontaine, et le cliquetis des anneaux de fer annonce de loin leur arrivée. Dans le courant du jour, ils se promènent plusieurs heures devant la prison, dans un grand préau sans clôture ; le reste du temps, ils dorment, font leur cuisine, s'occupent à divers petits travaux ; quelques-uns même sont employés chez des particuliers comme jardiniers ou manœuvres. Tous paraissent

accepter leur sort avec un flegme oriental, tellement l'idée d'obéissance est ancrée dans leur esprit. La surveillanee est vague. Arrivés pendant la récréation et trouvant porte close, nous avons dû attendre, pour entrer, le retour du geôlier, parti en courses aux environs, et qu'un détenu complaisant avait fait quérir par un gamin.

Les prisonniers parlent en riant au Monténégrin qui m'accompagne, me regardent avec une curiosité bon enfant; l'un d'eux me souhaite la bienvenue et me tend la main, après m'avoir fait expliquer que je puis la serrer sans honte, puisqu'il est seulement coupable d'avoir tué pour venger une offense.

Dans ce pays, du reste, les anciens prisonniers rentrés chez eux se cachent quelques jours, puis reprennent bien vite la vie habituelle, et nul ne songe à leur reprocher la faute commise autrefois, mais lavée par l'expiation; même pendant leur détention, ils voient, tant qu'ils veulent, leurs parents et leurs amis. Les évasions sont rares: nulle part sur le territoire monténégrin, un homme sans armes ne saurait trouver asile; immédiatement, il serait reconnu pour un fugitif, repris, peut-être tué. Vous me direz qu'un détenu pourrait faire acheter un revolver par un ami; mais l'arme du modèle usité coûte une trentaine de francs: c'est une bien grosse somme; en outre, tout absolument se sait:

l'achat d'un revolver par un homme en ayant déjà un ou devant alléguer la perte du sien, défrayerait pendant des jours la petite chronique locale.

Quand un prisonnier s'évade, on lâche à ses trousses tous ses camarades. M. Piguet m'a conté l'histoire plaisante d'un détenu transformé en détective, ne pouvant plus revenir, tant il avait perdu l'habitude de marcher pendant sa réclusion.

Il faut remarquer, du reste, que les très coupables sont toujours fusillés ; ceux qui ne font que de la prison sont souvent d'assez bons diables. La pendaison est rare et très infamante ; on en use seulement pour les gredins les plus endurcis. Tous meurent avec un courage et un calme prodigieux. On cite un pendu qui, agacé des lenteurs du bourreau, finit par lui dire : « Si je te laissais faire, je pourrais me dépendre, ou, au moins, je vivrais encore longtemps ; attends que je te montre comment il faut s'arranger ». Prenant la corde, il se la passe lui-même autour du cou, et, du pied, renvoie la chaise sur laquelle il était monté.

L'habitude d'être armé, la certitude que toute querelle finira par un coup de revolver, rend les Monténégrins très circonspects. Le prince est arrivé à supprimer les duels, terribles autrefois ; le dernier eut lieu, dit-on, entre deux popes, en présence de Danilo.

Les haines de village à village et les vendettas sont

plus difficiles malheureusement à faire oublier. L'année dernière, un guerrier fameux et très âgé, nommé Martinovitch, fut assassiné par vengeance dans la grande rue de Cettigné ; un pope, son cousin, l'accompagnait ; il se précipite sur l'assassin, l'arrête ; puis, voyant le vieux Martinovitch qui, tombé à terre, la colonne vertébrale brisée, se soulève sur le coude gauche, et, de la main droite, cherche un pistolet : « Tire, lui crie-t-il, tire sur ce misérable pendant que je le tiens ! Il y a un Dieu, ne crains pas de m'atteindre ; je veux qu'avant de mourir tu aies le plaisir de le tuer ! » Le vieillard vise au cœur, puis, comme l'homme ne tombe pas, il recharge son arme, et, d'une nouvelle balle, l'atteint au front.

Martinovitch succomba quelques heures après, disant au prince, accouru pour lui faire ses adieux : « La mort me semble douce, puisqu'elle me donne le bonheur de vous voir près de moi ».

Au Monténégro, il existe un code et des juges, comme partout ailleurs ; mais le prince remplit en dernier ressort le rôle de cour d'appel, de cour de cassation, et de jury. Dans la rue, ses sujets l'arrêtent pour lui exposer leurs doléances : parfois, l'été, assis sur un banc, au pied d'un orme, il rend la justice, comme autrefois saint Louis. Derrière l'orme, à fort petite distance, un vieux poirier allonge ses

8

branches noucuses; jadis, il servait de gibet, et toujours on l'appelle « l'arbre des pendus ».

*
* *

28 février.

La route de Cettigné à Riéka est moins grandiose, mais aussi pittoresque que celle de Cattaro, sans en avoir l'aspect abrupt et monotone.

A quelques kilomètres de Cettigné, on atteint la hauteur du Belvédère, puis, tout à coup, se découvre un admirable panorama.

A nos pieds, entre les montagnes, le village de Dobrsko-Selo; son nom veut dire en slave : « bon village », et, de fait, il semble une petite oasis. Ses maisons blanches disséminées s'abritent sous des noyers ou des chênes; quelques vignes timides annoncent des pays plus chauds. Les pierres même prennent un aspect moins sévère, et dessinent maintenant d'étranges figures, au hasard de leur amoncellement. Dans les interstices, apparaissent les petites feuilles vertes doublées de rose des cyclamens; les perce-neige fleurissent plus nombreux.

L'air est si pur, que le chant d'un berger, perché sur

un rocher lointain, nous arrive net et clair; le chanteur se tient debout, en une de ces poses sculpturales, naturelles cependant, qu'affectionnent les Monténégrins.

Plus loin, le lac de Scutari aux rives herbues, sous les grands joncs; puis, au delà, les hauteurs neigeuses de l'Albanie, presque bleues comme le ciel, dans une brume transparente, qui prend, aux rayons du soleil, l'aspect d'un brillant vernis.

La vue est admirable, toujours nouvelle, car à chaque heure du jour, l'apparence et les colorations semblent changer.

Voici la légende du lac de Scutari : on raconte qu'au temps où

...le Ciel sur la terre
Marchait et respirait, dans un peuple de dieux,

une nymphe de ces pays était si vaine de ses beaux yeux, que Dieu, pour punir son orgueil, la rendit aveugle. Alors, quittant ses compagnes, jadis un peu méprisées, aujourd'hui riant de son infortune, elle s'enfuit sur les monts solitaires et se prit à pleurer. Ses larmes coulèrent si abondantes, qu'elles devinrent un ruisseau, puis un fleuve, formant entre les hautes roches, jadis arides, un grand lac cristallin aux rives enchantées, et Dieu, touché de ce prodige, rendit ses

yeux à la déesse, pour qu'elle pût contempler son œuvre merveilleuse.

Le prince Nicolas a conté cette histoire dans des vers charmants, car il est un poète exquis, comme son grand-oncle, l'évêque Pierre, dont le souvenir reste populaire dans les Balkans. De même que Chateaubriand voulut dormir au bord de l'Océan sur un rocher sauvage de la baie de Saint-Malo, Pierre choisit pour sépulture la plus haute cime du mont Lovćen, qui domine ses anciens États, et, chaque matin, au soleil levant, son tombeau scintille.

Peuple étrange de guerriers et de poètes, mélange de mœurs anciennes et de moderne civilisation, dont si vite on prend l'accoutumance, que le superbe costume, le revolver toujours chargé de M. Djoukanovitch, notre aimable compagnon, ne me causent plus aucun étonnement, et qu'un crâne mutilé de Turc, souvenir des guerres passées, rencontré par hasard, me paraîtrait, Dieu me pardonne, plus curieux qu'horrible!

Pour revenir à notre promenade, je vous dirai que le lac de Scutari, formé de plusieurs rivières et d'une foule de sources, s'écoule dans la mer par la Bojana. Depuis une cinquantaine d'années, le Drin, au cours jadis parallèle à la Bojana, déverse une partie de ses eaux dans ce petit fleuve, et cela si malencontreusement qu'elles forment une sorte de remous, qui retarde l'écoulement

naturel et amène d'énormes ensablements ; en outre, de nombreux barrages, établis pour faciliter la pêche, entravent encore le déversement des eaux et augmentent les dépôts sableux. Le niveau du lac s'est élevé, inondant de grands terrains; plusieurs rivières tributaires, particulièrement la Riéka, envahissent le fond de leurs vallées, qu'elles couvrent pendant des mois d'un blanc d'eau aussi préjudiciable pour l'agriculture que malsain pour les riverains.

Divers projets sont proposés pour remédier à cet état de choses. Les Turcs, beaucoup moins intéressés que les Monténégrins à la régularisation du cours de la Bojana, ont autorisé les travaux à faire sur leur territoire, et promettent de contribuer par moitié aux dépenses, dont le total, dit-on, n'excédera pas trois ou quatre millions.

Le lac de Scutari est très poissonneux; les *scoranza*, sorte de grosses sardines, y abondent. et les grandes pêches de chaque hiver sont des fêtes pour le pays. Les filets appartiennent aux villages; le jour dit, toute la population se réunit en barques; des guetteurs, placés sur les hauteurs voisines, indiquent les points où les *scoranza*, réunies par milliers, forment de véritables bancs, dont la couleur sombre tranche sur les eaux limpides. Les bateliers cernent et *rabattent* la masse grouillante, les pêcheurs jettent les filets, puis, par une

série de savantes manœuvres, amènent au rivage les poissons. Les *scoranza* séchées et fumées, sont envoyées en Italie et en Dalmatie. Parfois, au milieu d'elles, les filets ramènent d'énormes poissons voraces, des sterlets, des anguilles, des truites grandes comme des enfants, qui vivaient parmi leurs petits congénères comme le rat de la fable dans son fromage.

Sans diminuer beaucoup le produit des pêcheries, la mise en culture des terrains desséchés promet de beaux bénéfices. Elle augmentera notablement les exportations actuelles et alimentera un service fréquent et régulier entre Dulcigno et Brindisi, éloignés de sept heures seulement. Ainsi le commerce du Monténégro, se détournant de Cattaro, son principal débouché actuel, évitera les droits prohibitifs très élevés de l'Autriche.

En outre, le service des postes avec une partie de l'Europe deviendra plus rapide, et l'entreprise Dulcigno-Brindisi bénéficiera en grande partie de la subvention postale actuellement accordée aux compagnies austro-hongroises ; puis, les ressources financières augmentant, il sera possible de construire des quais, soit à Dulcigno, soit plutôt à Dulcignovecchio, dont la baie est mieux abritée, et de doter ainsi la principauté d'un port véritable.

Je vous dirai, à titre de renseignement, qu'un envoi de quatre mille moutons, tenté l'an dernier entre

Dulcigno et Marseille, a été une petite fortune pour les Monténégrins; il a, en outre, laissé à l'intermédiaire un sérieux profit.

Tout le sud du pays produit des vins très bons, mais malheureusement d'un transport impossible, à cause de leur fabrication défectueuse.

Il existe donc des ressources réelles au Monténégro; seulement, il faut les exploiter avec circonspection; car, étant donné le manque absolu de numéraire, une exploitation maladroite ou malhonnête aurait les plus mauvais résultats. Le pays deviendrait la proie des usuriers, ou ferait une faillite comparable, toutes proportions gardées, à celles du Portugal et de la République Argentine. Le prince Nicolas connaît parfaitement cette situation; partant, il se montre très réservé vis-à-vis des faiseurs de grands projets. Ses ennemis l'accusent de maintenir ses sujets dans un isolement calculé, pour des motifs politiques, tandis qu'il les protège seulement comme des enfants à qui on mesure la nourriture dans la crainte d'une indigestion.

J'ajoute, sans faire nomenclature, qu'outre ses richesses agricoles, le pays pourrait exporter de très beaux tapis, fabriqués à Nikchitch, de fines broderies et des fourrures.

Des sondages, opérés récemment, ont fait découvrir des lignites, de la houille, du manganèse, du nickel et

du fer. On trouve aussi du bitume près de Dulcigno, mais il ne paraît pas exploitable, au moins pour le moment; il en est de même des quartz aurifères.

Je m'arrête, car, de digression en digression, j'allais oublier Riéka, le but de notre promenade. La petite ville, située à quelques lieues seulement de Cettigné, mais beaucoup plus bas, a déjà l'aspect des pays chauds, avec ses maisons d'apparence orientale, ses boutiques ouvertes à la mode turque, ses environs couverts d'oliviers et de belles vignes. La neige y est presque inconnue; souvent le prince passe l'hiver à Riéka, dans une modeste maison de campagne, dont la hampe d'un drapeau et une guérite solitaire forment le seul ornement. Les étés sont malheureusement étouffants et très fiévreux, à cause des inondations.

La rivière est déjà débordée; on dirait d'un grand fleuve, ou mieux d'un fiord sinueux, n'étaient les têtes de saules émergées çà et là. Nous avons, pendant quelques heures, glissé sur ses eaux limoneuses, dans une barque plate, lentement manœuvrée. Le paysage est charmant, rempli d'imprévu. A notre approche, de petits canards sauvages se cachaient dans les roseaux, tandis que plus loin, sur les rives, de grands oiseaux aquatiques, perchés sur une patte, et solennels comme des ibis égyptiens, détournaient un peu la tête pour nous voir passer.

La Riéka dessine d'innombrables et capricieux méandres, tantôt rapide, resserrée entre deux collines formant promontoires, tantôt épanouie en grands biefs naturels, ou ralentie au milieu de marécages couverts de nénuphars blancs. Elle est très pittoresque, très séduisante dans cette perpétuelle inondation ; vraiment, pour un peu, j'effacerais tout ce que je viens d'écrire, sur les avantages d'abaisser le niveau du lac de Scutari. Je suis comme certains voyageurs, rêveurs mais peu logiques, qui, passant vite en vagon dans quelque admirable pays, oublient les avantages des chemins de fer et se prennent à regretter les diligences d'autrefois.

***

1er mars.

Malgré son deuil, le prince a eu la bonté de nous donner audience hier soir.

L'intérieur du palais de Cettigné est mieux que l'extérieur, avec une élégance impersonnelle, dont la convention rappelle tout à fait nos préfectures françaises.

Au rez-de-chaussée, dans une sorte de galerie large, mais un peu basse, formant vestibule, se tiennent huit domestiques, en costume national, bien entendu.

L'escalier en bois est à double révolution, pareil à ceux bâtis dans les trois quarts des châteaux arrangés sous Louis-Philippe. Il conduit à une très grande pièce, occupant tout le milieu de la maison. Le prince, venu à notre rencontre, reçoit dans un salon meublé de damas de soie bouton-d'or, et, comme tout le reste du palais, extrêmement éclairé d'une profusion de bougies.

Le souverain, très aimable, très séduisant, fait beaucoup de frais, avec des manières naturellement nobles, aisées, telles qu'en avaient, dit-on, les anciens rois de droit divin.

Il désire que les étrangers visitent ses États, et ne paraît pas indifférent à notre bonne opinion sur l'hôtel de Cettigné. Son Altesse reçoit presque tous les Français qui viennent, veut bien se rappeler leurs noms et en parle aimablement.

Comme je ne suis pas « reporter », je ne puis vous raconter phrase par phrase notre conversation ; je me bornerai à une seule indiscrétion, pas grave, car le fait est connu, mais avant de l'entendre confirmer par le prince, je le croyais fort exagéré.

Il y a quelque temps, la compagnie fermière des jeux de Monte-Carlo proposa d'établir une maison de jeux à Dulcigno ou à Antivari ; elle offrait de construire un port, des routes, d'organiser des services réguliers de

bateaux, et, en outre, de payer une grosse subvention. Malgré les avantages apparents de cette combinaison, le souverain a refusé, soucieux autant de sa bonne renommée que du bonheur de ses sujets.

CORFOU — PATRAS

(6-12 MARS 1892)

Corfou, 6 mars.

Entre Cattaro et Corfou, le navire fait escale à Antivari, Dulcigno, Durazzo, Avlona, Santi Quaranta.

Il pleut continuellement, il neige de temps à autre, la mer est mauvaise, la sortie des Bouches de Cattaro a été très particulièrement pénible, au moins pour moi... Je ne me moquerai plus dorénavant des gens qui ont le mal de mer, mais j'aurai au contraire pour eux toute la sollicitude que mérite une souffrance connue et partagée. Au delà de Cattaro, il n'y a plus de quais ; partant, les embarquements, et surtout les débarquements, sont pleins d'épisodes ; il faut, tirés, poussés, *lancés en bombe,* rattrapés au vol par les matelots, descendre dans de mauvaises barques, et souvent y subir la promiscuité fâcheuse de vaches très éprouvées ou de moutons presque inertes, qui passent de mains en mains comme des sacs de blés. Bref, les difficultés matérielles

se faisant complices d'une forte dépression morale, suite du roulis et du tangage, je suis resté à bord pendant toute la traversée. Aujourd'hui, regardant par ma fenêtre l'Adriatique très calme, je regrette de n'avoir pas visité Durazzo et Santi Quaranta.

Vu de la mer, Durazzo, l'antique Dyrrachium, étape habituelle des voyageurs entre l'Italie et la Grèce, jadis célèbre port dont Cicéron exilé craignait l'animation et le bruit, ne semble plus qu'une solitaire bourgade qu'enserrent de vieux murs désagrégés ; cependant, ses grandes maisons très blanches, ses légers minarets, les plaines fraîches, déjà verdissantes, qui l'environnent, reposent des paysages sévères de la Dalmatie.

Santi Quaranta compte quelques habitations seulement, auberges où se désaltèrent des cochers aux équipages bizarres, attendant les voyageurs pour Janina, car un service de voitures à peu près régulier dessert l'ancienne forteresse d'Ali de Tébélen.

Les masures modernes s'élèvent au milieu des plus curieuses ruines franques ou vénitiennes. Deux énormes châteaux les dominent et surplombent la gorge où passe la route de Janina. Les *Guides* ne signalent même pas ces restes des dominations passées ; ce n'est leur faute qu'à demi : nous arrivons dans des pays où l'admiration des Grecs et un respect condescendant pour les Romains remplissent tout, absorbent tout. Il

fait beau voir avec quel mépris archéologique sont foudroyés, du haut d'un nombre respectable de siècles, les voyageurs éclectiques avançant parfois que chaque époque a laissé son contingent d'intéressants vestiges, et trouvant quelque plaisir à dire un mot du Moyen âge après avoir énormément parlé de l'Antiquité. Hélas ! je suis de ces hérétiques ; j'aimerais à retrouver en Orient les souvenirs des Croisés. Je voudrais connaître la vie de ces guerriers comme Robert Guiscard, duc de Durazzo, Guillaume de Champlitte, prince de Morée, transportés tout à coup de leurs tristes demeures occidentales au milieu de ces pays tout imprégnés encore de la civilisation antique, tout resplendissants du luxe byzantin.

Que ne puis-je évoquer l'histoire de ces ducs français d'Athènes, qui dorment oubliés dans le petit monastère de Daphni, aux voûtes ogivales, près de l'antique Voie Sacrée, où se déroulaient jadis les longues théories allant d'Athènes à Éleusis pour rendre aux deux déesses Déméter et Perséphonè, un culte mystérieux !

Pendant les dernières heures de la traversée, le temps s'est remis au beau subitement ; nous arrivons à Corfou par un ciel très clair et en même temps très bleu.

La vue est admirable : c'est la Grèce, non point

l'Attique aride et nue, mais la Grèce telle qu'au temps de mes classes je me l'étais figurée, la Grèce des paysages de Claude Lorrain, avec, au premier plan, des prés frais, des oliviers grisonnants, des ormes qu'enlacent les pampres, puis, plus loin, de grands arbres toujours verts, aux formes raides mais élancées, couvrant es montagnes, qui prennent aux rayons du soleil des colorations chaudes et presque dorées.

La ville, que protège la haute citadelle aux escarpes rocheuses battues par les flots, est peu intéressante.

Les îles Ioniennes, possédées jusqu'en 1797 par les Vénitiens, occupées ensuite par les Français, d'une manière intermittente, avec quelques essais d'indépendance sous le gouvernement de Capo d'Istria, soumises après 1815 au protectorat très effectif de l'Angleterre, furent enfin réunies à la Grèce en 1864. Elles gardent la trace de leurs maîtres successifs. A Corfou, la pauvreté grecque fait ressortir les restes de l'élégance vénitienne et de la froide correction britannique.

Le climat est chaud, avec de brusques changements de température, un air mou, alanguissant, malgré la proximité de la mer.

Corfou, autrefois très fréquentée comme station d'hiver, paraît assez abandonnée aujourd'hui, et tout à fait arrêtée dans son développement mondain. Les grilles du palais royal tombent rongées par la rouille;

l'herbe envahit l'Esplanade, que les pluies tranforment en marécage ; les rues neuves, tracées à travers des terrains vagues, attendent des maisons, tandis que l'animation est toujours grande, à l'entour du port, dans quelques ruelles tortueuses où grouille sans cesse une foule cosmopolite.

Nous arrivons dans des temps troublés ; le roi de Grèce, jusqu'à présent si effacé, si constitutionnel, vient de faire un petit « Seize Mai » en renvoyant le ministère Delyannis ; l'agio sur l'or monte à vue d'œil, le paiement de la dette extérieure n'est plus assuré que par les sommes empruntées à un très riche Athénien, M. Syndros. Ce matin, M. Theotokis, ancien ministre de la Marine dans un cabinet Tricoupis, et frère, je crois, du maire de Corfou, a été acclamé, presque porté en triomphe avec drapeaux, musique, etc., au mécontentement des Delyannistes qui voudraient bien faire venir quelques gros bonnets de leur parti pour rééditer la petite fête.

Des deux côtés, on demande la victoire à saint Spiridion, patron des Corfiotes, et beaucoup plus connu ici que le bon Dieu lui-même.

Rien n'a été plus singulier, plus imprévu, que la dernière crise politique. Un beau jour, le roi, dès son réveil, s'armant d'un grand courage, fait appeler M. Delyannis, lui notifie qu'il mène la Grèce à une ban-

queroute très imminente, et lui demande sa démission. Le ministre répond qu'il ne peut se retirer sans avoir pris l'avis des députés qu'il va, du reste, convoquer pour le jour même à deux heures. — Grand émoi du roi, qui n'a pas de ministres sous la main pour contresigner ses ordres, et se trouve absolument désarmé. Bref, la séance de la Chambre eut lieu, Delyannis fut acclamé ; le soir seulement, Georges Ier, ayant, non sans peine, constitué un ministère, put envoyer les députés en vacances attendre la dissolution. La journée fut marquée par quelques échauffourées dans les rues, et égayée par des scènes d'opérette ; voici l'une des plus drôles : pendant que le nouveau ministre de la Guerre était au palais, attendant le moment de prêter serment, il reçut de son prédécesseur, Delyannis, l'ordre de prendre les arrêts.

Le nouveau cabinet n'est qu'un cabinet d'affaires et de transition ; la lutte s'engage entre Delyannis et Tricoupis pour les élections prochaines.

Les journaux français font des vœux pour Delyannis, accusant Tricoupis de sympathies britanniques ; ils oublient que, si ce dernier, élevé à Oxford, est très anglomane, de manières et de ton, il a demandé à la France l'envoi des missions militaires en Grèce, et nous marque beaucoup de courtoisie.

Du reste, assez ignorants en général de ce qui se

passe à l'étranger, nous avons le tort habituel de prendre fait et cause pour les uns ou pour les autres, sans nous rendre compte que les politiques intérieures des divers pays sont essentiellement dissemblables, que le classement des partis est différent partout, et que les mêmes appellations sont très loin d'avoir des significations analogues.

Mais revenons à Corfou.

Les costumes d'autrefois, au moins dans la ville et dans ses environs immédiats, ont complètement disparu; la coiffure des femmes, seule, garde quelque originalité. Malheureusement, elle est fort peu seyante: ce sont de lourdes nattes enrubannées, dont la masse proéminente et disgracieuse rappelle le légendaire turban de Mme de Staël.

Quant aux petits voyous harcelants, qui poursuivent les voitures en offrant des fleurs, ils n'ont rien de la poésie que leur prête Bourget.

Vers la fin de l'après-midi, le boulevard de l'Impératrice Élisebeth, très large quai planté, ou flâne le beau monde, ressemble, à s'y méprendre, aux promenades de nos plages méditerranéennes.

Les messieurs ont des vestons à grands carreaux, et je remarque même quelques élégants arborant, au lieu de gilet, la ceinture large de soie; le temps, assez frais le soir, n'est guère favorable à cette innovation,

surtout pour des gens venus se soigner ; mais ça ne fait rien, ils ont l'air très fier tout de même de ce disgracieux accoutrement ; les dames portent des toilettes claires, d'une simplicité étudiée ; les ouvriers et les paysans paraissent quelconques.

La nature reste admirable ; partout, les roses commencent à s'épanouir ; la brise apporte le parfum pénétrant des orangers déjà fleuris ; nous sommes dans le pays du printemps éternel ; et cependant, je me prends à regretter la Dalmatie aride, l'âpre Monténégro, où l'unisson gardé entre les hommes et la nature donne aux moindres choses un charme si pénétrant.



La grande curiosité des environs de Corfou est la villa bâtie depuis peu à Gastouri pour l'impératrice d'Autriche.

Le site est superbe, la vue sur la mer et une partie de l'île absolument merveilleuse, le parc très beau, sans avoir la magie inattendue des jardins de Miramar ou de Lacroma.

La villa est une haute et lourde bâtisse sans plan général apparent, de proportions peu harmonieuses et de style néo-grec accommodé au goût viennois. Les

murs, construits en moellons peints d'un blanc éclatant, se tachent à la moindre humidité. Les persiennes sont vert-clair. Au-dessus de la façade, des négresses de bronze, aux vêtements dorés, portent sur leurs têtes de grosses lampes électriques.

De nombreuses statues ornent les parterres ; une seule m'a paru vraiment belle, c'est le fameux Achille blessé, œuvre d'un sculpteur allemand dont je regrette d'oublier le nom ; les autres sont des copies médiocres d'œuvres connues, ou même, un peu plus loin de l'habitation, de mauvaises reproductions en zinc et en plâtre bronzé.

Des bancs de marbre entourés de rochers rappellent les hémicycles si gracieux, mais si inconnus des Tuileries.

Une grotte de rocailles, encadrant des miroirs, supporte le double perron qui descend à la grande terrasse.

L'ensemble est un pastiche plus étrange que séduisant, dont les matériaux, communs en général, malgré les millions dépensés, accusent les erreurs.

Il y a cependant de très jolies parties, dont la plus agréable comme aspect et la plus pure comme goût est, sans contredit, la galerie extérieure, ornée de peintures intéressantes, et supportée par des colonnes polychromes.

Je ne puis parler de l'intérieur, que je n'ai pas vu; il a été arrangé, dit-on, par l'impératrice, avec un luxe artistique et une sûreté de style qui font encore ressortir les bévues des architectes.

Quand elle est à Corfou, la souveraine mène l'existence la plus simple, se promenant en barque, ou faisant à pied de grandes excursions dans les montagnes, en compagnie du comte Khévenhüller, l'aimable consul autrichien. Infatigable marcheuse, elle part dès le matin, et ne rentre souvent qu'à la nuit tombante. D'ordinaire, un serviteur la suit, portant pour toutes provisions des biscuits et du lait.

On dit que cette année, pour la première fois, l'empereur viendra passer quelques jours à Corfou. Son appartement est prêt, l'impératrice a veillé elle-même aux moindres aménagements.

Au retour de Gastouri, nous avons visité la petite villa du roi de Grèce, autrefois habitée par le lord haut-gouverneur. La famille royale y passe un mois chaque année, pendant la saison des bains de mer. La demeure, admirablement située dans la presqu'île étroite que dominait Corcyre, est modeste, et paraît fort bourgeoise; un salon central, éclairé par en haut, donne aux appartements du premier étage quelque originalité ; tout le reste est parfaitement insignifiant, genre hôtel garni, sans un joli meuble, sans un bibelot intéressant.

En revanche, le jardin, très grand, mais assez mal entretenu, acquiert, dans l'abandon de sa végétation luxuriante et toujours fleurie, une incomparable beauté, vague ressouvenir du Paradis Terrestre.

Les gazons s'émaillent de primevères et de charmants petits iris sauvages jaunes, tachetés de brun. Les cyclamens blancs et roses, les pervenches aux fleurs bleu-violet, comme de grands yeux humains, envahissent les sous-bois.

Pas de plantes coûteuses et rares, pas de corbeilles aux dispositions compliquées, pas de mosaïcultures, de simili-statues, de simili-grottes, de simili-temples, mais de grands oliviers aux feuilles étroites et légères comme la frondaison des saules, des orangers couverts de fruits, et, déjà refleurissant, des arbres verts aux formes régulières, quelques rares palmiers; puis, à profusion, des rosiers devenus presque des arbres, de hauts tournesols, des passeroses aux tiges droites, à l'aspect compassé, jadis ornement des parterres à la française, des verveines, des phlox, des hortensias, épanouis un peu à l'aventure et se multipliant presque sans soin depuis bien des saisons.

Dans une citerne abandonnée, mais toujours fraîche cependant, un figuier a grandi; sa tige, franchissant la margelle, se ramifie en longues branches qui saillent à l'entour. Des vignes vierges, des glycines, des jasmins

de Virginie, des clématites demi-sauvages s'accrochent aux murs de la maison, escaladent les balustrades, s'enlacent aux lames des persiennes.

Pauvres plantes, très admirées naguère, délaissées aujourd'hui pour faire place à vos sœurs plus jeunes, mais non plus belles, les horticulteurs dédaigneux vous qualifient de fleurs anciennes pour jardins de curés, et vous donneraient toutes pour quelque orchidée nouvelle au parfum troublant, aux formes compliquées, aux colorations indéfinies rappelant une soie Louis XVI de nuances adoucies par le temps ! Mais moi, je vous retrouve avec plaisir, comme l'on est heureux de revoir, toujours bon, toujours fidèle, l'ami d'antan, un peu délaissé pour de plus brillantes connaissances. Vous me rappelez mon enfance, le grand potager aux allées régulières séparées des carrés de légumes par d'étroites plates-bandes bordées de buis. Il est bien laid, bien triste, ce grand potager où j'ai tant joué jadis ; pourtant, je l'aime ainsi, je connais les arbres, les fleurs qui chaque année repoussent aux mêmes endroits et me semblent toujours les mêmes, gardant une jeunesse éternellement renouvelée, tandis qu'autour d'elles tout vieillit.

***

J'aurais un remords de quitter Corfou sans remercier

le consul de France, M. Danloux, frère du général qui commanda longtemps Saumur, et Mme Danloux, de leur accueil charmant.

Ma seule qualité de Français nous aurait déjà valu toute leur bienveillance; celle d'ancien élève du général a conquis toutes leurs amabilités.

Le consulat de France est une très jolie maison, située sur le boulevard de l'Impératrice Élisabeth; un grand jardin l'entoure, tout peuplé d'amimaux, car M. Danloux y a réuni une petite ménagerie des plus amusantes à voir, et même, dans un lac minuscule, mais profond, où l'eau de mer arrive par de longs canaux souterrains, s'ébattent des homards, des langoustes, de très gros poissons. Ce n'est du reste pas la seule attraction de ce jardin enchanté, car il suffit de creuser la terre à quelques centimètres pour trouver des poteries, des figurines, des bronzes, souvenirs de l'antique Corcyre.



Patras, 12 mars.

Nous avons fait la traversée de Corfou à Patras sur un bateau italien, dont l'aménagement, luxe et misère, donne en raccourci l'image fort ressemblante de son pays.

Des maîtres d'hôtel gantés, mais crasseux servent un dîner mauvais, au menu compliqué, dans un grand salon très doré qu'entourent de malpropres petites cabines.

La ville de Patras est toute moderne, avec de larges rues droites tracées au cordeau, beaucoup d'air, des maisons peu élevées et une assez grande propreté apparente. Quelques antiquités, comme partout en Grèce, et de curieuses ruines franques. C'est près de Patras que débarquèrent, au temps des croisades, Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Villehardouin. C'est Patras qui fut le premier fief féodal en Grèce, le siège du premier évêché latin.

Les restes du vieux château dominent toujours la ville; quelques parties, très relativement restaurées, servent de prison.

Le brigadier de garde me promène fort obligeamment au milieu des murs délabrés, essayant de me donner en grec des explications que je ne comprends pas; il a des manières convenables, un uniforme bien coupé, des mains blanches, l'air d'un commis de magasin faisant son service militaire. J'hésite, me demandant si je puis lui faire accepter quelque argent; mais les Grecs ont une réputation mauvaise, très usurpée du reste, car nulle part on n'est moins poursuivi par les quémandeurs de pourboires; en outre, l'habitude de l'Italie, où tout le monde prend et souvent demande, m'a rendu sceptique;

je profite d'un moment où je suis seul avec mon guide pour lui offrir cinq francs, tâchant de lui expliquer — circonstance atténuante — que ce n'est pas pour lui, mais pour payer à boire aux hommes de son poste.

Je m'en repens comme d'une mauvaise action, et pourtant je ne le regrette pas : si souvent on se trompe en bien, qu'il y a grand plaisir à voir qu'on s'est trompé en mal ! Puis, je suis, malgré moi, un peu *cocardier :* un militaire, même indifférent, même ennemi, m'est toujours instinctivement sympathique. Le poids du joug également porté, la pensée des mêmes devoirs, le même culte de patries distinctes, forment entre nous tous, alliés ou adversaires au gré de la politique, un lien que le souvenir des combats passés, l'espoir des luttes futures, amoindrit, sans pouvoir le dénouer tout à fait.

Bref, le brigadier refuse, sans phrases, sans indignation, très poliment, mais très nettement, avec ce gracieux geste de refus oriental, qui consiste à relever lentement la tête en laissant les paupières s'abaisser sur les yeux.

Du reste, on se trompe très fort sur le compte des Grecs ; déjà j'ai dit qu'ils ne sont pas mendiants, j'ajouterai que rien n'est moins prouvé que leur fourberie légendaire. Mais ils sont âpres au gain, naturellement adroits, retors, presque aussi heureux de réussir une affaire par vanité du succès que par plaisir de l'argent

gagné. Une disposition particulière à leur race, développée par l'habitude d'une très longue servitude, la nécessité de lutter sans trêve contre les oppresseurs étrangers, leur ont donné une aptitude spéciale pour les combinaisons, les compromis, les transactions. Sous des dehors plus distingués, ils ont quelque analogie apparente avec les Juifs, qui, dit-on, en Orient, perdent du terrain devant eux.

ATHÈNES

(12-16 mars 1892)

Entre Patras et Athènes, la voie ferrée suit la rive sud du golfe de Lépante, traverse l'isthme de Corinthe, puis, longeant le golfe d'Égine, passe par Mégare, dont les femmes, célèbres par leur beauté, rappellent encore dans leurs danses populaires les antiques théories se déroulant avec une grâce noble sur les flancs des collines abruptes et ensoleillées. La dernière station avant Athènes porte le nom d'Eleusis, la ville des mystères, où la philosophie la plus haute se mêlait aux pratiques d'un culte soigneusement dérobé aux profanes.

Presque tout le pays semble riche, mais un peu sec, avec l'aspect de la Provence; beaucoup de vignes bien cultivées produisent ces petits raisins noirs, qui, exportés dans le monde entier, sauvent de l'oubli populaire le nom de Corinthe, jadis si célèbre par ses richesses immenses et son luxe prodigieux.

Le canal qui traverse l'isthme paraît achevé, les mers communiquent; mais un jeune ingénieur qui voyage

avec nous m'explique cependant qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que les talus recoupés trop raides glissent de la façon la plus malencontreuse, et qu'il passera encore beaucoup d'eau de l'Adriatique à la mer Égée, avant que les navires puissent transiter pratiquement.

Les aubergistes d'Athènes traquent les étrangers à partir de Corinthe. A chaque station, les courriers des principaux hôtels viennent réciter, dans un français bizarre, un boniment aussi long qu'embrouillé, d'autant plus qu'ils se superposent aux fenêtres des portières, parlent tous à la fois, se moquent les uns des autres, et manifestent des joies exubérantes quand ils parviennent à s'assurer un client. Il est assez prudent de se décider avant d'arriver à la gare d'Athènes; sans cela, chacun, tentant un dernier et vigoureux effort, se précipite sur vos bagages, dont la défense d'abord, le ralliement ensuite, demandent un grand sang-froid, doublé de connaissances tactiques effectives et d'une réelle énergie.

S'il fallait joindre une épithète au nom d'Athènes, celle de poussiéreuse conviendrait mieux que toute autre; car, de même que Napoléon Ier, en Pologne, trouva un cinquième élément : la boue, la poussière, en Grèce, pourrait, sans conteste, revendiquer le rang de sixième.

Les Grecs prétendent que cette poussière épaisse et aveuglante vient des grands espaces encore stériles de l'Attique, brûlés par le soleil, puis balayés par les vents, et espèrent que, la culture maraîchère se développant autour de la capitale, l'inconvénient diminuera.

Il y a peut-être du vrai dans leur espoir, mais la culture ne pourra modifier absolument la nature du sol, si friable que le macadam même des rues, devenu à la moindre brise horriblement poudreux, forme de hauts tourbillons. On expérimente pour le remplacer une sorte de béton proposé par un Français, Les premiers essais donnent, dit-on, de parfaits résultats. Je n'oserais cependant proclamer l'excellence de l'invention nouvelle, car les Grecs, songeant plus aux grandeurs passées et aux espoirs futurs qu'au présent modeste, jugent tout ce qu'ils font avec un optimisme confiant.

L'Athènes moderne est une grande ville régulière et propre, sans cachet spécial. Le palais royal, entouré de beaux jardins, fait l'effet d'une vilaine mais immense caserne, agrémentée, après coup, d'un portique disgracieux; en revanche, quelques monuments publics nouvellement bâtis sont des pastiches heureux; beaucoup de gens riches, revenus ici après fortune faite dans des négoces lointains, habitent de jolies maisons, très entourées de fleurs, très enguirlandées de plantes grimpantes, moitié hôtels moitié villas, construites dans un

style néo pompéïen assez bâtard, mais s'accommodant bien à l'aspect des collines dénudées qui entourent la ville, et surtout à l'éclairement cru du soleil oriental.

La patriotisme des Grecs, qui s'expatrient pour devenir riches, puis retournent dans leur pays, apportant les millions gagnés ailleurs, est très particulier.

D'ordinaire, ils font de leur argent le plus noble usage, construisent des écoles, des musées, qu'ils enrichissent du produit de leurs fouilles, se chargent de grands travaux publics, et viennent parfois en aide d'une manière plus directe encore aux finances publiques, très avariées actuellement.

Il n'est bruit que d'un legs énorme, cinq millions, je crois, fait depuis peu à la flotte nationale par un certain Pantaris Bassanis, natif de Volo en Thessalie, et mort tout récemment à Alexandrie d'Égypte.

Naguère, un ancien boucher d'Athènes, devenu très riche, mais resté très ignorant, laissait un ou deux millions à l'Université.

Ces générosités n'ont point pour origine l'espoir d'une réhabilitation posthume ou le désir d'acheter la considération, mais un sentiment très noble d'orgueil patriotique, de solidarité nationale. Je me souviens d'avoir indigné un banquier grec en comparant son pays au Portugal : « Ah ! monsieur, me répondit-il, la folie des armements nous a fait une situation lourde, mais nous

sommes tous décidés aux plus grands sacrifices pour assurer le service de la dette extérieure, et si nous succombons, ce ne sera pas avec le cœur léger de ce petit pays oublieux ! »

Malheureusement, aujourd'hui comme jadis, les Grecs, beaux parleurs, politiciens, considèrent plus les questions de personnes que les questions de principes.

Les séances de la Chambre sont singulièrement animées, plus qu'animées parfois. Au cours d'une discussion à propos d'un lustre, dont le poids rendait la chute imminente, un député de l'opposition exprima sans aucun ambage ses regrets qu'il ne fût pas suspendu au-dessus du banc ministériel.

Les vieux quartiers d'Athènes sont sales, laids, sans caractère; le bazar n'existe plus, détruit il y a peu d'années par un incendie; quelques ruelles commerçantes et animées, celle des cordonniers surtout, en rappellent seules le souvenir; de curieuses fouilles, faites sur son emplacement, ont mis au jour les vestiges du gymnase d'Hadrien. Au reste, toutes les parties de la capitale, groupées au pied de l'Acropole sur les ruines de la ville antique, recouvrent des trésors à peine explorés, et semblent destinées à disparaître peu à peu sous la pioche des archéologues.

Presque rien ne rappelle la très longue domination ottomane. Les Turcs ont seulement détruit, ne laissant de leur passage que des traces négatives.

Plus de costumes; quelques rares paysans, aperçus de loin en loin, et les soldats des neuf bataillons de chasseurs à pied, nommés en grec εὔζωνοι, portent seuls encore la fustanelle blanche, si popularisée par les gravures de la Restauration, lors du grand enthousiasme pour la délivrance des Grecs. Rien de joli, de pittoresque, comme de voir les εὔζωνοι manœuvrer en tirailleurs parmi les hautes herbes : on dirait d'un immense ballet.

A l'intérieur du pays, les costumes sont mieux conservés, et, lors de sa visite, l'empereur d'Allemagne a fort scandalisé les maires d'une foule de villages venus au palais royal dans leurs accoutrements nationaux. Le souverain, les voyant, curieux et un peu indiscrets, se presser sur son passage, se prit à dire très haut : « Que me veulent tous ces bergers ? »

Nulle part l'égalité démocratique n'est poussée aussi loin qu'ici; pas de noblesse, peu de familles formant dynastie. Cela rend fort triste la vie du roi et des princes, qui doivent se borner à recevoir les fonctionnaires obligés, et à donner quelques grandes fêtes. Tous étant égaux, il faut voir tout le monde ou personne.

Georges Ier est très aimable, très instruit, parle toutes

les langues; il vit simplement, et se promène souvent à pied dans Athènes avec ses enfants. Ses voitures et celles de la reine sont propres, les autres carrosses de la cour rappellent les noces au Bois de Boulogne.

Venu en Grèce sans fortune, le roi est riche aujourd'hui, grâce à son ordre et à la dot de la reine, née grande-duchesse de Russie. Il possède aux environs d'Athènes une superbe propriété, achetée sur ses économies.

Le prince royal et sa femme, sœur de l'empereur d'Allemagne, se montrent peu. Ils ont loué une grande maison de belle apparence, en attendant d'avoir un palais.

La princesse royale a embrassé la religion grecque, et ne garde depuis lors, avec son frère, que des rapports rares et froids.

***

Oserai-je dire un mot de l'Athènes antique, sur laquelle tant d'autres ont écrit déjà? Pour la bien comprendre, il faut une instruction spéciale qui me manque tout à fait, et je transcris seulement mes impressions de passant ignorant, mais curieux.

Les longues flâneries à la recherche d'un joli motif

architectural, d'une statue oubliée par les *Guides*, d'un tableau inconnu, toujours si séduisantes et souvent si fructueuses dans les villes italiennes, ne sont point ici de mise. Inutile d'espérer quelque découverte nouvelle par la complicité d'une porte qui s'entre-bâille, d'un rayon de soleil égaré : les moindres vestiges apparents sont connus, classés, catalogués, décrits sous toutes leurs faces, discutés dans leurs plus petits détails, avec un luxe intarissable d'avis et de citations. La plus simple moulure révèle des intentions, dénote des tendances, au dire des savants. Chaque inscription a sa glose, ses commentateurs. Une erreur commise au temps de Périclès par des marbriers peu lettrés fait écrire des volumes, occupe les académies.

Donc, si vous n'êtes pas hélléniste disert, archéologue érudit, capable d'interpréter Pausanias, de réfuter Beulé, achetez un bon *Guide* et bornez-vous aux tournées classiques, prenant le grand, le moyen ou le petit itinéraire, d'après le temps dont vous disposerez.

Les monuments anciens sont moins nombreux qu'on ne le suppose d'ordinaire : la plupart, même l'admirable temple de Thésée, souffrent du voisinage des édifices modernes, qui en accusent les petites proportions.

Seule, l'Acropole, dominant la ville, et abritant les temples des dieux protecteurs, garde la splendeur, j'allais écrire la magie, d'autrefois; elle couronne un

rocher dont les parois à pic la défendaient jadis contre les attaques ennemies et maintenant lui épargnent l'insulte des maisons à cinq étages.

Tout est admirable, merveilleusement proportionné; les Propylées massives, le temple de la Victoire Aptère, parfait dans sa petitesse et son élégance suprême, bâti au saillant d'un rocher formant promontoire, d'où la vue s'étend très au loin; le Parthénon, aux contours majestueux et simples, comme il convenait aux adorateurs de la déesse vierge et sage entre toutes, enfin l'Érecthéïon, sanctuaire d'Athênè, protectrice de la cité, dont les cariatides, si souvent, mais d'ordinaire si maladroitement copiées, consolent, dans leur beauté originale, de l'horreur inspirée par des reproductions.

Il faut revoir plusieurs fois l'Acropole, car, à chaque heure du jour ou de la nuit, l'aspect varie et présente de nouvelles séductions.

Des fouilles entreprises depuis la délivrance de la Grèce ont permis de dégager et même de reconstituer certaines parties; malheureusement, par amour de l'antiquité, on a détruit la tour bâtie sous la domination franque, au temps des Croisades. Pourquoi n'a-t-elle pas trouvé grâce? Peu curieuse peut-être, elle n'en rappelait pas moins des temps glorieux, et posait aux rêveurs un bien suggestif problème.

Si, parmi les Occidentaux venûs en conquérants, s'est

trouvé un maître-ouvrier, ancien artisan de nos grandes cathédrales gothiques, a-t-il compris cet art si dissemblable du sien? Peut-être faut-il chercher l'influence de la Grèce antique dans quelques sculptures françaises d'avant la Renaissance, fort inconnues, mais bien intéressantes cependant. Elles paraissant les œuvres d'une petite école, très en avance sur son siècle, et gardant précieusement une tradition spéciale.

Les musées d'Athènes contiennent des richesses artistiques uniques au monde. Ils sont rangés avec beaucoup de soin et de méthode. Leur aménagement permet au voyageur pressé de prendre très vite une idée d'ensemble, à l'artiste d'étudier chaque époque sans recherches et sans fatigue.

Je n'essaie même pas de les décrire, et cependant je veux dire un mot du musée de l'Acropole, où tant d'objets révèlent un art primitif et inattendu, apporté, dit la tradition, d'Égypte, par Cécrops, fondateur d'Athènes.

En l'an 480 av. J.-C., les Perses de Xerxès envahissant l'Acropole mutilèrent les images des dieux vénérés.

Plus tard, les Athéniens, revenus dans leur ville, voulurent effacer la trace des vainqueurs : toutes les statues déshonorées par l'outrage des conquérants furent sacrifiées, et servirent à combler une dépression profonde qui existait au nord-ouest du plateau.

Des recherches commencées en 1885 les ont remises

au jour. Terres cuites aux formes étranges, statues de style archaïque, enluminées jadis de couleurs vives et heurtées, elles remplissent un petit musée construit dans l'enceinte même de la citadelle, et dissimulé au fond de la dépression rouverte aujourd'hui.

Inspiré de ces vestiges, un architecte, dont je regrette d'oublier le nom, a exposé, ce printemps, au Salon des Champs-Élysées, une série d'aquarelles fort intéressantes, cherchant à reconstituer de toutes pièces l'Acropole primitive.



Rien à voir au Pirée, ville toute neuve, fort en progrès depuis quelques années. Auprès, sont les bains de mer de Phalère, promenade favorite des Athéniens en été. La route venant d'Athènes est aride et chaude, bordée d'arbres rabougris; la plage semble laide, triste, et je doute fort qu'un café-concert ou quelques guinguettes puissent l'animer beaucoup.

CONSTANTINOPLE

(20 MARS-4 AVRIL 1892)

Constantinople, située aux extrêmes confins de l'Europe et de l'Asie, est par dessus tout, au moral comme dans son aspect extérieur, la ville des contrastes, où la civilisation occidentale se juxtapose sans se mêler aux usages et aux mœurs de l'Orient.

Quand on arrive par la mer de Marmara, la ville immense, bâtie sur les deux rives du Bosphore, avec les murailles byzantines de Stamboul, l'énorme et monumentale caserne jaune de Scutari, les palais du Vieux-Séraï, de Dolma-Bagtché, de Tcheragan-Séraï, les minarets blancs et si élancés des mosquées innombrables, semble réaliser le rêve de quelque imitateur du roi Louis II de Bavière, assez riche et assez puissant pour réunir dans la plus belle situation du monde les merveilles de Venise, de Naples et de Paris; mais, à peine débarqué, vous verrez que les plus grandes rues de Constantinople sont étroites, sales, mal pavées, rappelant les

quartiers de la rue Mouffetard ou de la Butte aux Cailles; vous saurez que les casernes monumentales ne renferment — sauf les troupes de parade — que des soldats mal vêtus, mal nourris, pas payés; que le Vieux-Séraï, abandonné depuis près d'un siècle, tombe en ruines, que Dolma-Bagtché fut il y a moins de vingt ans, témoin de l'horrible mort du sultan Abdul-Aziz, que Tcheragan-Séraï est la geôle dorée et mystérieuse où s'éteint le sultan Mourad, en proie à une étrange folie; vous saurez enfin que le maître de tout cela, Abdul-Hamid-Chan, grand sultan, trente-quatrième souverain de la famille d'Osman et vingt-huitième depuis la prise de Constantinople, a quitté les demeures de ses aïeux pour aller s'établir à Yildiz-Kiosk, là-bas, au delà du quartier européen, bien loin de son peuple, osant à peine sortir, même les jours où la religion lui ordonne d'aller à la mosquée, envahi par une terreur immense de périr assassiné, ou, déposé comme son frère, de finir ses jours en prison.

Et cependant Abdul-Hamid, qui, pendant la guerre de 1877, ne s'est pas montré une seule fois à ses troupes héroïques, qui vit entouré d'un sérail innombrable, qui, sans aucun luxe extérieur, sans aucune représentation habituelle, dépense plus pour sa liste civile qu'aucun souverain d'Europe, est un prince bon et humain, instruit, très intelligent, extrêmement travailleur, au cou-

rant de tout, sachant admirablement les dessous de la politique orientale, connaissant parfaitement les hommes et les choses, enfin possédant un sens très affiné du gouvernement.

Mais hélas ! s'il est profondément pieux, il n'a plus en l'avenir du peuple ottoman la grande foi de ses prédécesseurs. Envahi par le découragement, il emploie toute son habileté à retarder par des subterfuges la désagrégation de son empire, au lieu de vouloir remonter le courant. Si quelqu'un osait jamais lui dire : « Depuis votre avènement, Majesté, qu'avez-vous fait? » il devrait répondre le mot de Siéyès : « J'ai vécu ».

Peut-être a-t-il raison ; peut-être sa politique seule est-elle sage, et son empire d'Europe se trouve-t-il comme certaines maisons frappées d'alignement, qu'on parvient à soutenir à force d'étayages, mais qu'on ne peut réparer dans leur gros œuvre, sous peine de voir la Municipalité en prescrire la démolition.

Et cependant le peuple turc reste bon, honnête, dévoué, fidèle ; la plupart des hauts fonctionnaires ottomans sont des gens singulièrement distingués : beaucoup parlent et écrivent notre langue avec une pureté parfaite. Les soldats, déguenillés, seraient des héros comme le furent leurs aînés, et auraient le grand honneur d'être conduits par Ghazi-Osman pacha, l'illustre défenseur de Plewna.

Bref, tantôt la Turquie semble arrivée aux dernières limites de la décrépitude, tantôt, au contraire, elle paraît près de retrouver une vie nouvelle, retardant indéfiniment l'espoir de ceux qui déjà, en perspective, partagent ses dépouilles.

Pour le moment au moins, la question financière semble primer toutes les autres. Depuis quelque temps, les journaux français font sur les finances turques des articles très élogieux, vantant l'équilibre du dernier budget ; mais ils oublient que cet équilibre n'a été obtenu qu'à l'aide d'une réduction dans le service de la dette publique, consentie en 1881 par les créanciers de la Turquie, et qu'en somme, l'État se trouve seulement dans la situation d'un failli arrivant à fournir d'importantes répartitions à ses créanciers.

En outre, la Turquie d'Europe, et surtout celle d'Asie, sont infestées de brigands ; les fonctionnaires sont très irrégulièrement payés, les travaux publics nuls ; l'armée n'a pas été réorganisée depuis 1877 ; la flotte, ne quittant jamais la Corne-d'Or, serait incapable de tenir la mer. Enfin, cet équilibre si prôné, si vanté, est à la merci d'une complication quelconque dans les Balkans, d'une réclamation de la Russie demandant le paiement de l'indemnité de guerre stipulée par le traité de Berlin, ou même d'un caprice du Sultan.

*
* *

Le temps des harems nombreux est passé; la diminution des fortunes, la cherté croissante de la vie, font de la polygamie un luxe singulièrement dispendieux, une fantaisie de millionnaire, d'autant plus que le mari, sous peine de voir sa maison devenir pour lui un enfer, et pour ses femmes le champ très clos d'interminables luttes, doit donner à chacune des serviteurs particuliers, un appartement spécial, autant de robes, autant de bijoux. D'ailleurs, un fort bon musulman vient de m'expliquer que la polygamie n'est ni recommandée, ni même, comme on le suppose d'ordinaire, autorisée en règle générale par les lois de l'Islam, mais qu'elle est seulement permise dans certains cas parfaitement définis.

Quoi qu'il en soit, à l'exception du Sultan, des princes, de quelques très grands personnages, l'immense majorité des Turcs adoptent les coutumes occidentales et n'ont qu'une femme ; ils en parlent très ouvertement ; et, sans paraître indiscret, on leur en demande des nouvelles ; du reste la plupart des filles de grandes familles, ou très riches, stipulent en se mariant qu'elles seront seules. Cependant, les dames turques, sauf une ou

deux qui font scandale, sortent peu, ne se montrent pas avec leurs maris, ne reçoivent pas d'hommes dans leur salon, et, même quand elles vont en visite chez des Européennes, préviennent à l'avance et exigent que tous les représentant du sexe fort quittent l'appartement. L'usage des serviteurs noirs se conserve aussi dans la très haute classe.

Le voile existe encore, mais devient pour les femmes du peuple aussi transparent qu'une voilette de tulle, malgré les ordres d'Abdul-Hamid, qui, de temps à autre, rappelle ses sujettes à l'observation plus rigoureuse des usages anciens. Dehors, toutes les femmes s'enveloppent uniformément d'un grand manteau marquant un peu la taille et tombant jusqu'aux pieds.

Dans leurs maisons, les Turques riches renoncent la plupart aux falbalas d'autrefois, aux robes blanches, aux fleurs de papier, dont seules quelques grand'mères ornent encore leur coiffure. Elles s'habillent à l'européenne, achetant beaucoup de choses à Paris, tout particulièrement au « Bon Marché », dont les catalogues les font rêver de quelque prestigieux bazar, tel qu'il en existe peut-être dans le Paradis de Mahomet.

Mais ces femmes, plus instruites que naguère, élevées quelquefois par des gouvernantes étrangères, s'occupant de leur maison, de leurs enfants, n'ayant plus comme leurs aïeules l'unique préoccupation de s'habil-

ler et de plaire, s'ennuient prodigieusement, ont des maux de nerfs, des vapeurs, souffrant moralement et physiquement des coutumes qui les condamnent à sortir rarement en voiture, presque jamais à pied. Au moins les femmes de la classe inférieure, astreintes à moins de décorum, ont la ressource de se promener pour leur plaisir, et la nécessité de sortir pour faire des emplettes.

*
* *

24 mars.

Hier, nous avons dîné chez son Excellence X... pacha, en compagnie très choisie, assez nombreuse, mais uniquement masculine.

X... pacha habite dans le quartier neuf de Bechik-Tach, près du palais de Yildiz, une maison assez grande, arrangée à l'européenne, avec beaucoup de petites pièces très luxueusement meublées.

Le service était tout à fait français, et le dîner, agrémenté de quelques plats turcs, m'a paru excellent.

Voici le menu :

Potage à la Reine
Beurecks
Filets de Sole
Pilaw
Agneau à la Turque
Dinde Rôtie
Salade
Artichauts à la Turque
Dolmas
Mahallabi
Glace

Les beurecks sont des croquettes contenant un hachis enveloppé d'une pâte très feuilletée et très grasse.

Le pilaw, qui depuis fort longtemps a conquis droit de cité dans la cuisine européenne, n'est, malgré son nom barbare, qu'un plat de riz mélangé de très petits morceaux de viande; on peut le servir de bien des manières différentes, mais, pour être tout à fait turc, il faut l'apporter, un peu gratiné, dans la terrine de terre où il a cuit.

L'agneau à la turque est découpé en cubes de la grosseur d'une noix et sauté au beurre.

Rien à dire des artichauts, qui ne diffèrent pas de nos artichauts farcis. Les dolmas, beaucoup plus origi-

naux, m'ont paru des boulettes de riz et de bœuf, enveloppées et cuites dans une feuille de vigne.

J'en arrive au mahallabi, le triomphe de la cuisine orientale, le plat digne de Mahomet, fort simple cependant ; c'est une crème faite de lait et de farine de riz ; mais pour la réussir, il faut tant d'art, tant de patience, que les cuisiniers y renoncent, laissant le soin de la confectionner aux servantes des harems, gardiennes précieuses des antiques traditions.

Après dîner, un serviteur noir a fermé les portes du deuxième salon, et Mme X... pacha est descendue voir ma femme ; les anciennes et légendaires clôtures des sérails sont tombées ; les choses se passent ainsi dans les maisons où fréquentent des Européens ; les Turcs citent très volontiers le joli mot de Fuad pacha, arrêtant un ambassadeur distrait, prêt à pénétrer chez Mme Fuad pacha, derrière l'ambassadrice :

« Excellence, Excellence, permettez-moi de vous rappeler que vous êtes accrédité auprès de la Porte, mais pas au delà. »

***

25 mars.

Une fois par semaine, le vendredi, Abdul-Hamid doit, suivant les préceptes de Mahomet, se rendre à la Mosquée pour faire sa prière.

Cette cérémonie, appelée Selamlick, est toujours entourée d'une grande pompe et d'un déploiement de troupes considérable. C'est presque la seule occasion où le souverain sorte de son palais; les étrangers obtiennent facilement la permission de voir passer le cortège, d'un élégant pavillon situé en face de la mosquée *Hamidié*, très voisine de Yildiz, et choisie d'habitude par le Sultan.

Si les rues de Constantinople sont sales et mal pavées, les voies qui entourent la demeure impériale sont au contraire parfaitement entretenues.

A partir de midi, les troupes arrivent, superbes, marchant au pas de parade très relevé et très cadencé; les unes font la haie, d'autres se massent dans les avenues latérales; la cavalerie occupe une grande place, située un peu en arrière; au premier rang, les fils du Sultan, dont le plus jeune paraît sept ans à peine, se tiennent à cheval en brillants uniformes.

Mais voici à pied les maréchaux, les ministres et les grands dignitaires; ils se groupent devant la mosquée.

Sur les marches du temple s'échelonnent déjà, impassibles, les chériffs de la Mecque, venus ici au-devant d'un pèlerinage. Ils ont le teint basané, la taille svelte, portent de très petits turbans, et se drapent avec art d'amples burnous.

Trois voitures assez bien tenues sortent du palais, escortées par des domestiques noirs. La première est celle de la validé sultane, qui semble voilée très soigneusement; les deux autres contiennent les petites princesses, filles du Sultan, accompagnées de servantes. Les voitures s'arrêtent dans la cour de la mosquée et on les dételle.

Des tombereaux répandent du sable qu'une escouade de balayeurs aplanit hâtivement; tout le monde se range, et, à une heure précise, Abdul-Hamid paraît.

Une acclamation immense retentit; les musiques militaires jouent une valse lente composée, dit-on, par le Sultan, et orchestrée par d'Aranda bey, son maître de chapelle; le rythme est vulgaire, mais des sonorités très originales étonnent et charment à la fois. La voix gutturale du muezzin appelant à la prière du haut du minaret, domine le bruit et nous arrive nette et claire.

Ce spectacle est d'une grandeur indicible; on oublie toutes les tristesses de la Turquie moderne pour ne revoir que ses gloires passées, pour admirer ce peuple si malheureux aujourd'hui, mais pourtant si fidèle à sa foi, si attaché à son souverain.

Un saïs, vêtu de bleu, tout chamarré d'argent, montant un cheval syrien admirable. précède la voiture impériale. C'est une petite calèche, doublée de soie

brune, de forme peu gracieuse, trop simple pour une voiture de gala, trop dorée pour une voiture ordinaire.

Elle est conduite par un cocher vêtu comme le saïs, et traînée par une très belle paire de chevaux alezans.

Dans le fond, sous la capote baissée, le Sultan est seul ; un grand manteau militaire l'enveloppe ; il paraît petit, maigre et jaune ; devant lui, est assis Osman-pacha, le héros de Plewna.

Abdul-Hamid entre dans la mosquée ; les troupes, qu'il n'a pas l'intention de passer en revue aujourd'hui, regagnent leurs quartiers, laissant les détachements qui font la haie.

Au bout de vingt minutes, le Sultan sort et monte dans un *duc* attelé de deux chevaux blancs qu'il conduit lui-même. Il salue avec une grâce extrême, en portant la main à sa bouche, à son front, puis à son cœur, geste qui veut dire : « Ma parole, ma pensée et mon cœur sont avec vous » ; mais les chevaux s'impatientent et gagnent à la main, les domestiques noirs, les saïs qui entourent l'équipage prennent le pas gymnastique, le peloton des maréchaux, des ministres et des grands dignitaires se désagrège : les uns regagnent leurs voitures ; d'autres, appelés immédiatement au palais par quelque service, se hâtent un peu lourdement ; la fin de la cérémonie manque de prestige tout à fait.

Au retour, je rencontre la voiture de la validé, qui fait par la ville une courte promenade; des mendiants se pressent sur son passage, implorant les poignées de menue monnaie qu'elle jette de temps en temps.

*
* *

2 avril.

L'extérieur de Sainte-Sophie, couvert d'horribles badigeons, déformé par des contreforts et une foule de constructions ajoutées successivement, ne donne aucune idée de la splendeur ni même des proportions gigantesques de l'intérieur.

Mais, dès qu'on passe le seuil, l'enchantement commence. Un immense narthex, long de soixante mètres et large de dix, précède l'église; des fenêtres hautes l'éclairent, faisant étinceler au soleil les mosaïques des voûtes et les plaques de marbre entourées de cadres lourds, qui couvrent les parois; le sol est recouvert par d'épais tapis aux couleurs très vives. Tel on se figure le palais des empereurs de Byzance. A l'extrémité opposée de la profonde galerie dont l'éclairement un peu cru de la partie médiane accentue la pénombre, je crois revoir, animée et mouvante, la fameuse mosaïque de

Ravenne, au centre de laquelle apparaît, hiératique dans ses atours impériaux, nimbée d'or mieux qu'une sainte, Théodora, la fille du belluaire, la mime jadis si éhontée que les honnêtes gens s'éloignaient de son passage et se seraient cru souillés en frôlant ses vêtements.

Rien n'a été changé par les musulmans. Neuf portes s'ouvrent sur le temple, et, au-dessus de la plus grande, appelée jadis Porte Royale, une colombe de bronze, couvrant de ses ailes éployées le livre des Évangiles, semble présager le retour d'un maître chrétien.

Après avoir levé une énorme portière, on pénètre dans la nef centrale; l'harmonie des proportions est parfaite; cependant, aucun monument au monde, pas même la Galerie des Machines, ne saurait donner à tel point la sensation de l'immensité.

Malheureusement, les Turcs ont beaucoup badigeonné les mosaïques, et déshonorent les parois de la coupole par de colossaux cartouches verts portant, tracés en lettres d'or, des versets du Coran ; puis, le *Mihrab*, sorte de petit maître-autel aux dimensions étriquées et mesquines, orienté dans la direction de la Mecque, ne se trouve pas dans l'axe de l'Église : partant, on a disposé obliquement les bandes de tapis sur lesquelles s'agenouillent les fidèles, posant devant eux leurs chaussures dans d'étroits sillons à cet effet ménagés.

L'impression est très choquante ; quoiqu'on fasse pour

s'en distraire, les yeux ne peuvent se détacher de ces malencontreux tapis; tout semble de guingois.

Les bas-côtés ont moins souffert que la grande nef; leurs mosaïques, ne représentant guère que des arabesques, ont trouvé grâce devant le fanatisme musulman, et conservent, à peine ombré par les siècles, l'éclat d'autrefois.

Le soir, pendant les fêtes du Ramadan, la mosquée est illuminée par de grands lustres et des cordons de petits lampions en verre; mais, les infidèles ne peuvent assister aux prières que d'une haute tribune; à l'encontre de ce que l'on s'imagine, l'effet est très médiocre, d'autant plus que les musulmans psalmodient sans musique, sur un ton aigu et nasillard particulièrement agaçant.

Je me souviens d'avoir suivi les offices de Noël à Venise, dans la basilique de Saint-Marc; l'église était éclairée comme Sainte-Sophie, avec, en outre, quelques très gros cierges de cire à hauteur des galeries et un peu de lumière électrique, dont les ampoules se dissimulaient derrière les piliers ou dans le fond des chapelles latérales. Un orchestre d'instruments à cordes accompagnait les voix; je dois avouer, en dehors de toute idée religieuse, que l'impression était cent fois plus saisissante.

Sainte-Sophie est illuminée aussi à l'extérieur; de

grandes armatures, toutes couvertes de lampions et rattachées aux minarets par des cordes invisibles, dessinent sur le ciel sombre des versets du Coran.

*
* *

3 avril.

Deux mots seulement d'une courte excursion à Brousse, corollaire habituel et presque obligé d'un séjour à Constantinople.

Le voyage est facile, le paysage délicieux. La ville, ancienne capitale de l'Empire ottoman, conserve un caractère oriental très marqué. Il y a quarante ans, les Turcs de Brousse, craignant pour leurs femmes le mauvais exemple, forçaient les chrétiennes à sortir voilées; aujourd'hui encore, un vieux levain de fanatisme se réveille parfois, surtout en cette sainte époque du Ramadan qui vient de commencer.

Comme nous regardions l'office du soir par la porte ouverte d'une mosquée, quelques femmes se mirent à tenir le plus malséant langage sur nous en général, et en particulier sur M[lle] B..., notre aimable interprète, dont la robe ornée de rubans verts — couleur du Prophète — leur faisait l'effet d'un sacrilège ambulant.

A la vérité, Mlle B... leur ayant dit tout à coup : « Nous vous avons compris », elles se confondirent en explications et envoyèrent des gamins recommander aux autres commères de ménager leurs propos.

Pour achever de peindre l'état moral de la ville, j'ajouterai que les orgues de Barbarie jouent toujours « *En revenant de la Revue* » et que les vendeurs d'images écoulent, sans trop de rabais, tout un stock de chromolithographies démodées en France.

La merveille de Brousse est la fameuse Mosquée Verte, ornée à l'intérieur d'admirables carreaux de faïence, à l'extérieur, de sculptures dont la délicatesse rappelle les fines arabesques de l'Alhambra.

N'oubliez pas non plus de visiter la mosquée Oulou, quelques tombeaux de sultans, le bazar, les bains pavés de mosaïques et lambrissés de marbre, qu'alimentent des sources chaudes jaillissant au pied de l'Olympe de Bithynie.

***

4 avril.

Je vous ai fait grâce de toutes les curiosités classiques de Constantinople, si connues, si souvent décrites,

mais, avant de partir, laissez mon expérience vieille de quinze jours vous donner un conseil.

Si vous avez du temps, et si vous ne tenez pas, esclave du guide fourni par votre hôtel, à regarder uniquement ce que tant d'autres ont déjà vu avant vous, flânez à l'aventure dans les vieilles rues de Constantinople, sur la rive droite de la Corne-d'Or, dans le Fanar habité jadis par les riches familles grecques, dans le quartier juif de Balata et le faubourg des Blaquernes; visitez les très nombreuses églises transformées en mosquées, les aqueducs, les citernes, au moins celle des *Mille-Colonnes*, dèsséchée aujourd'hui et d'un aspect réellement fantastique; faites le tour de Stamboul, en suivant les vieux murs, et vous verrez combien sont plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire les vestiges laissés par l'Empire byzantin.

Le jour où il deviendra possible de fouiller, on trouvera des merveilles. Rien ou presque rien n'est sorti de Constantinople depuis la conquête; beaucoup des statues admirables apportées de Rome ou de Grèce, pour orner la capitale nouvelle, gisent sous une mince couche de terre, mutilées, mais non détruites; la boue des citernes renferme des trésors jetés par les Grecs lors du sac de la ville; malheureusement, le gouvernement ne fait rien, et s'oppose systématiquement à toutes recherches, mêmes entreprises sous un contrôle et à son profit;

les trouvailles fortuites des particuliers sont cependant assez nombreuses ; mais, malgré les lois interdisant l'exportation des objets d'art, elles vont d'ordinaire enrichir les collections étrangères.

De toutes les anciennes églises, la plus curieuse est celle nommée maintenant mosquée Kakriyé-Djami, dont les mosaïques sont, je crois, les plus belles qu'on puisse imaginer, très supérieures à celles de Sainte-Sophie, de Saint-Marc, et même, je trouve, des fameuses églises de Ravenne. Bien que datant, dit-on, du VII[e] siècle, elles témoignent d'un sens artistique étonnamment développé, dans le dessin comme dans l'entente générale des compositions.

La Kakriyé est célèbre ; quoiqu'elle soit située dans un quartier très éloigné, d'abords difficiles, on la visite assez généralement, mais il existe beaucoup d'autres anciennes églises à peine connues et très intéressantes cependant.

Pour les mosquées bâties depuis la conquête, laissez-vous conduire par votre guide ; quelques-unes sont admirables ; mais presque toutes se ressemblent ; il est inutile de s'écarter de l'itinéraire habituel. Faites cependant une exception en faveur de la petite mosquée de Rustem-Pacha ; sans apparence extérieure, très entourée de maisons, et assez mal tenue, elle contient cependant d'admirables carreaux de faïence, dont quelques-

uns ne dépareraient pas la fameuse Mosquée Verte de Brousse.

Les imans turcs sont d'ordinaire fort complaisants, moyennant quelque aumône, et mettent à votre disposition de larges babouches qui épargnent l'ennui d'enlever ses chaussures; mais le moyen le plus simple et le plus commode d'éluder la loi de Mahomet, est, à l'exemple des musulmans riches, de porter des caoutchoucs, que l'on dépose à la porte, et qu'on remet en sortant.

L'usage de se déchausser, si bizarre qu'il paraisse, a, pourtant, sa raison d'être : les Turcs, pendant leurs prières, se tiennent agenouillés ou accroupis sur les tapis épais, et se prosternent, baisant la terre je ne sais combien de fois. Étant donnée l'incroyable malpropreté des villes orientales, si l'on entrait chaussé, les tapis deviendraient bientôt aussi sales que le sol des rues, et ce n'est pas peu dire, je vous l'assure.

Une seule mosquée est fermée aux infidèles, celle d'Eyoub, sainte entre toutes, car elle abrite le sabre du Prophète, que chaque sultan va ceindre lors de son avènement.



Encore un conseil pour finir : achetez très modérément au bazar; les étoffes légères sont vraiment jolies

et originales, mais les tapis ne sont pas plus beaux que ceux des grands magasins parisiens. Quant aux pistolets, poignards, yatagans, ils séduisent dans l'optique spéciale de l'Orient, puis, de retour chez soi, paraissent horriblement *camelote*. Les objets intéressants sont rares, et, d'ordinaire, immédiatement vendus aux collectionneurs de Constantinople, ou envoyés à l'étranger. Parfois cependant on a la chance de trouver quelques superbes étoffes françaises ou italiennes, quelques curiosités occidentales, armes, bronzes, faïences, porcelaines de Saxe et de Sèvres, cotées à des prix abordables par les marchands inhabiles à en discerner exactement la valeur.

SOFIA

(5-9 avril 1892)

Dans la partie traversée par la voie ferrée de Constantinople à Sofia, les Balkans ne sont pas les montagnes escarpées et âpres que l'imagination prévoit, mais plutôt de hautes collines, enchevêtrées, ravinées, jaunâtres, maigres, broussailleuses; leur aspect évoque pour moi le souvenir triste des causses arides du Rouergue. A l'horizon lointain seulement apparaissent les grandes et antiques forêts, dont les longs madriers entassés près des gares décèlent la beauté.

La capitale de la Bulgarie, disent les « Guides », n'offre rien ou presque rien à voir, et, bien qu'elle soit située sur la grande route d'Orient, peu de voyageurs s'y arrêtent. Cependant, Sofia est singulièrement intéressante pour ceux qui ne cherchent pas uniquement la curiosité connue et cataloguée, les deux étoiles admiratives du Bædecker. Tandis que Belgrade, sa voisine

et sa rivale, libre bien avant elle, et merveilleusement située au bord d'un grand fleuve, paraît avortée dans son développement, déchue de ses rêves ambitieux, elle est, au contraire, pleine de vie, exubérante d'activité. A travers les petites maisons turques, dont l'aspect oriental contraste avec la rigueur des hivers, et les masures de terre jadis habitées par les Bulgares, on a tracé, il y a peu d'années, des boulevards, de larges rues droites, des squares, des jardins, dessiné une grande ville, où tiendraient à l'aise beaucoup plus de cent mille habitants. Les Bulgares, ayant souvenance que jadis Constantin, frappé de la merveilleuse position stratégique et politique de Sofia, au centre du plateau de Mœsie, pensa en faire la métropole de son empire, rêvent pour leur capitale les plus brillantes destinées.

Bientôt ces espérances seront une réalité : Sofia comptait 20,000 habitants en 1885; elle en a plus de 30,000 aujourd'hui, et sa population augmente sans cesse; chaque année, je dirais presque chaque mois, l'aspect change, les ruelles boueuses disparaissent, les espaces vagues se nivellent, l'ensemble perd son caractère oriental, et, il faut bien l'avouer, le pittoresque diminue.

La ville, située dans une immense plaine entourée de hautes montagnes encore neigeuses, semble triste au premier abord, maintenant du moins, car dans quelques

semaines les pâturages qui s'étendent à perte de vue commenceront à verdir, déjà diaprés de fleurs, et l'impression sera tout autre.

En quittant la gare, on arrive par une très large avenue plantée d'arbres jeunes et chétifs au *Pont-Russe,* qui marque l'entrée des nouveaux quartiers. D'énormes lions dorés, armes de la Bulgarie, et de prétentieux lampadaires, lui donnent un aspect monumental très peu en rapport avec la modeste rivière qu'il franchit.

Au delà, s'ouvre une grande rue, menant à la cathédrale, qui fait perspective, isolée au milieu d'une place circulaire.

Toutes les maisons sont neuves, élevées en général d'un ou deux étages, avec, au rez-de-chaussée, des magasins, sinon à l'instar de Paris, au moins à l'instar d'Athènes.

Les murs de briques, recouverts d'un uniforme crépi jaunâtre, sont ornés de nombreuses moulures en ciment. Entre les constructions nouvelles, restent par places de petites boutiques en bois, souvenirs de l'ancien bazar.

Une ou deux fois par semaine, le marché se tient le long des trottoirs, très larges, particulièrement près d'une gracieuse mosquée assez mal entretenue, mais fréquentée encore par quelques rares fidèles. Il est

curieux de voir circuler dans ce cadre devenant un peu banal les paysans bulgares, aux accoutrements si inattendus qu'on dirait une caravane exotique venue pour s'exhiber dans quelque exposition. Les hommes, vêtus de drap blanc ou brun, ont, en guise de manteaux, de lourdes peaux de mouton ; leur type est assez beau, il indique le mélange du sang slave et du sang bulgare primitif.

Les femmes portent de courtes jupes, que recouvrent presque entièrement de longues tuniques de laine, agrémentées de broderies multicolores aux pittoresques dessins ; leurs cheveux, tressés d'ordinaire en nattes fines reliées entre elles et pendant sur le dos, sont entremêlés de fleurs naturelles ou artificielles, de feuillages en papier doré, de pièces de monnaie, de verroterie et même de plumes de paon, dont l'effet singulier paraît les ravir d'une joie naïve ; un petit nombre sont jolies, mais la plupart ont un type original, rappelant, plus peut-être que celui des hommes, l'origine asiatique. Toutes se parent de nombreux bijoux, boucles d'oreilles pesantes, colliers, bracelets, bagues, épingles, larges plaques de ceinture en argent grossier ou en cuivre émaillé. Ces bijoux sont d'un travail très ordinaire ; ils méritent quelque attention cependant, car depuis des siècles leur forme et leurs procédés d'exécution n'ont pas varié. Des orfèvres primitifs les

cisèlent sous vos yeux dans de misérables échoppes, condamnées à bientôt disparaître, au milieu des progrès de la ville moderne. Pour être véridique, j'ajouterai que les bijoutiers d'un ordre relevé fabriquent avec plus d'art, mais peut-être moins d'originalité, une foule de jolis ouvrages en filigrane d'argent vendus très bon marché.

La cathédrale, qui de loin fait quelque effet, n'est pas intéressante. Comme toutes les églises construites par les chrétiens en pays musulmans, elle n'a ni cloche ni coupoles, et sa sonnerie est placée actuellement à quelque distance dans un échafaudage en bois. D'étroites terrasses très simples surélèvent et dégagent l'édifice. Une élégante galerie couverte précède la façade, aux angles de laquelle se profilent deux très petits lanternaux. Trois lanternes plus grandes saillent au-dessus du toit. A l'intérieur, le seul objet précieux est une grande châsse de velours rouge que rehaussent des plaques d'argent. Elle contient les restes de saint Stéfane Miloutin, roi de Serbie, enlevés jadis par les Bulgares, au cours d'une guerre heureuse contre les Serbes, et rapportés à Sofia comme un trophée. Plus tard, vinrent la conquête turque et beaucoup d'autres événements ; les Serbes, cependant, n'oublièrent pas saint Stéfane, car, en 1886, le roi Milan, s'en allant en guerre contre la Bulgarie, fit fondre deux cierges

immenses et magnifiques qu'il devait brûler devant les reliques de son prédécesseur vénéré, comme ex-voto de ses victoires. Malheureusement, le saint, qui avait déjà fait preuve d'une indifférence bien grande en se laissant prendre, ne jugea pas à propos d'intervenir ; son peuple fut battu, et, dans le grand désordre qui suivit la défaite, les cierges tombèrent aux mains des Bulgares. Ils furent offerts au prince Alexandre de Battenberg, et sont restés depuis au palais de Sofia. Aujourd'hui encore, placés sur la cheminée en guise de candélabres, ils ornent un salon tout pavoisé de drapeaux ennemis, dont les plis encadrent le portrait d'Alexandre II, le *Tsar libérateur*.

A droite du sanctuaire s'élève le trône du prince, qui, souverain catholique d'un peuple grec-orthodoxe, va en grande pompe faire acte de présence aux offices nationaux, avant la messe latine du Père Thimothée, supérieur des capucins.

Dans tout le pays, du reste, les rapports sont faciles entre les orthodoxes, les Bulgares-unis, les catholiques, et les musulmans encore très nombreux au sud des Balkans. Jadis, les Turcs n'avaient vu dans leurs conquêtes qu'une oppression, une exploitation poussée et maintenue aux plus extrêmes limites, nullement une assimilation ou seulement une augmentation d'influence. La victoire leur avait donné des provinces ; la défaite

trahissant leur courage, ils subirent le sort contraire comme une loi fatale ; puis, jugeant les chrétiens à leur mesure, craignirent des représailles et voulurent s'éloigner. Je me souviens d'avoir vu en Anatolie, aux environs de Brousse, des villages entiers d'émigrants. Bientôt pourtant l'exode s'arrêta, grâce à la tolérance du gouvernement bulgare, qui laisse aux mahométans certains privilèges, dont le plus connu est l'exonération à prix d'argent du service militaire, obligatoire pour le reste de la nation.

Quoi qu'il en soit, le souverain accorde une même protection à tous ses sujets.

Le palais, entouré d'un jardin, et séparé d'un square par une large rue, est l'ancien konak turc arrangé par le prince Alexandre, agrandi par le prince Ferdinand, très remanié dans son ensemble, mais devenant exigu pour les bals de cour. C'est un bâtiment épais et long, dont les fenêtres petites ne présagent nullement les proportions intérieures. A l'une des extrémités, du côté de l'arrivée en venant de la gare, au sommet d'une pente douce qui en accuse les dimensions, s'adjoint en marteau un pavillon haut et volumineux, qui écrase de sa masse le reste de l'édifice et semble le commencement d'un nouveau palais L'aspect général est celui d'une préfecture luxueuse.

L'intérieur m'a paru fort beau. Un large vestibule

conduit à l'escalier d'honneur, qui s'élevant d'abord par une courte volée droite jusqu'au premier palier, se divise ensuite et se replie incurvé en forme de fer à cheval. Le style est bâtard, mais les lignes sont harmonieuses et l'ensemble a grand air. Les soirs de réception, quand les gardes aux étincelants costumes macédoniens, rouges, brodés d'argent, aux armes archaïques, s'étagent sur les marches, immobiles et majestueux, comme jadis les Cent-Gardes aux Tuileries, l'effet est merveilleusement imposant, avec un vague ressouvenir des splendeurs orientales décrites dans les « Mille et Une Nuits ».

Au premier étage, s'ouvrent à droite l'appartement de la princesse Clémentine et les salons de réception ; à gauche, l'appartement particulier du prince. La décoration rappelle les palais bâtis en Autriche au début du XVIIIe siècle ; c'est le style Louis XIV, influencé par le goût italien, que révèlent çà et là de sinueux entrelacs, des moulures lourdes et déjà baroques.

Le fond du mobilier est banal ; mais, à côté de tableaux médiocres représentant des épisodes de la guerre turco-russe ou de la bataille de Slivnitza, le prince Ferdinand a réuni dans les salons quelques objets d'art, des souvenirs personnels, des portraits de famille, qui leur donnent un air d'élégance noble, de possession ancienne et paisible.

Le palais du Sobranié, qui, paraît-il, servit quelquefois de théâtre pendant l'occupation russe, au grand scandale des Bulgares, n'offre nul intérêt par lui-même. Quant aux séances, qui ont lieu le matin, elles sont fort tranquilles ; les orateurs, peu nombreux, et religieusement écoutés, parlent de leur place sur un ton simple ; peu ou point d'interruptions ; c'est à peine si les discussions les plus importantes troublent la monotonie accoutumée. Les députés turcs sont reconnaissables à leur fez ; quelques-uns même, ainsi qu'un très petit nombre de Bulgares, conservent encore les costumes nationaux.

Chaque représentant touche, je crois, une indemnité fixe de 200 francs par session, et, pour chaque séance, un jeton de présence de 20 francs.

Rien à dire de l'Imprimerie Nationale, du Ministère de la Guerre, etc., grandes constructions nouvelles sorties de terre comme par enchantement.

On termine, à quelques centaines de mètres de la ville, près de la route de Constantinople, une école militaire destinée à remplacer l'École actuelle, amas de maisons disparates, réunies à mesure des besoins. Les bâtiments neufs ont l'air d'un château gothique, et, je dois le dire à notre honte, sont infiniment plus beaux que le vieux Saint-Cyr français.

Les casernes, que j'ai visitées avec le très aimable et

très obligeant lieutenant Markow, sont superbes, et semblent parfaitement tenues ; celle de la Garde surtout est un vrai modèle.

Malgré tout ce qui a déjà été fait, le travail ne chôme pas ; pour le moment, on construit un nouveau palais de justice, un hôtel de ville ; on commence des thermes magnifiques, car les eaux chaudes de Sofia, qui alimentent l'ancien bain turc, sont très efficaces, dit-on. Je ne veux pas oublier l'aménagement en musée d'une vieille mosquée d'aspect fort pittoresque.

Enfin, et c'est par là peut-être que j'aurais dû commencer, il existe à Sofia plusieurs bons hôtels, qui deviendront excellents le jour où ils seront plus fréquentés.

Comme traces apparentes de la ville ancienne, il reste bien peu de choses, et jusqu'ici le temps, l'argent, les loisirs, ont manqué pour entreprendre des fouilles, qui donneraient certainement de beaux résultats.

L'église byzantine de Sainte-Sophie, transformée en mosquée, puis abandonnée, n'est plus qu'une ruine pittoresque. On projette de la réparer pour remplacer la cathédrale actuelle, qui semble aux Bulgares peu digne de leur capitale [1].

[1] Au moment même où je recopie ces lignes, des travaux, entrepris pour vérifier la solidité des fondations de Sainte-Sophie, viennent de mettre au jour deux tombeaux lambrissés de marbre, et de très intéressantes mosaïques, où l'art grec se mélange curieusement au goût asiatique (décembre 1892).

Entre le Pont-Russe et la gare, apparaissent encore, très éventrés, très déchiquetés, presque réduits à l'état de décombres, quelques murs de brique d'une énorme épaisseur. Ils faisaient partie de l'ancienne enceinte. La tradition les nomme « Murs de Bélisaire ».

Quels rapports ont-ils avec l'illustre et malheureux général? je l'ignore, mais le souvenir de Bélisaire reste célèbre en Orient, et la postérité le venge de ses injustes contemporains. Elle accole son nom, un peu à l'aventure, à nombre d'illustres vestiges du Bas-Empire, dont il incarne, dans l'imagination des peuples, la courte période de gloire militaire et de puissance. « C'était un fameux ministre de la Guerre ! » me disait un drogman à Constantinople en me montrant les murs du palais de l'Hebdomon, appelé communément palais de Bélisaire.



Les villages bulgares sont plus propres qu'on ne le suppose; les maisons, bâties en torchis et souvent blanchies à la chaux, rappellent l'aspect des habitations picardes. Beaucoup de fleurs dans les jardins, même autour des plus misérables masures.

Du reste, la cour princière, pendant ses fréquentes excursions à l'intérieur du pays, loge toujours chez

l'habitant — terme militaire, — et s'en arrange fort bien. Les paysans sont honnêtes, sincèrement pieux, se mariant jeunes et fondant de nombreuses familles, travailleurs, économes, mais très hospitaliers, heureux de montrer aux étrangers, d'ordinaire si ignorants ou si injustes, combien ils se trompent sur leur compte. Très empressés, très malins, ils saisissent les moindres indications avec une telle facilité, que, malgré mon ignorance complète des dialectes slaves, j'ai plus d'une fois obtenu d'étonnants résultats par une mimique expressive. Je crois n'avoir jamais trouvé de serviteur plus soigneux, plus attentif, et, c'est le cas de le dire, devinant mieux mes désirs, qu'un brave Bulgare à qui son accoutrement, sa chevelure hirsute, sa mâchoire énorme, découverte dans un perpétuel sourire, donnaient toute l'apparence d'un vrai sauvage. Son seul tort était de boire à même la cruche qui me servait de pot-à-l'eau, mais, par crainte de l'humilier, je n'osais lui faire comprendre l'inconvenance du procédé.

Une fois, errant à l'aventure aux environs de Tzaribrod, pour oublier l'ennui d'une longue attente, je rencontrai quatre enfants. Les deux plus grands portaient des fagots, tandis que les petits suivaient, traînant de leur mieux une grosse branche. D'abord, ils hésitèrent, étonnés et curieux; puis, vite rassurés, vinrent à moi; quelques pièces de monnaie hâtèrent la connais-

sance, et nous fîmes route ensemble jusque vers leur cabane. Du plus loin qu'il me vit, le père s'avança; comme les petits m'entouraient, criant : « Frantsouski, Frantsouski! » il chercha le seul mot que je pourrais comprendre, et me salua en disant : « Balkan », tandis que son bras étendu dessinait le tour de l'horizon. Tout l'après-midi, je restai avec lui; le soir, il me ramena jusqu'à la ville. Souvent depuis, j'ai pensé à cette rencontre, et ce seul mot, « Balkan » symbolise pour moi les sympathies d'un peuple entier.

Respectueux dans le fond, les paysans bulgares semblent familiers dans la forme, sans gêne et sans embarras; l'oppression musulmane a laissé entre tous les chrétiens une mutuelle confiance, souvenir des souffrances endurées en commun.

A ce propos, laissez-moi vous conter une repartie bien typique et profondément vraie. Un jour, au cours d'un autre voyage, comme, plaisantant avec un ami la tenue assez minable d'un médecin bulgare, j'en prenais texte pour nier ses capacités, le domestique-interprète qui nous suivait se prit à dire d'un air humilié : « Vous vous trompez, messieurs; comme nous autres Bulgares, il n'est pas riche; mais s'il n'est pas bien habillé, il a bien étudié tout de même ».

Malheureusement, la situation actuelle de la principauté donne aux représentants inférieurs de l'autorité

des mœurs inquisitoriales, des allures tracassières, dont la rudesse native et le manque de culture accentuent la malséance. C'est là, souvent, l'origine des appréciations si injustes et si acrimonieuses portées sur la Bulgarie par quelques voyageurs pressés, qui jugent un pays d'après un douanier ou un gendarme, aperçus en passant.



L'histoire de la Bulgarie est assez obscure et très mal connue.

Originaires de la Sibérie et venus planter leurs tentes sur les bords du Volga, les Bulgares eurent jadis pour métropole la ville de Bulgaris, située près du lieu où s'élève aujourd'hui Kazan. Pour la première fois, vers la fin du v[e] siècle, leurs hordes, alliées des Huns et des Vendes, passèrent le Danube sur la glace et donnèrent au vieux monde un frisson nouveau : *Maudit de Dieu* fut l'épithète ordinaire ajoutée à leur nom, qui devint la pire injure, et que la langue populaire conserve sans en connaître l'origine, ni surtout le sens jadis odieux.

Sans mœurs, sans lois, n'ayant pour religion qu'une étrange magie, ils tuaient pour tuer, détruisaient pour détruire ; quand, longtemps après leur passage, les

broussailles grandissantes couvraient d'anciens villages, des territoires jadis cultivés, les Mœsiens disaient : « Voici la forêt des Bulgares ». Tout en eux était étrange, effrayant, inattendu. La crédulité grecque contait que leurs sorciers avaient le pouvoir de fasciner l'adversaire au cours des combats, que d'immenses nuées de corbeaux éclairaient leur marche et voletaient au-dessus d'eux pendant la bataille. Cavaliers rapides, ils se servaient de lassos pour atteindre leurs ennemis. traînés ensuite à terre, pantelants et déchirés.

Au cours des siècles suivants, les Bulgares, établis d'abord dans la Bessarabie, puis dans la Mœsie, furent les adversaires constants et souvent heureux des Byzantins.

Leurs souverains commandèrent de la mer Noire à l'Adriatique, de l'Olympe jusque très au delà du Danube, pendant une courte et brillante période. Alors, ils prenaient le titre altier d'Empereurs et d'Auto crates de tous les Bulgares et Grecs.

Plus tard, les Bulgares perdirent la prépondérance dans les Balkans au profit des Serbes, dont l'Empire éphémère sombra sous l'effort des Ottomans, à la grande bataille de Kosovo. La Bulgarie subit le sort commun, ne gardant qu'une ombre d'indépendance très rapidement disparue.

Parmi les nobles. beaucoup s'enfuirent en Hongrie,

d'autres furent déportés par les Turcs en Asie-Mineure, très peu embrassèrent l'islamisme. Ceux qui restèrent perdirent tout privilège, le malheur nivela les rangs; les évêques et les prêtres conservèrent seuls quelque influence, et la Porte prit l'usage de voir en eux les chefs populaires du pays.

Le peuple subit le joug très lourd des vainqueurs, qui, cependant, par politique, indifférence, pitié ou mépris, ne cherchèrent à lui imposer ni leur langue ni leur religion.

Malheureusement, les Bulgares, devenus chrétiens au moment où le grand schisme d'Orient séparait l'Église, avaient, malgré de longues hésitations et des négociations nombreuses avec le Pape, suivi la doctrine de Photius. Leur Église, placée dans la dépendance étroite des Patriarches grecs de Constantinople, s'hellénisa au lieu de conserver intact le souvenir précieux de la nationalité perdue.

Le grec devint la langue des écoles et des gens instruits. Les Bulgares, entraînés complètement dans le mouvement hellénique, perdirent longtemps la trace de leur individualité. Le réveil national date des premières années du siècle; d'abord littéraire, il prit rapidement un caractère politique.

Dès 1833, Lamartine écrivait, au retour d'Orient : « Ils — les Bulgares — sont complètement mûrs pour l'indé-

pendance, et formeront avec les Serviens, leurs voisins, la base des États futurs de la Turquie d'Europe ».

Les premiers soulèvements éclatèrent vers 1840 et eurent pour cause déterminante une augmentation des charges fiscales, déjà très lourdes. Les chrétiens ne pouvant payer, le gouvernement turc envoya chez les contribuables défaillants des garnisaires dont la présence amena des mouvements insurrectionnels nombreux, mais sans plan général ni concordance d'efforts. Ils furent réprimés vite, et avec une extrême violence. La question d'Orient traversait alors une période très aiguë. Au mois de juillet 1841, le traité des Détroits, reconnaissant à la Turquie le droit d'interdire l'entrée du Bosphore aux bâtiments de guerre de toutes les puissances, fut signé par la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et la France. Quelques semaines après, Guizot, ministre des affaires étrangères du roi des Français, chargea son collègue de l'Institut, A. Blanqui, d'aller en Bulgarie pour étudier la situation et préparer les éléments d'un intervention diplomatique en faveur des chrétiens.

Revenu en France, Blanqui adressa au gouvernement un rapport général dont je n'ai pas pu prendre connaissance, et de très curieuses notes sur les prisons turques. Deux ans après, il conta son voyage dans un petit volume très oublié en France, fort inconnu, je suppose,

en Bulgarie, néanmoins extrêmement curieux et, qui plus est, amusant.

Hélas ! le rapport de Blanqui fut enfoui dans le vaste carton aux bonnes intentions, où il gît encore probablement; son livre n'eut qu'un succès d'actualité; les préoccupations de la politique intérieure empêchèrent Louis-Philippe de s'entremettre activement; l'opinion publique oublia. Cependant, la pensée de l'œuvre si haute dont son père rêva les prémices, et que son fils achève aujourd'hui, est pour la princesse Clémentine un précieux trait d'union entre le passé et l'avenir.

Malgré l'indifférence de l'Europe, l'agitation bulgare s'accrut sans cesse; l'opposition, tantôt ouverte, tantôt latente, se développa, s'organisa, prête à saisir toutes les occasions.

En 1867, quelques patriotes demandent au Sultan de restaurer l'ancien empire bulgare en union personnelle avec la Turquie.

Depuis lors, les événements se pressent très rapides, des séditions partielles éclatent, toujours plus nombreuses.

En 1870, l'Église bulgare, secouant le joug séculaire des patriarches grecs de Contantinople, fait consacrer par le Sultan son autonomie. La nation entière se réveille dans un commun effort, soumise encore, mais déjà toute frémissante d'une vie nouvelle, pleine d'exubérance et

de jeunesse après un sommeil si long. Ce n'est pas encore le jour, mais la nuit est terminée.

Cinq ans après, tout le pays prend les armes, encouragé par l'exemple de l'Herzégovine et de la Bosnie. L'insurrection fut écrasée par les Turcs avec une violence cruelle, dont le récit, très bien raconté, fit la fortune de plusieurs journalistes, et indigna l'Europe. Les Bulgares furent un moment à la mode. Les couturières donnèrent leur nom à une coupe de robe, et les camelots vendirent à profusion une image intitulée : « Cherchez le Bulgare ».

Pendant ce temps, les représentants des puissances, réunis à Constantinople, étudiaient vainement un projet d'organisation nouvelle pour la malheureuse province.

En 1877, la Bulgarie, sans prendre part à la guerre comme nation, fournit aux armées russes de très nombreux volontaires.

Le traité de San-Stefano lui avait fait la part très belle; le traité de Berlin fut beaucoup moins généreux. Il diminua les territoires primitivement concédés; puis, tandis que le pays au nord des Balkans était constitué en État vassal sous le nom de Bulgarie, le pays au sud, nommé Roumélie-Orientale, continait à faire partie intégrante de l'Empire ottoman, avec quelques garanties particulières et un gouverneur chrétien.

En attendant la réunion d'une assemblée chargée de

rédiger une Constitution et d'élire un prince, le nouvel État fut administré par un commissaire russe.

Le choix du pays, confirmé par le Sultan, et accepté par les puissances signataires du traité de Berlin, désigna le prince Alexandre de Battenberg, jeune officier allemand, appartenant par son père à la maison grand-ducale de Hesse, mais né d'un mariage morganatique.

Si, de droit, le prince était le vassal du Sultan, de fait il restait celui du Tsar. Beaucoup de fonctionnaires, presque tous les officiers supérieurs étaient russes, traitant la principauté en pays conquis, encombrant les carrières par leur présence, et arrêtant ainsi l'essor national. A quelques exceptions près, parmi lesquelles je citerai le prince Cantacuzène, qui fut ministre de la Guerre, les Russes envoyés en Bulgarie se firent des ennemis très nombreux.

Les débuts du prince Alexandre furent malheureux; l'Assemblée avait donné au pays une Constitution très libérale; le prince, n'en pouvant supporter les entraves, se fit, en 1881, grâce à la pression électorale la plus violente, décerner une véritable dictature. Puis bientôt, irrité des exigences toujours croissantes, toujours plus impérieuses de ses ministres russes, les généraux Sobolew et Kaulbars, ne pouvant plus compter sur la bienveillance personnelle du feu tsar Alexandre II, et ne trouvant chez Alexandre III, son fils, qu'une

indifférence hautaine, voyant sa souveraineté ravalée aux honneurs obscurs d'un gouvernement provincial, il rétablit la Constitution, et chercha, par une politique nettement nationale, à reconquérir sa popularité très compromise.

Au mois de septembre 1885, la Roumélie-Orientale s'unit à la Bulgarie. Cette révolution, ou, pour mieux dire, cette évolution était prévue depuis le traité de Berlin. Elle se fit sans secousse, semblant le dénoûment naturel et inévitable d'une situation fausse.

L'excellente administration des gouverneurs chrétiens, le prince Vogoridi et M. Krestovitch, son successeur, l'avait retardée, tout en la rendant plus facile par l'organisation de l'autonomie administrative rouméliote.

Le prince sanctionna l'union et demanda au Tsar de reconnaître le nouvel état de choses, qui reconstituait en partie la grande Bulgarie, telle qu'Alexandre II l'avait faite au traité de San-Stefano.

L'empereur de Russie répondit d'abord évasivement, puis, tout à coup nettement hostile, rappela les officiers russes qui formaient en très majeure partie les cadres de l'armée bulgare.

En même temps, la Serbie et la Grèce, jalouses des progrès de la Bulgarie, prenaient une attitude extrêmement agressive, et les ambassadeurs des trois empires

à Constantinople engageaient le Sultan à faire occuper militairement la Roumélie-Orientale.

La partie semblait belle; un coup de force, outre ses avantages matériels presque certains, pouvait rendre à la Turquie une large part de son ancien prestige. Le Sultan refusa, malgré les prières instantes de son grand vizir. La crainte de voir le mouvement insurrectionnel gagner la Macédoine, les difficultés de réunir immédiatement de bonnes troupes sans amoindrir la garnison de Constantinople, le souvenir des insuccès passés, la conscience des fatalités qui depuis un siècle pèsent sur l'Empire ottoman et rendent vains les efforts tentés pour remonter le courant, dictèrent sa résolution.

Les Serbes, au contraire, pleins d'ambition juvénile, prétendirent que la réunion de la Roumélie rompait l'équilibre balkanique, et voulurent exiger des compensations.

Leur armée, mobilisée à l'avance, ouvrit les hostilités le jour de la déclaration de guerre (14 novembre 1885) et se mit en marche sur Sofia, située à 40 kilomètres seulement de la frontière.

La situation semblait singulièrement critique; une grande partie des troupes bulgares étaient en Roumélie, le départ des officiers russes avait désorganisé les cadres supérieurs; cependant, le prince Alexandre ne désespéra pas. Il avisa le Sultan qu'il évacuait la

Roumélie; et, soutenu par l'élan patriotique de tout son peuple, admirablement secondé par son chef d'état-major le capitaine Pétrow, aujourd'hui major général, et par une pléïade de jeunes officiers bulgares, il résolut de concentrer le plus de troupes possible pour protéger sa capitale.

Une avant-garde de deux mille hommes, luttant héroïquement pendant quarante-huit heures au défilé de Dragoman, couvrit le rassemblement des troupes, et, le 16 novembre, l'arme serbe débouchant, forte de dix-huit à vingt mille hommes, dans la plaine de Slivnitza, trouva devant elle des forces à peu près égales.

La bataille s'engagea le 17; le 20 au matin, après trois jours de lutte, les Serbes, partout repoussés, durent se mettre en retraite.

Les Bulgares les poursuivirent et parvinrent devant la ville serbe de Pirot, qu'ils enlevèrent.

A ce moment arrivait, envoyé en médiateur, le comte Khévenhüller, ministre d'Autriche à Belgrade; il était chargé par son souverain de négocier ou peut-être d'imposer un armistice. Les hostilités furent immédiatement suspendues; trois mois après, la paix était signée à Bucarest; elle rétablit purement et simplement les choses telles qu'elles se trouvaient avant l'agression serbe.

En avril 1886. la Porte consentit à nommer le prince

de Battenberg gouverneur de la Roumélie-Orientale, mais en stipulant qu'il n'existerait entre les deux États qu'une union personnelle. Cette clause ne fut, du reste, absolument pas observée, et l'union complète, immédiatement pratiquée, ne souleva aucune réclamation du Divan.

La situation du prince semblait donc très affermie, lorsqu'au mois d'août suivant, il fut détrôné, victime d'une conspiration militaire et conduit immédiatement hors du territoire de la principauté.

Les conjurés essayèrent en même temps d'organiser un gouvernement provisoire; l'énergie de M. Stamboulow, président de l'Assemblée nationale, déjoua leur tentative. L'ordre fut promptement rétabli, et le prince Alexandre rentra dans ses États; mais, cédant aux injonctions du Tsar, il abdiqua immédiatement, espérant, par le sacrifice de sa couronne, épargner à son peuple le ressentiment de la Russie.

Alexandre III avait répondu au télégramme du souverain, qui lui mandait son retour en Bulgarie : « Je m'abstiendrai de toute immixtion dans le triste état de choses auquel la Bulgarie est réduite, tant que vous y resterez; Votre Altesse appréciera ce qu'elle a à faire ».

Autrefois, lorsqu'on lui offrait le trône bulgare, M. de Bismarck disait au prince de Battenberg :

« Acceptez, jeune homme, cela vous laissera toujours d'agréables souvenirs ».

Les souvenirs restent, mais empreints d'une singulière tristesse, car l'aventure audacieusement entreprise avait réussi au delà de toute espérance; aujourd'hui, l'ancien souverain, renonçant à son titre princier pour épouser une chanteuse, se nomme le comte de Hartenau, et sert dans l'armée autrichienne. Il est pauvre; la Bulgarie lui fait une très grosse pension en reconnaissance des services rendus.

Lorsqu'il pense aux lauriers de Slivnitza, au temps où, chef d'un peuple plein d'avenir, il rêvait l'indépendance complète, une alliance souveraine, et, pour ses enfants peut-être l'Empire d'Orient, que d'amertumes et de rancœur!

En abdiquant, le prince avait remis la régence à MM. Stamboulow, Karavelow et Moutkourow.

L'Assemblée nationale choisit d'abord pour lui succéder le prince Valdemar de Danemark, qui refusa; puis, malgré les efforts du général Kaulbars, envoyé par le Tsar pour soutenir la candidature du prince de Mingrélie, élut à l'unanimité le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg et Gotha, fils du duc Auguste de Saxe et de la princesse Clémentine d'Orléans (août 1887).

Contrairement aux stipulations du traité de Berlin, les représentants rouméliotes avaient pris part au vote;

malgré la valeur minime de cet argument, les puissances contractantes, tenant compte des observations de la Russie, ne donnèrent pas leur assentiment à l'élection, et empêchèrent ainsi le Sultan de la confirmer.

Le prince Ferdinand accepta cependant le pouvoir, et la fortune favorise son audace.

Ce prince, jeune, riche, ambitieux comme tous ceux de sa race, qui, plein de foi dans son étoile, a tout à coup quitté Vienne, la vie facile et les succès mondains, pour régner au loin sur le peuple neuf, dans des temps très doublés, qui, depuis cinq ans, gouverne trois millions de sujets sans être reconnu par aucun autre État, est une des figures les plus curieuses de notre fin de siècle. Il rappelle les cadets de Maisons souveraines qui jadis s'en allaient batailler à l'aventure et conquérir des trônes lointains.

Au physique, Ferdinand est de taille très haute, il a les cheveux blonds, les yeux bleus, singulièrement vifs et scrutateurs. Le profil bourbonien fait penser à Henri IV dans tout l'éclat de sa jeunesse héroïque et élégante. L'attitude et la démarche sont pleines de noblesse.

Le prince porte toujours l'uniforme. Ses tenues sont fort simples, et des insignes de grade peu apparents le distinguent seuls des officiers de sa suite.

Au moral, le souverain de Bulgarie a une intelligence très étendue, avec beaucoup de finesse, de ressources dans l'esprit, de tact et de bon sens. Très instruit, parlant couramment cinq ou six langues, il travaille énormément par lui-même, lit une masse de journaux, est au courant de tout et sait admirablement — grand art pour les princes — ce qu'il faut dire à chacun. Si ses détracteurs pouvaient le voir, ils seraient séduits, et, blâmant sa politique, rendraient au moins justice à sa personnalité, à son caractère si chevaleresque, si crâne, en un mot, si français.

Le prince de Saxe-Cobourg, étranger considéré seulement par les Bulgares, lors de son élection, comme une nécessité politique, une garantie contre l'anarchie, trouva au début une situation difficile. Cependant, dès l'abord, son grand air, ses belles manières, la noblesse illustre de sa Maison, ses alliances souveraines, l'élégance de sa cour, flattèrent ses nouveaux sujets. Bientôt, son amabilité, sa très grande bonté, lui attirèrent toutes les sympathies; enfin son dévoûment absolu à la cause bulgare acheva de le rendre extrêmement populaire.

Sûr de l'affection de son peuple, le prince ne cherche jamais à diminuer le souvenir des services rendus par son prédécesseur; il en parle souvent, toujours avec éloge. Le comte de Hartenau conserve le grade de

général bulgare, et est colonel honoraire du régiment d'infanterie de Sofia, premier de l'arme.

Partout, au palais, comme dans les chambrées de soldats, son portrait reste à côté de celui du souverain actuel. Plein d'intérêt et de sympathie pour ses anciens sujets, le comte tient de son côté la conduite la plus loyale envers son successeur.

Les progrès accomplis depuis quelques années par la Bulgarie sont énormes, prodigieux, si on tient compte des difficultés de tous genres qui lui crée l'attitude de l'Europe.

Sans reproduire ici des énumérations statistiques faciles à trouver résumées dans l'*Almanach de Gotha*, ou exposées de la façon la plus claire, la plus complète, la plus intéressante, dans l'excellent ouvrage de M. le capitaine Lamouche, que ne sauraient trop relire ceux qui s'intéressent aux choses bulgares, je me bornerai à noter quelques chiffres relatifs aux finances, dont l'état résume la prospérité du pays.

Les recettes effectives, qui atteignirent seulement 43 millions en 1887, ont dépassé 67 millions en 1891, malgré de nombreux arriérés. Cette rapide augmentation des ressources a permis d'exécuter de grands travaux pour les voies de communication, de consacrer de grosses sommes à l'armée et aux écoles. Les charges

annuelles imposées par le service de la dette publique se montent actuellement à environ 13 millions.

Ces chiffres, mieux que tous les raisonnements prouvent la vitalité nationale, les ressources du sol, l'avenir de la principauté et montrent combien nous sommes injustes pour ce petit pays dans la lutte inégale qu'il soutient pour sauvegarder son indépendance et conserver intacte sa nationalité.

On reproche au souverain et surtout à M. Stamboulow son ministre, leur rigueur; mais il ne faut pas oublier que le prince Ferdinand est l'élu du peuple, et que ses actes, appréciés si sévèrement parfois à l'étranger, ont toujours été sanctionnés par l'opinion de ses sujets.

Il est également injuste de représenter le prince comme un protégé de la Triple-Alliance. Honni de la Russie, repoussé par la France, il a parfois dû chercher des appuis diplomatiques en Angleterre ou en Autriche; mais, en dehors des liens de vassalité qui l'unissent au Sultan, il est libre de tout engagement et sa politique se résume en un mot : « La Bulgarie aux Bulgares ».

Les rapports de la Porte et du prince sont bons, j'allais dire cordiaux. En effet le Sultan, dont la conduite répond à des situations très spéciales, un peu difficiles à comprendre pour nous autres Occidentaux, se sépare sans regrets bien vifs de ses sujets chrétiens; en vertu des capitulations, ils sont pour lui une cause

perpétuelle d'embarras, car ils amènent l'immixtion des représentants étrangers dans les affaires intérieures de la Turquie.

En outre, Abdul-Hamid voit avec plaisir la principauté grandir et prospérer, formant un immense confin militaire au nord de ses États.

Les vainqueurs de 1877 avaient cru, en émancipant les Bulgares, s'en faire des clients fidèles, prêts à livrer la route de Constantinople; au lieu de cela, ils deviennent, par leur présence même, la meilleure sauvegarde de l'Empire ottoman. Faut-il les taxer d'ingratitude? Je ne le crois pas, car les lois fatales des nationalités déjouent tous les calculs humains, et la reconnaissance des peuples ne saurait aller jusqu'au sacrifice de leur liberté. J'ajouterai que la mémoire d'Alexandre II *le Libérateur* reste vénérée dans tout le pays. Une pyramide s'élève en son honneur sur une place de Sofia; au palais princier, son portrait est, je l'ai dit, tout entouré de drapeaux et de trophées, hommages d'une éternelle reconnaissance, rappelant les ex-votos offerts jadis à nos églises par les chrétiens rachetés des bagnes musulmans. Comme, un jour, visitant une caserne, je m'arrêtais, interrogateur, devant l'image du feu Tsar, l'officier, mon guide, me dit: « Quoi qu'il advienne, jamais nous ne perdrons la mémoire de l'immense service rendu ».

La France, épousant la querelle de la Russie, n'est d'ordinaire pas tendre pour la Bulgarie. Des raisons d'ordre supérieur dictent notre attitude officielle ; ne pourrions-nous pas cependant chercher dans la principauté des débouchés nouveaux pour notre industrie, au lieu de laisser les produits de l'Autriche et de l'Angleterre envahir le pays ? Pourtant, les marchandises françaises, transitant par mer de Marseille à Bourgas ou Varna, ports principaux de la Bulgarie, et points terminus des voies ferrées, les frais de transport seraient relativement minimes. Je suis en outre très sûr que nos représentants de commerce, bien reçus partout, feraient des affaires faciles et lucratives.

Notre abstention est d'autant plus regrettable que, si nous vendons fort peu aux Bulgares, nous leur achetons beaucoup. Voici du reste, à titre de renseignement, le tableau des importations et des exportations pour 1890 et 1891, en milliers de leï (le leü vaut nominalement un franc, mais perd légèrement au change).

1890.

	Importation.	Exportation.
Turquie	10.393	21.928
Autriche-Hongrie	33.006	5.751
Roumanie	2.184	484
Russie	5.202	55
Allemagne	3.865	496
France	3.460	19.496

Belgique	2.485	640
Grande-Bretagne	20.020	14.937
Italie	1.319	1.517
Autres pays	2.596	5.717

1891.

Turquie	10.009	17.157
Autriche-Hongrie	33.993	3.132
Roumanie	1.816	690
Russie	5.453	38
Allemagne	4.917	1.045
France	3.969	24.257
Belgique	1.441	702
Grande-Bretagne	15.995	16.778
Italie	1.400	1.472
Autres pays	2.355	5.794

*
* *

La princesse Clémentine de Saxe-Cobourg fait de longs séjours chez le prince régnant, son fils cadet. Extrêmement affable, mais s'effaçant toujours et semblant se réserver uniquement le ministère des bonnes œuvres, elle rend pourtant de très grands services à la principauté par son expérience, sa connaissance profonde de la politique actuelle, ses relations anciennes avec toutes les cours d'Europe, qui lui permettent de mener à bien une foule de négociations délicates.

Toujours très simplement mise, la princesse conserve

cependant beaucoup de dignité et de prestige. Involontairement, on pense, en la voyant passer, aux anciennes impératrices de Bulgarie, dont les portraits plus ou moins authentiques ornent le palais de Sofia. Son Altesse Royale est colonel honoraire d'un régiment, dont, aux jours de revue, elle porte les couleurs, répondant *en bulgare* : « Bonjour, mes enfants », au salut des soldats. Le souverain prend parfois la tête de ce régiment privilégié, et fait à sa mère l'honneur de défiler devant elle.

En l'absence de ses dames habituelles, la baronne de Pach, et Mme Stanciow, fille du feu comte de Grenaud de Saint-Christophe, premier grand maréchal de la Cour bulgare, la princesse a près d'elle la baronne Paula Boxberg, dame de l'archiduchesse Marie-Dorothée. La baronne, née d'un père autrichien et d'une mère hongroise, réunit le charme et la grâce des deux races.

A tout seigneur tout honneur : le grand maréchal de la Cour est S. Exc. le comte de Foras, d'une illustre famille savoyarde, auteur très connu de remarquables travaux généalogiques, qui a bien voulu, par dévoûment, quitter ses chères archives et venir diriger la cour de Sofia. Il habite un très joli appartement au rez-de-chaussée du palais, partageant son temps entre les devoirs de sa charge et l'archéologie.

Un aimable et très spirituel Parisien, le comte de Bourboulon, seconde M. de Foras en qualité de maître des cérémonies.

Le grand écuyer est un ancien officier hongrois, naturalisé Bulgare, le lieutenant-colonel de Dobner.

Le jeune comte de Grenaud de Saint-Christophe, marié l'an dernier à M[lle] Hervé, fille de l'académicien, remplit, quand il vient à Sofia, les fonctions d'écuyer d'honneur.

Comment parler des écuyers sans dire un mot des équipages princiers? Ils sont très bien tenus, avec chic et correction. La plupart des chevaux viennent d'Autriche ou de Hongrie; la Bulgarie ne produit que des poneys très vigoureux, extrêmement résistants et fort jolis, lorsqu'ils ont la chance rare d'être bien soignés. Montures habituelles des paysans bulgares, ils s'en vont des journées entières, portant leurs grands et lourds cavaliers avec, généralement, en sus, quelques paquets. L'allure ordinaire est un pas rapide, qui s'allonge de temps à autre jusqu'à un trottinement menu et déhanché. Le gouvernement avait organisé, il y a quelques années, un haras pour produire une race de chevaux plus grande, susceptible de remonter la cavalerie et l'artillerie. Les premiers résultats semblaient très satisfaisants; cependant, l'entreprise a été abandonnée comme trop dispendieuse.

Le gentilhomme de la Chambre, chef du Cabinet, est M. Dimitri Stanciow ; il a épousé, comme je l'ai déjà dit, Mlle de Grenaud de Saint-Christophe. Mme Stanciow reçoit beaucoup, tenant un cercle moitié politique, moitié mondain.

Je ne veux pas oublier le conseiller intime Fleischmann ; ancien précepteur du souverain, il reste auprès de son élève et l'entoure d'une admiration respectueuse.

Le docteur Ikalovicz a été attaché à la cour princière en qualité de médecin particulier.

La maison militaire est formée d'officiers bulgares ; il n'y a, du reste, plus un seul étranger dans les cadres de l'armée.

Les aides-de-camp de service sont le lieutenant-colonel Markow, commandant de la garde, et le lieutenant-colonel Stoïanow, ancien aide-de-camp du prince Alexandre.

Parmi les quatre officiers d'ordonnance, je retrouve les noms du capitaine Savow, qui remplit d'ordinaire les fonctions de chevalier d'honneur auprès de la princesse Clémentine, et du très jeune et très distingué lieutenant Stoïanow.

Tous ces messieurs ont été pour moi d'une amabilité parfaite ; je tiens à leur dire ma gratitude.

Chaque année, le prince donne plusieurs grands bals

extrêmement brillants, et de très nombreux dîners servis avec une parfaite élégance dans de la vaisselle plate ou d'admirables assiettes de vieux Sèvres. En revanche, la vie habituelle est simple. Presque chaque soir, la princesse Clémentine joue aux échecs, au whist ou au besigue; les enjeux sont très petits, mais le plaisir de lui donner, quand elle gagne, des pièces à l'effigie de son fils, fait oublier l'embarras de remettre quelques sous à une Altesse Royale, fille et mère de souverains.

La société de Sofia, presque uniquement composée de fonctionnaires et d'officiers, est fort agréable, et étonnerait bien ceux qui croient encore les Bulgares un peuple de sauvages.

Le corps diplomatique, dont les chefs de mission portent le titre « d'agents diplomatiques et de consuls généraux », se trouve dans une position assez difficile, aucune puissance ne reconnaissant encore officiellement l'état de choses établi en Bulgarie. La plupart des diplomates, cependant, viennent au Palais, mais avec des nuances assez marquées, qui reflètent la plus ou moins bonne volonté de leurs gouvernements, et donnent une notion très nette des rapports entretenus par les divers États avec la principauté.

Le doyen est le comte de Gerbaix de Sonnaz, envoyé italien. Il appartient à une des familles les plus anciennes

du Piémont, attachée de tout temps à la Maison de Savoie, et illustrée au cours de notre siècle par d'éclatants services militaires.

Le très obligeant M. Lanel représente la France; mais je ne veux pas copier ici une page de l'Almanach de Gotha.

*
* *

Tout à l'heure, j'ai nommé quelques officiers. Bien que mon grade très modeste ne me donne nullement le droit de juger l'armée, il faut pourtant que j'en dise un mot.

En Bulgarie, le service est obligatoire, et l'organisation militaire, dans son ensemble, paraît assez analogue à la nôtre.

Les fantassins servent deux ans dans l'armée active, et huit ans dans la réserve de cette armée; les soldats des autres armes, trois ans dans l'active, et cinq dans sa réserve. Puis, tous appartiennent à la territoriale (armée de réserve) jusqu'à trente-sept ans, et à la réserve de l'armée territoriale (milice) jusqu'à quarante-cinq ans.

L'effectif de paix est d'une trentaine de mille hommes seulement; mais, en temps de guerre, la principauté

pourrait mettre en première ligne une armée de deux cent mille hommes, parmi lesquels cent vingt mille environ ayant servi deux ou trois ans.

Les troupes de réserve et la milice compteraient chacune plus de cent mille combattants.

Ce n'est pas énorme encore, lorsqu'on pense aux effectifs fabuleux dont disposent les grands États européens, mais c'est infiniment plus qu'on ne croit d'ordinaire.

En outre, l'armée a pour elle le prestige de sa très brillante campagne contre les Serbes.

Les soldats sont bien logés, bien vêtus, bien nourris, paraissent manœuvrer régulièrement et, dans tous les cas, ont l'attitude et l'allure très militaires.

En parcourant les casernes, et, plus encore peut-être, en flânant par la ville, mille détails, inaperçus par un civil. mais très significatifs pour un militaire, m'ont frappé, toujours à l'avantage des troupes.

Les officiers ont l'air distingué et simple, une tenue parfaite sans affectation, mais sans embarras, l'intuition des bonnes manières, et, si j'osais employer pour les qualifier une expression un peu familière, ils m'ont paru de très bons garçons, très bien élevés, extraordinairement fanatiques et convaincus.

Tous sont jeunes : le major Sawoff, ministre de la Guerre, le colonel Petrow, chef de l'état-major général,

seraient en France capitaines. Tels je me figure les héros de nos grandes guerres de la Révolution et de l'Empire.

A l'encontre de tant d'autres petits peuples, les Bulgares ont le bon goût de ne pas se chamarrer de galons et de décorations.

Les brigades sont commandées par des colonels ou des lieutenants-colonels, les régiments par des lieutenants-colonels ou des majors.

Jusqu'en 1890, aucun officier n'avait un grade supérieur à celui de colonel ; en 1891, feu le colonel Moutkourow, alors ministre de la Guerre, et le colonel Nicolaïew, inspecteur de l'infanterie, furent nommés généraux.

En ne donnant pas tout de suite à ses officiers des grades justifiés par l'importance des fonctions, mais peu en rapport avec l'ancienneté des services, le gouvernement fait preuve d'un très grand sens politique. Ainsi, l'avancement, quoique plus lent désormais, pourra suivre son cours naturel. Il ne se trouvera pas dans quelques années, remplissant les grades subalternes, une foule d'officiers instruits, distingués, condamnés par l'encombrement des cadres supérieurs à des carrières tristes, et livrés au découragement, mauvais conseiller.

Mais ne parlons pas trop de l'armée, car la principauté ne cherche que le développement pacifique de ses institutions, ne demande que le respect de sa nationalité.

Les Bulgares, aussi bien que les Grecs ou les Serbes, peuvent revendiquer leur place au soleil.

Si leurs troupes sont belles, leurs finances restent bonnes ; ils ne se trouvent pas, comme certains de leurs voisins envieux, écrasés sous le poids des charges militaires, et réduits aux fatales éventualités de la guerre, du désarmement, ou de la banqueroute.

Loin d'être un danger pour l'Europe, les Bulgares deviendront, au contraire, quand leur situation politique sera régularisée, une garantie de paix et de stabilité dans les Balkans.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Goritz, Trieste, Abbazia	1
Fiume, Pola	15
A bord de la “ Psyché ”	23
Spalato	27
Raguse	53
Cattaro	73
Cettigné	78
Corfou, Patras	124
Athènes	140
Constantinople	151
Sofia	172

IMPRIMERIE DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS

